

Reçu
1995

...s, pupillis
DOCUMENTS VIEUX
...nt en parchemin
le Venerable Chapitre
tralle de la Ville de Grasse
chits, Rangés par Siècles,
es différentes (de couleurs,
voir ceux de Grasse dans

2011 - N°197

RECHERCHES
ALPES-MARITIMES
ET CONTRÉES LIMITROPHES
RÉGIONALES



CONSEIL GÉNÉRAL
ALPES-MARITIMES

SOMMAIRE

Colloque : 250 ans de présence
britannique sur la Riviera

Introduction	p.2
Présence britannique à Nice sous l'ancien régime Par Alain Bottaro	p. 5
Présence et influence anglaise à Hyères, station d'hivernants, des années 1760 à l'entre-deux guerres mondiales Par Charles Amic	p. 18
Les Anglais à Nice au XIXe siècle Par Dominique Escribe	p. 26
Modifications dans la vie des habitants de la Côte d'Azur Par Judith Kiraly	p. 31
James Henry Bennet, créateur de la station climatique de Menton Par Rolland Gherzi	p. 37
Saint-Raphaël : la communauté britannique et le développement de la ville (1880-1914) Par Lindsay Benoist	p. 47
Cannes et les Anglais (1835-1930) Par Andrée Bachemont	p. 57
Le marché britannique à la fin du XIXe siècle et au début du XXIe siècle Par Pierre Gouirand	p. 63
Les hivernants (surtout britanniques) sur la Riviera Par Marc Boyer	p. 66
Tobias Smollett, l'inventeur de la Côte d'Azur Par Pierre Joannon	p. 73
L'église anglicane et la communauté britannique à Nice sous le régime sarde (1814-1860) Par Robin Avillach	p. 82
Tourisme aristocratique britannique à Nice et sur la Côte d'Azur à la Belle Epoque Par Isabelle Pintus	p. 90
Les élections de 1945 dans l'arrondissement de Nice Par Jean-Louis Panicacci	p. 100
Comptes-rendus bibliographiques	p. 120

RECHERCHES REGIONALES

Alpes-Maritimes

et

Contrées limitrophes

52e année

Janvier – mars 2011

N° 197

ISSN 2105 - 2891

**250 ANS DE PRÉSENCE
BRITANNIQUE SUR LA RIVIERA**

Dans le cadre des manifestations destinées à célébrer le 150^e anniversaire du rattachement du Comté de Nice à la France, le CEHTAM¹ (Centre d'Étude et d'Histoire du Tourisme de la Côte d'Azur et de la Méditerranée) a organisé le Jeudi 29 avril 2010 au C.U.M. (Centre Universitaire Méditerranéen) 65, Promenade des Anglais à Nice un colloque intitulé 250 ans de présence britannique sur la Riviera (1760-2010).

Le terme de Riviera a été préféré à celui de Côte d'Azur (créé seulement en 1888 par Stephen Liégeard) dans la mesure où ce terme d'origine italienne, évoquant les régions littorales du Golfe de Gênes (la rivière de Gênes) convient davantage pour évoquer ces cités littorales de la région, devenues dès le XVIII^e siècle, des centres de villégiature. Pour ce qui concerne le propos de notre colloque, on n'hésitera pas à employer l'expression « French Riviera », couramment employée par les Anglais au XIX^e siècle pour baptiser ce qui deviendra à la fin du siècle la Côte d'Azur.

Au début de la période étudiée (les années 1760), ce littoral qui s'étend de Menton à la région de Toulon, comprenait la Principauté de Monaco (sous protectorat français), les régions côtières du Comté de Nice (dépendant du Royaume de Piémont-Sardaigne) et de la Provence centrale et orientale (appartenant au Royaume de France). La Révolution Française et l'Empire vont certes bouleverser la carte administrative et politique de la région, avec le rattachement temporaire du Comté de Nice à la France et la création du département du Var. De même, en 1848, Menton-Roquebrune, se détachant de la Principauté de Monaco, deviennent villes libres sous protectorat piémontais. Mais l'année 1860 marque véritablement un bouleversement dans l'histoire de la Riviera avec le rattachement du Comté de Nice à la France et la création du département des Alpes-Maritimes réunissant la Provence orientale (l'arrondissement de Grasse détaché du département du Var), le Comté de Nice et les villes libres de Menton et Roquebrune-Cap-Martin.

Cette manifestation avait pour objet de montrer la place importante des étrangers, en particulier des Anglais et Britanniques, dans l'histoire contemporaine des Alpes-Maritimes ; de commémorer le 250^e anniversaire de l'arrivée des premiers hivernants anglais à Nice et sur la Riviera au tout début des années 1760 (Michael Ramsay en 1761 et surtout Tobias Smollett en 1763...); de rappeler les liens étroits qui ont existé et demeurent depuis le XVIII^e entre l'Angleterre (et les îles britanniques) et la Riviera (plus tard appelée la Côte d'Azur) ; de montrer la place essentielle jouée par les Britanniques dans ce que Marc Boyer a appelé l'« Invention de la Côte d'Azur » ; de créer une synergie et un rapprochement entre les différents pôles de la Côte d'Azur : nous avons pu ainsi réunir des intervenants représentant un certain nombre des plus anciennes et prestigieuses stations du littoral azuréen.

On peut bien sûr regretter de n'avoir pu aborder, faute de temps et d'opportunité, l'histoire de la présence britannique dans l'ensemble des cités et stations de la Riviera, en particulier de Grasse et Monaco. De même, certaines analyses, dont celle des rapports entre britanniques et autochtones, auraient mérité une plus large place dans cette promenade (dans le temps) des Anglais sur la Riviera.

On peut aussi y déplorer la modeste place réservée au XX^e siècle, à compter de la Première guerre mondiale. Il est vrai que l'entre-deux-guerres marque à ce propos une véritable rupture dans l'histoire de ce « modèle anglais azuréen », initié dès le XVIII^e, fondé sur une longue saison d'hiver réservée essentiellement à une clientèle mondaine. A partir des années 1920, ce modèle commence à décliner, avec l'introduction sur la Côte d'Azur par la riche clientèle américaine de la mode de la saison estivale des bains de mer. Ce déclin se poursuit dans les années 1930 avec l'apparition des congés payés qui bouleversent la

¹ CEHTAM : association dont l'objet est un travail de mémoire et de valorisation à propos du riche passé touristique de la Côte d'Azur Siège : Lycée hôtelier Paul Augier 163 bd René Cassin 06200 NICE
Contact, renseignements : 04 93 72 39 31 et 06 75 53 95 52

clientèle et la fréquentation touristique du littoral. Enfin « avec l'avènement des congés payés et les années 1950 qui sonnèrent la glas des rentes coloniales, la colonie anglaise finit par se dissoudre, noyée dans la foule des nouveaux arrivants. En 1975, le consulat britannique de Nice fermait ses portes, mettant un point final à cette page d'histoire anglo-provençale ».²

Programme

-9h : « Les Britanniques dans le Comté de Nice au XVIIIe » par Alain Bottaro, conservateur aux Archives départementales des Alpes-Maritimes, responsable des archives privées.

-9h30 : « Présence et influence anglaise à Hyères de la fin du XVIIIe. à l'entre-deux-guerres », communication de Charles Amic, professeur agrégé d'histoire-géographie et conseiller municipal délégué à la culture et aux archives de la ville d'Hyères.

-10h : « Un siècle de présence britannique à Nice de 1814 à 1914 » par Dominique Escribe, attaché de conservation au Musée Masséna de Nice.

-10h45 : « L'influence anglaise dans la vie quotidienne des habitants de la Riviera au XIXe siècle (transports, hygiène, santé, éléments de confort) » par Judith Kiraly, auteur d'une thèse sur l'influence anglo-saxonne dans le développement et la culture de la Côte d'Azur.

-11h30 : « James Henry Bennet, créateur de la station climatique de Menton » par Rolland Gheri, président d'honneur de la Société d'Art et d'Histoire du Mentonnais.

-14h : « Saint-Raphaël : la communauté britannique et le développement de la ville (1880-1914) » par Lindsay Benoist, membre de la Société d'Histoire de Fréjus et sa région

-14h45 : « Cannes et les Anglais » par Andrée Bachemont, présidente des Amis des Archives de Cannes

-15h30 : « Le marché britannique à la fin du XXe siècle » par Pierre Gouirand, ancien directeur de l'Hôtel Westminster et ancien président du Syndicat des Hôteliers de Nice-Côte d'Azur.

-16h : « Deux siècles de présence britannique sur la Riviera (1760-1960) » par Marc Boyer ancien professeur d'histoire à l'Université de Lyon, spécialiste et auteur de nombreux ouvrages sur l'histoire du tourisme, notamment de *L'Hiver dans le Midi. L'invention de la Côte d'Azur XVIIIe-XIXe*, Éditions l'Harmattan, 2009.

² *Guide du Routard sur la Côte d'Azur*

LA PRÉSENCE BRITANNIQUE À NICE SOUS L'ANCIEN RÉGIME

Alain Bottaro

Le 10 octobre 1731 naissait à Nice un des plus grands physiciens et chimistes anglais, Henry Cavendish. Sa mère, Lady Ann Cavendish, avait suivi son époux qui était venu séjourner à Nice, espérant trouver dans le climat doux des Alpes maritimes un remède à sa santé fragile. Cette naissance sur les bords de la Méditerranée n'est fortuite qu'en apparence : elle peut au contraire symboliser la présence marquante des sujets britanniques à Nice dès l'ancien régime. Cette histoire trouve son origine dans le commerce et la diplomatie des monarchies d'Angleterre et de Savoie. Mais son originalité et sa complexité se situent dans les champs de l'histoire sociale et des mentalités : la petite colonie des hivernants britanniques fait entrer Nice dans le circuit déjà international des stations balnéaires et par là même dans l'ère du tourisme.

• Les relations diplomatiques, militaires et commerciales entre Savoie et Angleterre XVII-XVIIIe, les premiers contacts

Des liens se sont tissés autour d'une communauté d'intérêts, entre la Maison de Savoie et la monarchie anglaise, depuis la fin du XVIe siècle. En effet, le rivage niçois constitue l'unique fenêtre sur la mer des États de Savoie, là se focalise l'attention d'un État terrestre qui aspire à une vocation maritime. Une telle aspiration de la part d'un État alpin peut surprendre, elle s'explique par le fait qu'elle représente, dans le concert des monarchies, la marque de l'indépendance et de la puissance politique. De surcroît, elle est le gage d'un accès au grand commerce, moteur du capitalisme d'ancien régime. Ces deux aspects, politiques et commerciaux, se soutiennent l'un l'autre et forment les lignes directrices des premiers contacts.

Les ducs de Savoie ont un projet cohérent pour faire de Nice une place commerciale : la constitution d'un port franc, la construction d'une liaison routière à travers les Alpes avec le Piémont, le creusement d'un port artificiel à Nice, le futur port Lympia, et enfin une politique de signature de traités de commerce accordant certains avantages à des nations étrangères en échange de relations économiques préférentielles. Le premier véritable traité de commerce entre les cours de Turin et de Londres est signé à Florence en 1669³ avec échange d'ambassadeurs. Le grand-duché de Toscane qui préside à ce rapprochement commercial bâtit de son côté une stratégie commerciale fondée sur le libre-échange dont la pièce maîtresse du dispositif est le port franc de Livourne et la reconnaissance de privilèges aux « nations », ces communautés marchandes étrangères regroupées dans le port sous l'autorité de leur consul. Les produits piémontais et en premier lieu ceux du comté de Nice, huile, soie grège, poissons salés, trouvent ainsi de nouveaux débouchés à Londres. Sur le modèle livournais, les princes de la Maison de Savoie reconnaissent aux marchands étrangers qui viendraient à s'établir à Nice et Villefranche un certain nombre de privilèges au regard de la loi commune. Il s'agit de dispositions douanières concernant la circulation des marchandises mais aussi des garanties concernant les libertés individuelles : des droits ad valorem réduits tant à l'importation qu'à l'exportation, le privilège juridictionnel des consuls dans les litiges entre ressortissants d'une même nation et dans le droit de visite de leurs navires, la liberté de conscience des protestants sous réserve qu'ils ne professent pas leur foi en public, l'exemption du droit d'aubaine frappant

³ Archives départementales des Alpes-Maritimes (désormais ADAM), fonds Città e contado di Nizza, porto di Villafranca, mazzo 2 n°29, 31-32, mazzo 3 n°1

le patrimoine des étrangers décédés dans le Royaume et qui subit la confiscation au profit du souverain.

L'autre intérêt stratégique du Piémont est l'alliance diplomatique et militaire. La géographie impose ses nécessités à la Maison de Savoie : face à ses deux puissants voisins, la France et les Habsbourg, Espagne et Autriche, l'indépendance du Piémont repose sur une délicate politique de bascule entre France et Italie dominée par les Habsbourg. Le Piémont a tôt fait de devenir le champ clos où s'affrontent les grandes puissances du temps : à ce jeu, il vit son indépendance menacée, dans les années 1540-1550, François Ier et Henri II avaient de fait réduit les possessions des Savoie au seul comté de Nice. De même, les armées de Louis XIV font le siège de Turin en 1706. Dans ce contexte obsidional, le Piémont espère desserrer l'étau dans l'alliance avec une puissance navale à la fois capable d'offrir un soutien tout en étant suffisamment lointaine pour ne jamais devenir menaçante. Ainsi, les premiers contacts diplomatiques entre Turin et Londres en vue d'une alliance défensive contre la France remontent à l'ambassade du comte de Stropiana, envoyé du duc Emmanuel-Philibert en 1554⁴. Les projets font long feu, c'est durant les décennies 1670-1680 qu'une alliance commerciale et diplomatique se noue contre un ennemi commun, Louis XIV⁵. La période coïncide avec le gouvernement de Giambattista Trucchi, principal ministre, surnommé par les historiens de la Maison de Savoie le Colbert du Piémont. C'est au moment où le Piémont s'affirme comme puissance maritime, quand il entre en possession de la Sicile à la suite du traité d'Utrecht en 1713, qu'il perçoit la fragilité de sa position et sa dépendance désormais vis-à-vis de l'Angleterre. En effet, par le traité de Londres de 1720, la Maison de Savoie doit renoncer à la Sicile, devant l'opposition de l'Autriche, et obtenir en compensation la souveraineté sur la Sardaigne. Dès lors, elle se tourne à nouveau vers l'Angleterre afin de se doter d'une marine moderne sur laquelle elle puisse asseoir ses ambitions politiques et protéger son nouveau domaine insulaire. Un véritable transfert de technologie va s'opérer de Londres à destination de Villefranche : en remplacement des galères devenues obsolètes, la Grande-Bretagne vend au Piémont des frégates et fournit les équipages. Du même coup, les États sardes intègrent le système géostratégique anglais en Méditerranée qui ne cesse de se perfectionner depuis les années 1715 et qui consiste à encercler la puissance française basée à Toulon.

Les intérêts piémontais vont trouver un écho dans la géostratégie anglaise : sur le plan économique, outre l'importation des produits piémontais, c'est l'écoulement de ses produits manufacturés, textiles, indiennes, cotonnades, laines, que la cour de Londres considère avant tout. En effet, Nice constitue une entrée sur le marché français par la contrebande importante qui prospère sur la frontière des Alpes. Les marchandises anglaises débarquent ainsi à quelques encablures de la frontière du Var et vont trouver à s'insinuer par les contrebandiers muletiers sur le marché français fermé aux importations. La tendance ne cessera de s'affirmer au cours du XVIIIe siècle au fur et à mesure que s'accroît la production d'indiennes. Il s'agit d'abord des impressions sur étoffe importées d'Inde par la compagnie à monopole britannique, avant que cette première production ne soit supplantée par la production mécanisée des manufactures anglaises. En outre, l'Angleterre cherche à se procurer de la soie pour alimenter son industrie textile. Le Piémont inaugure ainsi au XVIIIe siècle un type de relation commerciale dans lequel l'Europe du nord et le monde atlantique vont sortir vainqueurs : les États Méditerranéens vont se trouver confiner dans le rôle de fournisseurs de matières premières et d'importateurs de produits finis. Dans le système du port franc, le consul de la nation joue un rôle essentiel à la fois d'intermédiaires entre ses compatriotes et les autorités locales mais aussi comme représentant du souverain sur ses sujets ressortissants

⁴ Archivio di Stato di Torino (désormais Asto), Archivio di corte, Materie politiche per rapporto all'Estero, negoziazioni coll'Inghilterra, mazzo 1 n°2.

⁵ Idem, mazzo 1 n°21, 23, 25

établis à l'étranger. A ce titre, le consul ambitionne le privilège extraterritorial de juridiction sur ses compatriotes. Un réseau de représentants britanniques s'établit donc en vertu de l'édit de port franc : un consul à Nice et deux vice-consuls à Villefranche et à Oneglia. On recense comme consuls anglais à Nice, Pargiter⁶ en 1672, Boit en 1689⁷, Bonyol en 1733⁸, Cabanis dans les années 1750⁹, Buckland puis Ramsai en 1764¹⁰, Nathaniel Davison à partir de 1769¹¹, John Birbek à partir de 1778¹² qui occuperont la fonction jusqu'en 1792, date de l'entrée des armées françaises dans le comté de Nice.

La communauté négociante ne cessera de s'accroître durant le XVIIIe siècle : en 1713, un projet anglais est présenté à la cour de Turin de créer une compagnie des Indes sous pavillon piémontais, basée à Villefranche¹³. Dans le même esprit, les négociants Cliès et Woodmas imaginent une compagnie d'exportation à destination de l'Angleterre des vins piémontais et niçois dans les années 1780¹⁴. La première présence britannique est donc une présence marchande. On trouve dans les archives du Sénat de Nice¹⁵ du XVIIIe siècle, la trace de patrimoines de négociants anglais qui se sont établis définitivement dans le quartier Limpia du port. Le cas du marchand Winstanly de Liverpool est intéressant : «Je soussigné Samuel Winstanly, natif de la ville de Liverpool, et habitant actuellement dans la présente ville de Nice, ayant quelque disposition à ajouter au testament que j'ai fait et que je confirme en tout, j'ai fait le présent codicille, par lequel je lègue à Monsieur Edouard Rigby, mon neveu, habitant à Lancaster, tous mes livres, microscopes, télescopes et instruments de mathématiques se trouveront au tems de mon décès. Et quant à l'argent, meubles et effets quelconques qui existeront en cette ville, je les lègue, par égales portions, au susdit mon neveu et à Madame Atkinson, ma nièce¹⁶. » La mort ne surprend pas un homme se trouvant inopinément à l'étranger mais il s'agit ici du patrimoine d'un habitant de Nice, faisant appel à la juridiction locale pour régler ses affaires. L'inventaire sommaire de ses biens suggère la présence d'une bourgeoisie étrangère éclairée qui allie otium et negotium.

Au cours du XVIIe siècle, l'Angleterre se fait le champion de la cause protestante, Guillaume III se pose en adversaire de Louis XIV sur l'échiquier militaire européen. L'alliance piémontaise lui permet à la fois de menacer la France au sud et, vis-à-vis de la cause protestante, il fait pression sur son allié Victor-Amédée II pour qu'il accorde un édit de tolérance aux communautés vaudoises. Les Vaudois représentent le courant de la Réforme antérieur aux prédications de Luther et Calvin, leur protection devient pour Guillaume III une question de prestige et de leadership du parti protestant en Europe. En contrepartie de l'octroi d'une certaine tolérance pour ses régnicoles religieux, Victor-Amédée II obtient l'envoi de régiments anglais dans les Alpes durant la guerre de la Ligue d'Augsbourg dans les années 1690. Mais c'est sur mer que va s'affirmer la puissance anglaise dans le sud de l'Europe.

Une fois levée l'hypothèque de l'Invincible Armada en 1588, la monarchie anglaise entame dans sa marche irrésistible vers la suprématie des mers sa descente progressive vers la Méditerranée. Finalement, la flotte anglaise s'éloigne peu à peu de ses bases et parvient à

⁶ Asto, Archivio di corte, Paesi, Città e contado di Nizza, consoli stranieri, mazzo 1 n°3

⁷ Asto, Archivio di corte, Paesi, Città e contado di Nizza, porto di Villafranca, mazzo 3 n°39

⁸ Asto, Archivio di corte, Paesi, Città e contado di Nizza, consoli stranieri, mazzo 1 n°12

⁹ Id. mazzo 1 n°5 et 12 d'addizione

¹⁰ Id. mazzo 1 n°19 d'addizione

¹¹ Id. mazzo 1 n°31 d'addizione

¹² Id. mazzo 2 n°5 d'addizione

¹³ Asto, Archivio di corte, Paesi, Città e contado di Nizza, porto di Villafranca, mazzo 4 n°17

¹⁴ Asto, Archivio di corte, Materie economiche, Materie di commercio, categoria III, mazzo 3 n°7

¹⁵ Cour royale souveraine du comté de Nice et marquisat d'Oneglia. Ses archives contiennent une série des testaments déposés.

¹⁶ ADAM, fonds du Sénat de Nice, 1B244

renforcer sa présence permanente en Méditerranée aux XVII et XVIIIe siècles en constituant un système d'alliances et de points d'appui à laquelle Nice se trouve intégrée. Ainsi se constitue une stratégie de jalons sûrs depuis l'Atlantique jusqu'aux portes de la Méditerranée orientale. Ces jalons sont commerciaux mais aussi ils représentent autant de havres pour les relâches de la flotte de guerre : le traité de Methuen de 1706 avec le Portugal constitue la première étape, consacrant une alliance privilégiée entre les deux nations qui se perpétuera jusqu'au cœur du XXe siècle. La prise de Gibraltar en 1713 met en place la clef de voûte du dispositif. La possession de Minorque de 1713 à 1783 correspond à la même logique. A l'est du littoral français, la recherche de l'alliance avec le royaume de Naples et la présence de la nation anglaise au port franc de Livourne vient compléter le système. On peut y ajouter les tentatives d'établissement du royaume anglo-corse de 1794 à 1796. Nice et, dans une moindre mesure, Cagliari à partir de 1768 représentent un intérêt de première importance pour les Anglais puisque les deux ports se trouvent au voisinage des côtes françaises. Toulon, la hantise des Anglais, se trouve ainsi encerclé. Le système naval anglais permettra aux souverains piémontais et napolitains de conserver leur souveraineté sur la Sardaigne et la Sicile de 1799 à 1814, durant la période d'hégémonie continentale de la France révolutionnaire et napoléonienne. Nous l'avons vu, la volonté de se doter d'une flotte de guerre moderne pousse les souverains sardes à rechercher une alliance privilégiée avec la Grande-Bretagne. L'intégration de Nice dans le système naval anglais trouve son point d'orgue dans la nomination du major Paterson, qui cumulera de 1744 à 1769 les fonctions de commandant de la flotte royale du Piémont, de commandant du port militaire de Villefranche et enfin de gouverneur du comté de Nice. Autre signe de cette intégration est l'arrivée à Nice des familles juives de Minorque à la suite de sa perte par les Anglais et de son retour à la couronne d'Espagne en 1783. Les négociants juifs minorquins passent à Nice afin de conserver la protection des Anglais¹⁷. Le voyageur écossais Tobias Smollett livre un témoignage en forme de justification de la situation prépondérante des Britanniques dans le gouvernement du comté en 1764 : « Les galères ne prennent la mer qu'en été. Elles ne pourraient quitter le port un jour de tempête. Elles ont besoin d'eaux calmes où, à force de rames, elles vont bon train. Le roi de Sardaigne est si sensible à leur inutilité qu'il veut les laisser pourrir ; il a acheté deux grandes frégates en Angleterre, l'une de cinquante, l'autre de trente canons, qui se trouvent en ce moment dans le port de Villefranche. Il a aussi engagé un officier anglais, Mr A[tkins], qui est second à bord de l'une d'entre elles et qui a le titre de capitaine consultant, c'est-à-dire d'instructeur du capitaine, le marquis de M[accarani] qui connaît aussi peu la manœuvre que moi l'arabe.

Le roi, dit-on, veut acheter encore deux ou trois frégates : il sera alors de taille à se mesurer aux corsaires barbaresques pourvu qu'il prenne soin d'armer sa flotte convenablement, ce qui n'arrivera que s'il fait appel à des étrangers, officiers aussi bien que matelots, car pour l'instant son royaume n'en produit aucun. S'il est résolu à tirer le meilleur parti de la situation de ses Etats dans les mers comme de son alliance avec la Grande-Bretagne, il devrait équiper ses navires de marins anglais et mettre un commandant britannique à la tête de sa flotte... Lorsque Mr P[aterson] reçut sa première nomination au service de Sa Majesté, le roi de Sardaigne, il rencontra une forte opposition... grâce à son mérite exceptionnel et à la longueur de ses services, il n'obtint pas seulement le haut commandement des galères, avec le grade de lieutenant général, mais il partagea la faveur du roi qui le nomma gouverneur de

¹⁷ Un état envoyé par le gouverneur de Nice Thaon de Saint-André à la cour de Turin en 1783 recense 48 familles dont les Abecassis, les Sarfati, les Bensoussan et les Pariente. Asto, Archivio di corte, Materie politiche per rapporto all'Interno, Lettere dei particolari, mazzo 10 lettera T.

Nice...Aussi [le roi] devrait-il soigneusement éviter d'avoir à Nice un gouverneur savoyard ignorant tout des affaires maritimes et des véritables intérêts de son maître¹⁸. »

• Les débuts de la villégiature à Nice

Dans ce contexte, Nice n'est pas une destination inconnue des sujets britanniques, les voyages privés vont se développer durant la période de paix en Europe après 1763 et jusqu'en 1792. Deux buts motivent le voyage des Anglais à Nice : les vertus curatives du climat et de la mer de Nice et l'étape sur la route du Grand Tour, le voyage en Italie aux sources de l'Antiquité, véritable pèlerinage culturel et rite initiatique dans l'éducation des élites¹⁹. Les humanités classiques constituaient le socle de l'éducation de l'honnête homme et ce jusqu'au début du XXe siècle. Elle signifie la fréquentation durant l'enfance et l'adolescence des auteurs grecs et surtout latins. La version, le thème, la versification mais aussi le discours latin et l'éloquence formaient le quotidien de la ratio studiorum des jeunes gens de l'aristocratie et de la haute bourgeoisie européenne. D'autre part, l'éducation artistique fondée sur l'imitation des œuvres antiques passe par la consultation de supports iconographiques, les recueils de planches gravées, quelques fois des fac-similés en trois dimensions comme les plâtres de statues et de bas-reliefs, les maquettes en liège de monuments en modèle réduit dans les écoles des beaux-arts. Les collections d'antiques souvent privées mais accessibles à un public choisi sont des lieux d'enseignement et de contact avec l'Antiquité. Mais le Grand Tour des Britanniques ou le Voyage d'Italie des Français vient couronner les études par un pèlerinage culturel de deux ou trois années aux sources de la connaissance de la culture classique.

Gênes et Florence sont les étapes consacrées sur la route de Rome, but du voyage. Enfin, le site de la baie de Naples constitue un prolongement naturel, en particulier à partir de 1748 après les mises au jour des villes d'Herculanum et de Pompéi. Les « touristes » venus du nord ont emprunté le passage des Alpes à moins qu'ils n'aient préféré la route de Provence. Dans ce cas, ils prennent la voie de mer et s'embarquent en felouque en suivant les côtes provençales et ligures jusqu'à Gênes. S'ils prennent la voie de terre, la route les conduit à Nice d'où ils rallient Gênes par la mer, la voie terrestre de la Rivière de Gênes étant particulièrement périlleuse. Se fondant sur l'autorité des auteurs anciens, les Alpes-Maritimes représentent la porte de l'Italie pour ces voyageurs, ce que confirme d'ailleurs la frontière moderne sur le Var entre les royaumes de France et du Piémont. Pour Strabon et Lucain, le Var est la limite entre la Gaule et l'Italie, tandis que le trophée d'Auguste à La Turbie marque le seuil *summa Alpi* selon Dion Cassius, Pline l'Ancien et l'itinéraire d'Antonin. Nice revêt alors l'importance d'un seuil symbolique de cette Italie où le voyageur se livre au jeu intellectuel de la confrontation des sites et des références littéraires. Le Grand Tour est davantage vécu non pas comme un dépaysement mais davantage comme les retrouvailles avec la culture classique, marque de reconnaissance des élites.

L'autre puissant motif de la venue des Britanniques en villégiature dans le comté de Nice est d'ordre médical. Il se fonde sur les vertus thérapeutiques du climat niçois pour les affections pulmonaires. Depuis les premières décennies du XVIIIe siècle, les médecins anglais et en France l'université de Montpellier, ont imaginé une théorie de l'influence du

¹⁸ Tobias Georges Smollett : *Travels through France and Italy*, édition française par André Fayot, *Voyages à travers l'Italie et la France*, Ed. José Corti, Paris, 1994, pp. 148-150.

¹⁹ L'histoire du tourisme a bénéficié de l'apport fondamental des recherches de Marc Boyer, il a dégagé notamment le concept de paléotourisme : *L'invention du tourisme dans le sud-est (XVI-XIXe siècle)*, thèse d'Etat, université Louis Lumière, Lyon, 1997.

Publié : *Histoire de l'invention du tourisme dans le sud-est de la France – XVI-XIXe*, Ed. de l'Aube, La Tour d'Aigues, 2000.

L'hiver dans le Midi, l'invention de la Côte d'azur, XVIIIe-XXIe siècle, L'Harmattan, Paris, 2009.

climat et de la baignade sur la physiologie humaine. On assiste à une translation de la balnéothérapie depuis les stations thermales de l'intérieur, les spas anglais, vers les premières stations balnéaires maritimes. A partir des années 1750 s'amorce la descente des valétudinaires, les *invalids*, vers le Midi de la France à la recherche d'un climat et des eaux décrites comme salutaires. Ces préoccupations se doublent d'un phénomène de mode, du fait de la participation active de la gentry et de la famille royale. Les stations de la villégiature maritime au temps du paléotourisme ont bénéficié du patronage du souverain à leur création, ce fut le cas pour Brighton au XVIII^e siècle, Dieppe dans les années 1820, Livourne et Viareggio. La Maison de Savoie demeure fidèle au thermalisme alpin, à Bagni di Valdieri en particulier. La famille d'Angleterre apporta à Nice le patronage royal nécessaire qui manquait à sa naissance balnéaire. La dimension mondaine est une composante essentielle de ce tourisme médical, il en explique la croissance rapide de ses adeptes, la rapide étendue géographique de ses circuits et enfin l'impact social et culturel sur les territoires élus lieux de villégiature. Bath est le spa à la mode dans les années 1720, avant que la mode nouvelle du climat marin et du bain de mer ne viennent susciter le déplacement de la population des valétudinaires et de la famille royale, sous l'impulsion du prince régent, frère du roi Georges III, futur Georges IV, vers la côte sud de l'Angleterre. Ce mouvement aboutit au lancement de Brighton. Mais rapidement les *invalids* franchissent le *Channel* pour séjourner à Boulogne puis s'opère la descente vers le climat méditerranéen, Lyon d'abord, puis Montpellier, Hyères et Nice enfin. L'étape de Montpellier est importante car les médecins montpelliérains ont oeuvré pour combattre le préjugé répandu que la Méditerranée, trop salée et trop chaude, était source de maladies. Ainsi Sète, dans le voisinage de Montpellier et de ses praticiens ainsi que des eaux de Balaruc, devient une des premières stations balnéaires en Méditerranée.

La migration balnéaire des Britanniques ne prend pas fin à Nice mais sur les côtes de Toscane où s'épanouit une micro société de la villégiature maritime à partir des années 1780. On comprend le rôle attractif qu'a pu jouer Livourne alors à l'apogée de ses activités commerciales liées aux privilèges du port franc. La station thermale de Bagni di Lucca sur les contreforts voisins des Apennins attirait déjà les britanniques. Dès les années 1780, un entrepreneur piémontais ouvre le premier établissement de bain à Livourne. La consécration de la Livourne balnéaire vient de la construction de bains pour la reine d'Etrurie²⁰¹⁸ en 1806, à tel point qu'elle suscite la concurrence de la proche Viareggio à partir de 1816, station balnéaire sur le territoire du grand-duché de Lucques, où règne Marie-Louise de Bourbon ex-reine d'Etrurie.

C'est dans la colonie anglaise de Toscane qu'apparaissent des comportements culturels, marginaux pour l'époque mais qui se révèlent a posteriori comme les signes annonciateurs de nouveaux rapports au corps et à la nature, caractéristiques de la société des loisirs du XX^e siècle. Ils sont le fait de personnalités hors norme comme les poètes Byron et Shelley. A travers leur correspondance, la mer est centrale au cours des séjours prolongés à Livourne, Viareggio et Lerici durant les années 1820. Elle n'est plus le lieu du danger ou du labeur mais celui du plaisir : Lord Byron achète un yacht à Gênes, il pratique avec Shelley une navigation de plaisance et la pêche le long des côtes, Byron traverse le golfe de La Spezia à la nage pour l'exploit sportif²¹. L'expérience se termine tragiquement pour Shelley qui meurt au large de Viareggio emporté par une tempête.

²⁰ Coïncidence intéressante, la villa niçoise de Lady Penelope Rivers connut deux hôtes sous le consulat et le Premier empire. D'abord ce fut Pauline Bonaparte qui partira ensuite séjourner à Viareggio dans les Etats de sa sœur Elisa grande-duchesse de Lucques et de Piombino, où elle fit édifier la première villa maritime du site, la villa Paolina. Puis lui succéda Marie-Louise d'Etrurie en exil de 1809 à 1814, cette même souveraine qui lança Viareggio en 1816. Ces informations me furent révélées par les recherches de Dominique Escribe sur l'histoire du quartier de la Croix de Marbre.

²¹ Percy Bysshe Shelley

Mais sur les routes de la villégiature balnéaire qui s'esquissent dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, le séjour niçois devient le « must » de la villégiature d'hiver de la gentry. Le succès a deux causes principales, l'impact des récits de Tobias Smollett auprès du public anglais et la présence de la famille royale d'Angleterre. Un personnage emblématique de ces premiers touristes britanniques est sans nul doute le médecin écossais Tobias Smollett. Il est médecin mais aussi malade. Il est écrivain mais aussi curieux d'antiquités, en somme tous les ingrédients de son séjour niçois vont captiver ses lecteurs qui furent nombreux. Son *Voyage*, qu'il publie dans les années 1765, va diffuser la connaissance du pays niçois et contribuer à le populariser outre-Manche²².

Chez Smollett, le médecin et le malade parlent aussi au lecteur : il analyse le climat, note la manifestation des météores, l'orage, les nuages, le vent, il mesure la température. Mais il scrute aussi son corps. A l'auscultation de la nature extérieure répond l'analyse d'une météorologie corporelle, elle aussi soumise à des variations. Il s'agit donc de porter remède aux dérèglements du corps que sont les maladies par l'influence bénéfique du climat mais aussi de la mer. Il est probablement un des premiers adeptes du bain de mer à Nice : « Les gens furent très surpris lorsque je commençais à me baigner au début du mois de mai. Ils trouvaient curieux qu'un homme apparemment poitrinaire plongeât dans la mer, surtout par un temps aussi froid, et des médecins prévoyaient une mort immédiate. Mais lorsqu'il apparut que grâce à mes bains je me portais de mieux en mieux, des officiers suisses en firent autant, plusieurs habitants de Nice suivirent notre exemple²³. » Smollett s'applique à lui-même, les cures prescrites à Brighton. La balnéothérapie, si elle met l'accent sur la nature des eaux, douces ou marines, se préoccupe aussi de leur température. Aussi Smollett pratique-t-il les bains froids prisés à son époque. Le XIX^e siècle expérimentera les bains tièdes puis chauds, on proposait des bains de mer chauffés, avant de renouer en fin de siècle avec les bains froids. Smollett préconise ensuite pour les femmes le bain dit à la lame : « Si jamais une dame pouvait faire planter sur la plage une tente pour mettre et enlever son costume de bain, elle devrait également veiller à être convenablement assistée pour se mettre à l'eau et encore ne pourrait-elle plonger la tête la première, ce qui est la façon la plus efficace et la moins dangereuse de se baigner²⁴. » En effet, la faculté préconisait l'immersion brutale de la patiente et le contact « à la lame ». Par le choc de la vague et le brusque changement de température du corps, les tissus devenaient perméables à l'eau salée, tandis que le mouvement brusque de la vague devait permettre aux organes de retrouver leur position et leur fonctionnement. Ce choc salutaire était prescrit en particulier aux femmes stériles²⁵.

Si les récits de Tobias Smollett ont diffusé outre-Manche l'image du « paradis » niçois, il eut un autre ardent propagandiste dans l'œuvre gravé d'Albanis Beaumont. Ingénieur, géographe et précepteur des enfants du duc de Gloucester, il entreprit pour son protecteur l'édition d'un album de vues gravées et aquarellées des Alpes maritimes²⁶. Nous étudierons plus avant l'influence qu'a pu avoir l'iconologie de Beaumont.

: Essays, letters from abroad, translations and fragments, édition établie par Mary Shelley, Ed. Edward Moxon, Londres, 1840, lettres n°63-67, pp. 344-360.

²² L'expérience du Grand Tour a été une source d'inspiration dans la littérature européenne depuis le XVII^e siècle. Cf. Marie-Madeleine Martinet : *Le voyage d'Italie dans les littératures européennes*, PUF, Paris, 1996.

²³ Tobias Georges Smollett : op.cit. p.214

²⁴ Idem

²⁵ Pour l'histoire des origines du désir du rivage dans la société européenne, on se reportera à l'étude d'Alain Corbin : *Le territoire du vide. L'occident et le désir du rivage, 1750-1840*, Aubier, Paris, 1988. Sa démarche fondatrice dans le champ de la recherche sur l'histoire des mentalités et son érudition ont guidé la présente communication. Pour une histoire des bains de mer, on pourra se reporter à l'ouvrage de Rafaël Pic : *L'Europe des bains de mer*, Ed. Nicolas Chaudun, Paris, 2009.

²⁶ Albanis Beaumont : *Travels through the Maritime Alps from Italy to Lyons, across the col de Tende, by the way of Nice, Provence, Languedoc etc*, Londres, 1787 et 1795.

Le séjour niçois doit son succès à la composition de la petite colonie des hivernants britanniques. Une note envoyée à la cour de Turin par le gouverneur Thaon de Saint-André nous donne la liste des hivernants étrangers en 1784 : « Monseign. Le Duc de Cumberland, Madame la Duchesse de Cumberland, le Prince William, la Princesse Sophie, Lady Carpenter dame d'honneur, Mr. Vincent écuyer, Mr. Kaisby, le chevalier Lindsay commandant de l'escadre, Lady Lindsay, le capitaine Wagborn capitaine de pavillon du Phaeton, le capitaine Colsoy, colonel Broderick, Mr Summer, Mad. Summer, Lady [?], Lady Maria sa fille madame Fraser, Mlle Brisson, Mad. Buckle, Mr. Barry, le Dr Williams, le Dr Congallern, Mad. Congallern et ses trois filles, Mlle Mac Intosh, Mlle Tompson, le Dr Metwald, Mad. Metwald, ses trois filles, Mr. Dorset, Mr. Boddington, Mad. Boddington, Lord Tahir, Mr. O'[?], le capitaine Young, Mr. Trevorman, Lord Binning, Lady Binning, trois filles²⁷. » Les membres de la famille royale séjournant à Nice durant cet hiver 1784 sont donc le duc de Cumberland, jeune frère du roi Georges III, et son épouse, le Prince William, fils cadet du roi, futur Guillaume IV, la princesse Sophie, douzième enfant de Georges III. La famille d'Angleterre, sa suite, les officiers des unités de la Royal Navy stationnées à Nice forment une colonie qui passe l'hiver chaque année au quartier rural de la Croix de Marbre. Parmi les membres de la colonie britannique, Lady Penelope Rivers, joue un rôle fédérateur par son entremise avec les autorités locales. Elle aide les nouveaux venus à s'installer, à tel point qu'elle se voit décerner le titre de marraine de la communauté anglaise. Elle fut la première hivernante à acquérir une propriété et à faire édifier une villa de plaisance, au quartier du petit Saint-Laurent²⁸. D'inspiration néoclassique, la demeure, située en bordure de la route de France au pied de la colline des Baumettes, donne au sud sur un jardin d'agrément qui s'étend jusqu'au rivage. Lady Rivers permet à un compatriote dénommé Cooper d'installer un observatoire dans le jardin, composé d'instruments destinés aux observations astronomiques. La villa devient le principal foyer de la vie mondaine pour la colonie britannique jusqu'en 1792. Au fil des ans les locations de maisons de villégiature s'organisent, la plupart possèdent un jardin en bordure de la route de France, entre le vallon du Magnan, l'embouchure du Paillon et le bord de mer en retrait de la future Promenade des Anglais. La colonie britannique vit en vase clos dans son quartier qu'elle nomme Newborough qui devient dans la toponymie niçoise du temps, Nieubourg. Le culte anglican est toléré par les autorités locales pourvu qu'il soit cantonné à un culte privé. Cependant, dès 1775, l'autorisation d'ouvrir un cimetière au bas de la colline de Saint-Philippe est accordé.

Mais les britanniques hivernant à Nice ne font pas tous partie de la gentry du Newborough, certains s'établissent à l'écart de leurs compatriotes. Nous avons pu déceler deux motifs, l'un d'ordre religieux, l'autre économique qui font apparaître une villégiature britannique au contact de la société niçoise. Le premier cas est illustré par la supplique d'un noble irlandais, catholique, Sir Thomas Eyre, au Sénat de Nice en 1788²⁹. Il demande la permission de célébrer la messe dans la chapelle privée de sa maison de campagne. De telles suppliques étaient courantes, le noble irlandais ne fait que se conformer à un usage de la noblesse niçoise dans ses maisons de campagne. Par ailleurs, le témoignage de Smollett, représentant de la classe moyenne, nous renseigne sur son installation dans la ville de Nice, hors de la société du Newborough. Il élit domicile avec sa famille en décembre 1763 dans un meublé : « Mais il fallait quelque temps pour trouver des meubles et Mr. B[uckland], notre

²⁷ Asto, Archivio di corte, Materie politiche per rapporto all'interno, Real casa, Lettere dei particolari, lettere T mazzo 10 (l'orthographe des patronymes est incertaine).

²⁸ Ce fut l'intendant général Mattone di Benevello qui lui vendit le terrain en 1786. Afin d'obtenir l'exemption au droit d'aubaine et bénéficier de l'édit du port-franc, Lady Rivers donna une raison commerciale à la propriété : elle entend faire construire un moulin à huile d'un type nouveau et d'exporter la production niçoise sur le marché anglais. ADAM, fonds de l'insinuation, tappa de Nice, c560 ff. 5-8.

²⁹ ADAM, fonds du Sénat de Nice, 1B218

consul et l'homme le plus aimable du monde, m'a prêté son appartement. Sa situation au bord de la mer est charmante. Il donne sur une terrasse parallèle à la plage qui fait partie du mur d'enceinte³⁰. » Six mois plus tard, ils s'installent enfin, dans son appartement : « Pour ce prix-là, j'ai un rez-de-chaussée pavé de briques comprenant une cuisine, deux grands vestibules, deux belles pièces avec cheminées, trois grands cabinets qui servent de chambres à coucher, avec cabinet de toilette, office et trois chambres de domestiques, débarras et réserve auxquels on accède par un petit escalier de bois. J'ai aussi deux petits jardins pleins d'orangers, de citronniers, de pêchers, de figuiers, de vignes, de salades, et de légumes. Il y a là un puits de bonne eau³¹. »

• Les Britanniques et le sentiment de la nature dans la perception des paysages niçois, aux origines du mythe de la Côte d'Azur

Même si Stéphane Liégeard n'invente l'expression de Côte d'azur qu'en 1887, le mythe se forge déjà au fil du récit de Tobias Smollett. Dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, l'opinion éclairée est conquise par la théologie naturelle et par les philosophies du contrat politique qui diffusent le mythe du bon sauvage. D'un univers hostile où règnent le labeur et le danger, marqué du sceau du pêché originel, la vision chrétienne de la place de l'Homme dans la création se transforme profondément dans un sens optimiste. La nature est perçue comme généreuse, elle garde la marque de la perfection divine et a contrario la société devient son opposé. Le contact avec la nature est dès lors envisagé comme retour à un état antérieur dans lequel l'Homme vivait en symbiose avec son environnement, l'état édénique. Les deux natures sauvages par excellence, la mer et la montagne n'inspirent plus terreur et répulsion mais curiosité et bientôt fascination. Les philosophes du contrat social, John Locke et Jean-Jacques Rousseau en particulier, transportent quant à eux l'optimisme naturaliste sur le terrain de la société politique en prônant un ordre politique fondé sur le droit naturel. L'observation et l'expérience de la nature, c'est à dire le contact avec ses éléments deviennent l'attitude de l'honnête homme. La société est ainsi prête à accueillir les récits des découvreurs de nouveaux édens. Ce seront certes Cook et Bougainville décrivant la nature luxuriante de l'Océanie. Mais Smollett propose un jardin des Hespérides à portée de diligence. Cependant, n'échappant pas aux poncifs des voyages en Italie, il aura la plume acerbe envers les naturels du pays. Son tableau de la campagne niçoise marque la fondation d'un mythe, elle sera reprise peu ou prou par les récits de voyage et les guides qui se succéderont jusqu'au début du XX^e siècle. Il se caractérise d'abord par un paysage de jardins dans toutes ses dimensions : une nature jardinée, c'est à dire entièrement composée par la main de l'homme en jardin? Ou bien une nature-jardin? Dans les deux cas le décor est paradisiaque. Ensuite, la topographie idéale des Alpes-Maritimes en amphithéâtre, depuis la mer jusqu'aux montagnes. On suggère à la fois l'oeuvre de la divine providence qui a permis à la fois les conditions climatiques exceptionnelles, promesse de la guérison des corps, et le pittoresque du panorama.

« Depuis la plage, les Alpes maritimes commencent par des collines aux pentes assez douces, puis s'élèvent en montagne qui forment un amphithéâtre culminant au Mont-Alban qui domine la ville de Villefranche. A l'ouest de cette montagne et à l'extrémité orientale de cet amphithéâtre, se trouve la ville de Nice, serrée entre un rocher abrupt et la petite rivière du Paillon, qui descend des montagnes, baigne le mur d'enceinte du côté de l'ouest et se jette dans la mer après avoir alimenté des canaux dont se servent les habitants...Quand je monte sur les remparts et que je regarde autour de moi, je crois vraiment à un enchantement. La petite campagne qui s'étend sous mes yeux est toute cultivée comme un jardin : d'ailleurs, on ne voit

³⁰ Tobias Georges Smollett: op. cit. p. 133. On aura reconnu les terrasses des Ponchettes.

³¹ Idem, p.176

dans la plaine que des jardins pleins d'arbres verdoyants, chargés d'oranges, de citrons, de cédrats et de bergamotes qui font un charmant tableau. En s'en approchant, on y trouve des carrés de petits pois bons à ramasser, toutes sortes de légumes magnifiques et des plates-bandes de roses, d'oeillets, de renoncules et de jonquilles...Au milieu des plantations des environs de Nice, on aperçoit quantité de blanches bastides, ou maisons de campagne, qui font un spectacle éblouissant...Les collines sont couvertes jusqu'au sommet d'oliviers qui restent toujours verts, et dominées par des montagnes couvertes de neige.

De ce que j'ai dit des oranges, des fleurs etc. vous comprendrez que le temps est extraordinairement doux et serein³². » Il établit sciemment le parallèle avec le récit de la Genèse quand il ajoute : « avec un peu d'industrie, ses habitants pourraient renouveler l'âge d'or sous ce climat heureux parmi leurs bosquets, leurs bois et leurs montagnes qu'embellissent fontaines, ruisseaux, rivières torrents et cascades.³³ »

On peut avancer que la fascination exercée par les paysages des Alpes maritimes réside dans la coexistence providentielle des deux natures, mer et montagne. Les hivernants britanniques sont parmi les premiers à avoir composé une iconographie de ces paysages. Ces dessins, aquarelles et gravures sont autant de représentations de leur imaginaire. Et c'est à travers cet imaginaire que va circuler l'image d'une nature idéalisée dans deux directions, le pittoresque et le sublime.

Si l'on examine ces représentations on constatera l'importance de la dimension alpestre donnée aux Alpes maritimes³⁴. D'abord par les sujets choisis : les vallées de la Roya, du Paillon, les vallons comme celui de Saint-André, mais aussi les falaises et les escarpements dans les paysages littoraux. Ensuite la manière de traiter les sujets exalte une nature montagnarde : les exagérations du relief sont caractéristiques. Ainsi, les représentations de la colline du château de Nice ou du Mont-Alban dans les aquarelles de Mary Harcourt³⁵, de Miss Scott of Harden³⁶ ou encore dans les dessins d'Albanis Beaumont accentuent à dessein les abrupts de la plongée du relief dans la mer. De même, la représentation d'une végétation alpine d'altitude est appliquée à la basse vallée du Paillon: le traitement choisi par Albanis Beaumont pour la vue de l'abbaye de Saint-Pons est assez éloquent puisque il la représente dans des alpages, entourée de forêts³⁷. Dans le sillage de cette vision alpestre des Alpes maritimes, Bacler d'Albe et le vicomte de Sennones, dans les années 1800 et 1840, iront jusqu'à peindre le littoral à la manière de rivages lacustres³⁸. Pour comprendre une telle attitude il faut considérer la place centrale de la montagne dans la production de ces peintres : Bacler d'Albe s'était illustré en 1788 par la publication de vues du Haut-Faucigny et du Mont-Blanc. De même, le *Voyage aux Alpes Maritimes* d'Albanis Beaumont se situe dans une oeuvre plus large qui en fait met en scène l'ensemble du massif alpin : *Voyage pittoresque aux Alpes pennines* (1787), *Voyage à travers les Alpes Rhétiques en 1786*, *Voyage dans les Alpes lépontines depuis la France vers l'Italie* (1800), *Descriptions des Alpes grecques et cottiennes* (1800 et 1806).

La production iconographique des hivernants résulte de l'essor de la technique de l'aquarelle. Cette technique est aisée à mettre en oeuvre : le matériel est relativement sommaire, des couleurs que l'on mélange à l'eau et du papier, le temps de séchage est très rapide. Ainsi, l'aquarelle se prête à la peinture de paysage sur le vif et sa technique séduit les

³² Tobias Georges Smollett : op. cit. pp. 135-139

³³ Idem p. 201.

³⁴ Pour la consultation des ouvrages iconographiques on se reportera au *Voyage pittoresque dans le comté de Nice et les Alpes-Maritimes du XVIIe au XIXe siècle – Gravures et lithographies*, Acadèmia Nissarda, Nice, 2005.

³⁵ « A view of Nice taken from a villa near the road to the Var », « A view of the town of Nice and its environs taken from the road to Villafranca », aquarelle, Nice, Bibliothèque de Cessole.

³⁶ « Cottage near Nice », lithographie, Nice, Bibliothèque de Cessole.

³⁷ « Valley of St Pons » aquarelle rehaussée d'aquarelle, Nice, Bibliothèque de Cessole.

³⁸ En particulier, « Vue de Villefranche » vicomte de Sennones, lithographie, Nice, Bibliothèque de Cessole.

amateurs, à tel point que s'ouvre à Londres la Watercolour Society. Le dessin et la peinture à l'aquarelle font alors partie de l'éducation des jeunes anglaises avant de passer sur le continent. Mary Harcourt et Miss Scott of Harden sont emblématiques de ces jeunes hivernantes qui ont fixé sur le papier leur représentation de la nature du comté de Nice. Ces dessins et peintures de voyage ont ensuite fait l'objet de publication sous forme de gravures. Si Miss Scott of Harden s'attarde sur la campagne niçoise, Mary Harcourt prolonge ses excursions jusque dans la vallée de la Roya où elle a peint les paysages du défilé de Saorge³⁹. Le même site attire Thomas Jefferson lors de son voyage en Europe. Il décrit ainsi l'impression qui lui fit le défilé de Saorge en 1787 : « Imaginez, Madame, un château et un village face à face, suspendus à un nuage. D'un côté une montagne verticale, entaillée pour laisser le passage à un cours d'eau mugissant, de l'autre une rivière sur laquelle est jeté un pont magnifique, le tout formant une cuvette dont les bords sont hérissés de roches et tapissés d'oliviers, de vignes, de troupeaux, etc. J'insiste pour que vous peigniez cela...En étant saisie d'admiration soudaine devant le site du château de Saorge, vous pourrez dire que vous n'avez jamais vu ni ne verrez jamais quoi que ce soit de semblable⁴⁰. »

L'album d'Albanis Beaumont est l'oeuvre d'un professionnel et atteint l'ampleur d'une véritable entreprise éditoriale. Son système de représentation de la nature l'apparente à deux univers, le vedutisme italien pittoresque de la production du Grand Tour et en même temps l'imaginaire romantique de la représentation de la montagne. Les vues de la campagne niçoise, des vestiges antiques de Cimiez, du port Lìmpia ont un grand rapport avec le pittoresque des paysages des gouaches napolitaines. En revanche, l'ambiance alpestre dès les vues de La Turbie et de l'abbaye de Saint-Pons nous renvoie à la sensibilité romantique nordique en quête de la nature vierge. Il choisit les sujets propres à inspirer le sentiment du sublime d'une nature qui domine encore l'Homme, hauts sommets, escarpements, défilés profonds, grottes insondables. Smollett, de façon inattendue, participe au goût romantique pour la montagne. Il s'exprime ainsi à propos de la « montagne » au couvent franciscain de Cimiez : « Tout contre l'amphithéâtre, se trouve un couvent de récollets construit dans un site très romantique, au bord d'un précipice⁴¹ ». Le luxueux recueil d'Albanis Beaumont, conçu pour satisfaire son commanditaire le duc de Gloucester, contribue à diffuser auprès du public anglais l'image romantique et alpestre des Alpes-Maritimes correspondant à la philosophie de la nature en vogue dans la seconde moitié du XVIIIe siècle où prédomine l'influence la théorie du sublime de Burke.

Pour comprendre ces représentations de la montagne il importe de réunir les éléments présents dans l'univers mental de la classe dirigeante et de l'intelligentsia anglaises dans les années 1770-1800. Plusieurs courants culturels invitent le public britannique à découvrir la montagne : en premier lieu, on rencontre la théorisation de la notion de sentiment du sublime qui apparaît dans le champ de la philosophie de la nature. Le sublime mêle la joie et l'effroi, le plaisir de frissonner en présence de l'immensité naturelle et la prise de conscience de la petitesse de l'humanité. Le public commence à se montrer friand des curiosités naturelles. Ensuite, l'immense retentissement en Europe de la publication des poèmes d'Ossian va susciter une redécouverte de la civilisation celte, promue au rang des antiquités nationales, et des paysages écossais, territoire du sublime. Ainsi, commence poindre un autre Grand Tour, septentrional cette fois, qui a ses lieux de pèlerinage, la grotte de Fingal et la Chaussée des géants, promus monuments naturels. Enfin, le cercle intellectuel des poètes lakistes prône le

³⁹ « View of the town of Saorgio on the passage to the col de Tende in Piedmont », aquatinte, Nice, Bibliothèque de Cessole

⁴⁰ Lettre de Thomas Jefferson à Maria Cosway, Paris le 1er juillet 1787, reproduit in Jean-Loup Fontana : *Real Strada, la route royale de Nice à Turin*, Cahier des Alpes-Maritimes, n°10, Nice, 1993.

⁴¹ Tobias Georges Smollett : op. cit. p. 143-144.

retour à la nature. Coleridge, Thomas de Quincey mais surtout Wordsworth abandonnent Londres pour s'établir dans la région des lacs aux confins de l'Angleterre et de l'Ecosse.

Pour comprendre la lecture britannique des paysages niçois nous devons considérer que la nature pensée comme paysage est une invention anglaise. Le paysage est en effet une construction subjective du spectateur qui projette un certain nombre de valeurs sur les objets de son environnement visuel. En ce sens le paysage est une composition. Les Britanniques ont été sensibles à cette dimension subjective, culturelle, de la nature à travers la notion de paysage, le *landscape*, qui se développe au XVIII^e siècle. Il a donné naissance à un nouvel art des jardins, le jardin paysager, dont les implications dans le domaine de l'histoire des mentalités n'ont pas toutes été explorées. En particulier, dans le rapport qu'entretient l'architecture avec l'environnement naturel, quelle part prend le paysage dans la détermination du site d'habitation? Et si en plus du bon climat, ces hivernants, dans leur migration vers les rivages de la Méditerranée ne cherchaient pas le paysage juste ? Celui qui fait coïncider la nature « sauvage » avec celle, idéale mais artificielle, façonnée dans les jardins anglais. Il faudrait envisager une étude du transfert de la théorie du jardin paysager anglais dans le choix des sites de villégiature maritime. Des éléments de recherches peuvent être suggérés.

Le jardin paysager naît dans les années 1720 mais dès 1712 l'essayiste Joseph Addison, passionné de jardin, compare la nature et l'art pour suggérer un art subtil de la composition de jardin: « Il y a quelque chose de plus hardi et de plus magistral dans les traits inégaux et accidentels de la nature que dans les belles touches et les embellissements de l'art. Les beautés des plus majestueux jardins ou palais tiennent dans un périmètre étroit, et l'imagination ne s'y attarde pas, exigeant davantage pour se satisfaire ; mais dans les vastes étendues de la Nature, le regard vagabonde de haut en bas à satiété et est abreuvé d'images⁴². » La composition du jardin paysager s'appuie sur deux principes : il s'agit d'une part, d'aménager l'espace de sorte que l'on offre une succession de points de vue différents au promeneur au fur et à mesure de son déplacement. Le point de vue, la place de l'observateur, matérialisé par un banc ou un belvédère, commande un paysage. Ainsi, l'art du jardinier consiste à recréer la diversité, le hasard présent dans la nature par le modelage de la topographie, la disposition des plantations et le choix des essences et des variétés. L'historien des jardins, Horace Walpole, considère William Kent comme l'inventeur du jardin paysager, il dit de lui qu'il « sauta la barrière et s'aperçut que toute la nature était un jardin.⁴³ »

On perçoit le renversement de point de vue qui s'opère : si le jardin est une succession de paysages fabriqués, à l'image de la nature, celle-ci à son tour est un jardin. Ainsi, par le choix judicieux du site, en fonction de valeurs dont on investit le paysage, on établira sa résidence au meilleur point de vue et l'environnement naturel donnera le jardin. La composition du lieu se concentre dans ce choix savant du point de vue dans lequel interviennent des valeurs. Elles sont au nombre de trois : le pittoresque, le sublime et la réminiscence historique, si le lieu s'inscrit dans les paysages du Grand Tour.

Maintenant, confrontons les lieux de villégiature anglais dans les Alpes maritimes à ces valeurs en cherchant des similitudes : le Newborough de Nice, le quartier anglais de la Croix des gardes à Cannes choisi par Lord Brougham vers 1840, et la plaine de Latte à Vintimille où Lord Hanbury établit sa première résidence. Les sites sont constitués par une plaine littorale à sa partie la plus étroite, enserrées entre la mer et des escarpements rocheux ou des collines. L'élément historique est donné par la route qui traverse le site parallèlement

⁴² Joseph Addison : *The Spectator*, article n°414, 25 juin 1712.

⁴³ Horace Walpole : *History of the Modern Taste in Gardening*, 1771.

au rivage, l'ancienne via Julia Augusta à son emplacement réel ou supposé⁴⁴. Les nouvelles villas maritimes, dont l'archétype serait celle de Lady pénélope Rivers, ont quelque chose d'urbain par leur emplacement entre rue et jardin qui les distinguent des maisons de campagne. Le jardin se développe entre la villa et la mer qui sert de toile de fond. Quelquefois, le jardin se poursuit en parc au delà de la route vers les collines. La disposition mer/jardin/villa/voie romaine/montagne apparaît sur le plan cadastral niçois de 1812, sur le plan directeur de Cannes des années 1882. Le tracé de la voie romaine le mieux préservé est celui de Latte au long duquel s'aligne les villas maritimes anciennes comme la villa Orengo.

Mutatis mutandis, ce type de topographie présente de fortes similitudes avec un site emblématique du Grand Tour, le quartier résidentiel de Resina-Portici au centre de la baie de Naples. L'antique route des Calabres était surnommée à cet endroit « le miliare d'or » pour la beauté de l'alignement des villas maritimes de l'aristocratie napolitaine, face à la mer, au pied du Vésuve. Les souverains, là encore, avaient donné l'impulsion décisive en faisant édifier leur villa, la Regia de Portici. Sir William Hamilton, ambassadeur d'Angleterre près la cour de Naples, acquiert à Torre del Greco, à coté de Resina, une résidence suburbaine. Il s'adonne à la vulcanologie et à la collection des antiques. Rarement un lieu aura concentré jusqu'à l'exaltation le sublime de la nature et les patrimoines artistique et historique. Les éléments du sublime sont la baie et le volcan, le volcanisme devient un sujet de prédilection pour les peintres du sublime au XVIIIe siècle dont le chef de file à Naples fut Pierre-Jacques Antoine Volaire⁴⁵. Le pittoresque est donné à la fois par l'environnement rustique et la variété des paysages. Enfin, le souvenir de l'Antiquité est alimenté par les découvertes d'Herculanum et Pompéi sur ce même territoire. Le plan de Naples du duc de Noja⁴⁶ fait apparaître cette disposition mer/jardin/villa/voie romaine/montagne dans la Portici des années 1775 qui serait à ce titre la matrice paysagère des sites résidentiels des Anglais au bord de la Méditerranée de la fin du XVIIIe siècle aux années 1860. La production des gouaches napolitaines et l'activité de William Hamilton furent les passeurs auprès du public anglais du désir de la villégiature maritime qui s'épanouissait à Naples dans les cercles aristocratiques⁴⁷.

La présence britannique à Nice sous l'ancien régime a été un ferment de modernité qui portait en germe les évolutions de la période contemporaine. Elle plaçait dès le XVIIIe siècle, les Alpes maritimes sous le signe du cosmopolitisme et du tourisme, un siècle avant Stéphen Liégeard.

⁴⁴ L'étude du trace de la Via Julia Augusta dans la plaine littorale niçoise, cf. Stéphane Morabito : *Inscriptions latines des Alpes-Maritimes*, mémoires de l'Institut de préhistoire et d'archéologie Alpes Méditerranée, hors série 6, Montpellier, 2010, pp. 59-61.

⁴⁵ Sur le vedutisme napolitain on consultera Denise Maria Pagano : *C'era una volta Napoli*, Electa, Naples, 2002.

⁴⁶ Pour l'étude des sites napolitains suburbains : Vanna Fraticelli : *Il giardino napoletano*, Electa, Naples, 1993.

⁴⁷ Sur Naples et William Hamilton : Carlo Knight : *Hamilton a Napoli. Cultura, svaghi, civiltà di un grande capitale europea*, Electa, Naples, 2003.

PRÉSENCE ET INFLUENCE ANGLAISES À HYÈRES, STATION D'HIVERNANTS, DES ANNÉES 1760 À L'ENTRE-DEUX GUERRES MONDIALES.

Charles Amic

Hyères est connue depuis longtemps des voyageurs⁴⁸ qui, tous, apprécient son climat, sa végétation et ses ressources agricoles « exotiques » telles oranges, citrons doux et aigres. Mais le mouvement des hivernants vers Hyères débute réellement dans les années 1760 où apparaissent quelques rares structures hôtelières et une ébauche de quartier à l'extérieur des remparts. En cela, Hyères peut contester à Nice le titre de plus ancienne station d'hivernants de la « Côte d'Azur ».

En janvier 1760, la baronne de Chaintré, originaire de Dijon, attirée par la douceur du climat, hiverne à Hyères où elle fait l'acquisition d'une grande parcelle qui appartenait au couvent Franciscain. Elle y fait construire une grosse maison qu'elle cède, dès 1768, à Victor Riquetti, marquis de Mirabeau. En 1767-1768, la comtesse Diane de Vichy, sur les conseils de son médecin, s'installe pour six mois à Hyères. Avec son époux, le comte Gaspard, leur secrétaire (l'abbé Denis), une femme de chambre et trois domestiques, elle réside dans tout le premier étage de l'Hôtel Saint-Pierre, le futur Hôtel d'Angleterre. Le 10 septembre 1789, le propriétaire de cet Hôtel d'Angleterre, « assoma » Arthur Young « d'une liste d'Anglais qui passent l'hiver à Hyères »⁴⁹. Le célèbre agronome, sur les conseils de Lady Craven, est en effet de passage à Hyères, pour une seule journée, lors de son troisième voyage en France. Il témoigne que l' « on a bâti beaucoup de maisons pour les louer à raison de deux à trois louis par mois, tout compris, mobilier, linge, couverts ... » et que « beaucoup de ces maisons dominant la vallée et la mer ». Young remarque aussi que « l'hiver il y a à l'Hôtel de Necker une table d'hôtes très bien servie à quatre livres par tête. »

• Débuts et essor de la présence anglaise (1760-1860)

Différentes sources, historiques, épistolaires, littéraires, tendent à prouver que Hyères aurait été une ville d'hiver « typiquement anglaise » selon l'expression de Marc Boyer⁵⁰. Parmi la cinquantaine de familles d'hivernants, à la veille de la Révolution française, les Anglais paraissent largement majoritaires. En 1767-1768, deux officiers anglais, le major général d'Albermarle et le général Prevost, pourraient bien être les premiers hivernants britanniques à Hyères. Ils logent en ville, dans une maison appartenant à « M. Loraine ». Ils fréquentent très assidument Diane et Gaspard de Vichy car conversation, échange d'anecdotes, repas, jeux de société entre gens du même monde, constituaient les piliers du quotidien, avec la rituelle promenade. Dans une lettre du 22 novembre 1767 adressée à ses enfants restés au château de Chamron, Diane de Vichy, talentueuse épistolière, brosse un savoureux portrait de Georges Keppel Carl d'Albermarle, héros des batailles de Culloden, Fontenoy et la Havane : « ... Au sortir de table, j'ai eu une très belle visite : devinez qui ! C'est Milord Albermarle, sa jarretière, son ordre et son crachat. Sa jarretière est violette

⁴⁸ En 1630, dans un remarquable récit, *Le voyage de Paris à Rome*, Jean-Jacques Bouchard compare la clémence des températures et la pureté de l'air de la région hyéroise à celles de la Toscane et de Rome, par sa latitude très méridionale. En 1656, Chapelle et Bachaumont, au cours de leur célèbre Voyage d'Encausse, font le détour par Hyères, spécialement pour voir ses orangers.

⁴⁹ Arthur Young, *Voyages en France pendant les années 1787, 1788 et 1789*, Traduction et critique par Henri See. Librairie Armand Colin, 1931.

⁵⁰ Marc Boyer, *L'invention de la Côte d'Azur, L'hiver dans le midi*, Editions de l'Aube, 2002, p.27.

liserée de broderie d'or avec une inscription écrite en broderie d'or : Honni soit qui mal y pense. Elle est en tout large d'un doigt ; il la porte à la jambe gauche. Son cordon bleu est de gauche à droite : c'est un ruban bleu comme nos cordons bleus, mais d'un gros bleu de Roi ; il pend à ce ruban une médaille d'or à jours, sur laquelle est un Saint Georges. Sa figure est fort anglaise : il a l'air d'un perroquet en colère⁵¹ ».

Puis, d'autres anglais laissent des traces de leur présence à Hyères, telle Lady Craven, épouse du margrave d'Anspach. Auteur d'un Journal ou Mémoire connu d'Arthur Young, elle affirmait la primauté du climat et de la salubrité d'Hyères sur Nice et Montpellier. Après elle, Hyères reçoit la comtesse de Carlisle, le révérent Notte, chapelain du roi, Anne Pitt, sœur de William Pitt. En 1787-88 et 1788-89, pendant deux saisons successives, le prince Auguste-Frédéric, fils du roi Georges III, hiverne avec sa suite. Cet événement constitue une première consécration pour Hyères et favorise la venue des britanniques. Pour la fête de Pâques 1789, peu de temps avant la Révolution française, de nombreux anglais et anglaises participent joyeusement, place de la Rade, à un grand bal⁵² jusqu'à huit heures du soir, suivi d'une farandole où ils se mêlent à la population locale, aux nobles, magistrats, officiers mais aussi aux bourgeois, artisans et paysans.

La réputation d'Hyères est encore renforcée par le grand succès du roman de Charlotte Smith, *Célestina*⁵³, publié en 1791, dont l'action se situe à Hyères et qui met en scène de nombreux anglais de haut rang social parmi lesquels, l'héroïne, orpheline, retrouve ses véritables parents.

Interrompu plus ou moins totalement pendant la Révolution puis l'Empire, l'hivernage des "touristes" britanniques reprend à Hyères après 1815. Il s'agit bien désormais, de touristes puisque le néologisme est adopté avec Stendhal qui lui donne droit de cité en France en l'utilisant dans le titre de ses *Mémoires d'un touriste* de 1838.

Les Français sont, à Hyères, les plus nombreux parmi les hivernants. Mais les Anglais, londoniens essentiellement et surtout propriétaires, rentiers, officiers supérieurs, ministres du culte... représentent 21% de la colonie étrangère dans les années 1850. Hyères bénéficie en effet de plusieurs avantages. Ils ne lui assureront jamais la prééminence sur Nice ainsi que sur d'autres rivales qui émergent, comme Cannes découverte par lord Brougham en 1834. Mais de nombreux points favorables permettent un net progrès de l'activité touristique.

Les Anglais, qui accomplissent un long et pénible périple pour rejoindre le Sud de la France, hésitent à prolonger leur voyage au-delà d'Hyères car les traversées de l'Estérel puis du fleuve Var peuvent poser problème. Hyères ne nécessite pas non plus de démarches administratives supplémentaires à Marseille, pour obtenir l'indispensable visa pour Nice, car elle est française et non piémontaise ou sarde. Elle fait aussi figure de meilleure station pour guérir la phtisie, la maladie « romantique » par excellence (*ancien nom de la tuberculose pulmonaire*). En 1846, le docteur Clarke, de Londres, dans un ouvrage⁵⁴ plusieurs fois réédité donne la primauté à Hyères pour la guérison des maladies pulmonaires : « La petite ville de Hyères, agréablement située sur le revers méridional d'une colline, à environ 2 milles du rivage de la Méditerranée et à la distance de 12 milles de la ville de Toulon, est la résidence la plus exceptionnelle que la Provence puisse offrir aux personnes atteintes de maladies de poitrine ».

L'édifice culturel qui manquait aux britanniques est construit en 1853, avenue des Iles d'Or, sous l'impulsion de l'ancien maire, Alphonse Denis, dont la seconde épouse, Sarah

⁵¹ *Un hiver en Provence, Lettres de Diane de Vichy à ses enfants 1767-1768*, Centre d'Etudes Foréziennes, Saint-Etienne, 1980.

⁵² Lettre de Gassin, avocat à Hyères, à Fonque, avocat à Aix, du 16 avril 1789. Archives Municipales d'Hyères, DD55 n°759.

⁵³ *Célestina*, a Novel in Four Volumes, Londres, T.Cadill, 1791. Rudyard Kipling, correspondance.

⁵⁴ Docteur Clarke, *The sanative influence of climate*; Londres; 1846.

Dawes, est une riche rentière anglaise. Mais, commun à toutes les communautés protestantes, cet édifice s'avère vite trop petit pour la nombreuse colonie anglicane qui souhaite avoir son propre lieu de culte. Les Anglais font donc édifier une église en 1867 au bord du tout nouveau boulevard des Palmiers.

Au cours des saisons d'hiver 1857-1858, 1858-1859, 1859-1860 et 1860-1861, Hyères accueille respectivement 72, 88, 95 puis 93 familles anglaises⁵⁵, soit 18,5 %, 19,3 %, 18,4 % et 22,6% des touristes hivernants. Au cours de ces 4 saisons, la ville avait accueilli, surtout dans des meublés, 388, 429, 514 et 414 familles, toutes origines confondues.

• La Grande Époque (1860-1900)

A la fin du second Empire et au début de la III^{ème} République, le nombre d'hivernants augmente très régulièrement à Hyères, mais dans une bien moindre mesure qu'à Nice, désormais reliée par le train. Elle ne connaît pas non plus la fièvre de construction qui touche le nouveau département des Alpes-Maritimes où affluent les capitaux. Hyères reçoit 600 familles en 1863, 1500 en 1880 et 2610 en 1886-87, avec une présence anglaise de plus en plus affirmée.

Des livres sur Hyères paraissent en Angleterre. Les célèbres médecins londoniens William⁵⁶, Walshe⁵⁷ et Madden⁵⁸, dans leurs ouvrages publiés de 1869 à 1876 se montrent, sans restriction, favorables au climat d'Hyères qu'ils recommandent à leurs patients.

En 1880, Adolphe Smith publie à Londres *The garden of Hyères*. La ville fait de la « réclame » dans les guides Joanne, crée une Société de Publicité très active (1885), commande des articles vantant ses mérites dans le *Times* de Londres ou le *New York Herald*. Sous l'influence de l'industriel Alexis Godillot, la ville se transforme, s'embellit et s'étend vers le sud. Un boulevard (boulevard de l'Y, puis Gambetta) relie le centre urbain à la gare P.L.M. (1875) et au parc Olbius Riquier, grand jardin à l'anglaise, ouvert au public en 1877.

Les premiers hôtels, les plus anciens, changent de propriétaires qui, désormais, sont tous suisses. D'autres se construisent en ville comme le Grand Hôtel des Palmiers.

Dans les années 1870-1880, les Anglais contribuent à transformer les collines de Costebelle et de l'Ermitage en un lieu de villégiature réputé et apprécié des britanniques.

En 1877, Richard Corbett, capitaine de l'Armée des Indes, s'installe à Costebelle, dans La Pinedo, précédemment La Coualo. Cette belle maison de villégiature avait été construite dans les années 1870 pour un lord anglais, Herbert d'Este-East dans une propriété de cinq hectares. Avec la société de l'Ermitage qui siégeait à Londres, Corbett, également vice-consul d'Angleterre à Hyères, envisage alors de lotir toute la colline. Puis, Corbett s'associe à Alexandre Peyron. Ce cuisinier né à Carqueiranne connaissait parfaitement les goûts des Britanniques pour avoir exercé son métier en Angleterre et épousé une anglaise, Emily Jane Churchman (1850-1928).

En 1875, Peyron, à la place d'une petite pension de famille, édifie un hôtel de luxe, le Grand Hôtel de l'Ermitage. Ensemble, Corbett et Peyron, font construire en 1881, le Grand Hôtel d'Albion, rapidement suivi par le Grand Hôtel de Costebelle, en 1883.

⁵⁵ Récapitulation générale de la liste des étrangers présents à Hyères le 1er janvier 1861, publiée par le journal *L'avenir d'Hyères*. Archives départementales du Var.

⁵⁶ Docteur Williams, *The climate of the south of France...* Londres 1869, chapitres 2 et 3 sur Hyères.

⁵⁷ Docteur Walshe, *A practical treatise of the diseases of the lungs...* Londres, 1871 (p.612 sur Hyères dans 4^{ème} édition).

⁵⁸ Docteur Madden, *The principal health-resorts of Europa and Africa...* , Londres, 1876 (p.83 sur Hyères).

Réunis en un même ensemble, les trois établissements constituent une grande station climatique et sportive autonome, entre ville et mer, parfaitement adaptée aux goûts et aux besoins des Anglais.

Ermitage, Albion, Costebelle permettaient aux résidents de mener, dans le luxe, une vie tranquille à l'écart de la ville et de pratiquer les activités à la mode. La clientèle jouit d'un grand confort dans des appartements pourvus de salles de bains, dans 250 chambres ou salons avec chauffage central et éclairage électrique. Les hivernants bénéficient du téléphone (0-31), d'un bureau de télégraphe dans l'hôtel (télégrammes: Costebelle-Hyères), d'une bibliothèque de 5000 volumes et d'une salle de bal où des orchestres réputés venaient régulièrement se produire et animer de brillantes soirées. Sur place s'offrent de nombreux jeux de plein air, des promenades dans les sous-bois de pins et les jardins plantés de palmiers. Le golf de Costebelle, établi par E.E.H. Green, un dix-huit trous de 4375 mètres, a son départ à deux minutes seulement.

Le lawn-tennis (5 courts), le croquet-club (5 croquets), un badminton et des écuries complètent cet équipement sportif de haut de gamme. Les fidèles anglicans peuvent pratiquer leur culte dans l'English Chapel du Grand Hôtel de Costebelle (dans lequel loge le chapelain) et dans un petit temple en bois et en métal situé à une centaine de mètres de l'Hôtel d'Albion. Un service régulier de calèches permet de relier les hôtels aux deux stations ferroviaires voisines, la gare du Paris-Lyon-Méditerranée et la halte des Chemins de fer du Sud, au pied de la colline, route de l'Almanarre. Dans les années 1880, les hôtels de plus haute gamme, ceux de Costebelle mais aussi ceux des Hespérides et des Iles d'Or, ont une clientèle britannique à plus de 70%. L'hôtel confortable, bien orienté au sud, est devenu le lieu de résidence favori des britanniques qui abandonnent la pension de famille.

D'autres s'installent dans des maisons de villégiature ou de petits chalets en location. C'est le cas de l'écrivain écossais Robert-Louis Stevenson qui vient chercher à Hyères un climat et une ambiance favorables. De février 1883 à juin 1884, avec son épouse et protectrice, Fanny Osborne, il s'installe dans le petit chalet La Solitude au-dessus de la ville. Sa santé est mauvaise, mais la beauté du site et des promenades apaisent un peu ses maux : « Ce coin, notre jardin et notre vue sont subcélestes...Je réside près du Paradis ». Pendant cette parenthèse hyéroise, *l'Île au Trésor*, son premier succès littéraire, lui assure une aisance financière. Stevenson écrit en totalité ou en partie plusieurs romans (*Le Prince Othon*, *La Flèche Noire*, *Les Pionniers du Colorado*), des poésies et des contes au cours de cette période féconde.

De nombreux Anglais deviennent aussi propriétaires⁵⁹ à Hyères, parfois après un seul séjour dans la commune. A la fin des années 1880 et au tout début des années 1890, les pentes de la colline du château, le quartier ouest (celui d'Alexis Godillot), le quartier d'Orient et surtout Costebelle sont les lieux d'installation favoris des britanniques. En 1890, tout au dessus de la vieille ville, sous le château, se trouvent les villas Rosemont à Wilson et les Roches du colonel Haig. A l'ouest, le capitaine Corbett, encore, possède la villa Farnèse et miss Burnett, la villa Champourlier. Dans le quartier d'Orient, miss Belasis a acquis la villa Saint Cécile, tandis qu'à côté de l'Hôtel Châteaubriant, miss Watts possède la villa Sainte-Marie et la marquise de la Fléchère, anglaise de naissance, est propriétaire des villas Sainte-Geneviève et Saint-Louis.

A Costebelle, Chater hiverne dans la villa les Rossignols, édifiée dans le deuxième quart du XIXème siècle pour un autre anglais, Declark.

La Luquette, elle, a été construite en 1876 pour le major Cunningham Ellis. Plusieurs propriétaires, tous britanniques, dont un gouverneur de la Banque d'Angleterre, possèdent

⁵⁹ *Hyères-Journal*, 1890, articles du 15/1, 23/1 et 30/1, de V. Fouchier, ex-directeur des *Echos d'Hyères*, agent de location. Médiathèque d'Hyères.

successivement la villa le Bocage, réaménagée par un anglais vers 1875, à l'emplacement d'une bastide agricole dont elle réemploie des éléments.

Toujours à Costebelle, Elisabeth Douglas (1830-1914), fille de lord Douglas d'Edimbourg, fait bâtir en 1884 un petit cottage⁶⁰ qui jouxte les grands hôtels. Cette charmante villa Cigala pourrait être l'œuvre de l'architecte britannique Thomas Donaldson qui hivernait à Hyères au début des années 1880.

Dans ces mêmes années, pour satisfaire au confort, à la santé, aux goûts, aux besoins de la nombreuse colonie britannique, Hyères se met à l'heure anglaise, en parfaite osmose avec la société victorienne. Cette mise en cohérence se fait d'autant plus aisément que les "Anglais" participent activement à la vie économique et sociale de la commune, certains y étant installés professionnellement.

En 1892, Hyères compte un médecin anglais (le docteur Biden), au premier étage de la Tour Jeanne, deux dentistes américains, deux english chemist, pharmaciens anglais, dont un londonien, Walter Aitken Powell, maison Marie-Louise, avenue des Iles d'Or. Le capitaine John Corbett, déjà cité, dirige la Banque d'Angleterre qu'il a créé à Hyères, institution financière indispensable à la colonie britannique. Cette banque traite les lettres de crédit, les chèques de toutes les banques du Royaume-Uni et de l'étranger. Elle effectue aussi toutes les opérations de change.

Corbett est également l'agent à Hyères de la société Géo W. Wheatley et Cie de Londres qui expédie marchandises et bagages dans le monde entier, avec entrepôt dans la capitale du Royaume-Uni si nécessaire. Un Anglo-French collège pour ladies, créé en 1888 dans la villa Mignonne propose aux jeunes filles des cours collectifs et des leçons particulières de français, allemand, italien, musique, chant, dessin, peinture, dispensés par des « professeurs distingués ». Les garçons, mais seulement entre 5 et 8 ans, sont admis dans l'établissement.

Place des Palmiers, un *English Reading Room* avec salle de lecture est à la disposition des britanniques. Le *Skating Ring* du quartier des Maurels, route de Toulon, permet tous les jours des exercices de patinage. Les commerçants hyérois se mettent aussi à l'heure anglaise. Ainsi, la pâtisserie-confiserie Colomp, avenue des Iles d'Or, propose des thés variés et un English plum-cake.

Trabaud, coiffeur-parfumeur du 4 avenue Gambetta, crée un *English Toilet Club*. Pour passer commande, on peut écrire en anglais à la distillerie du Fenouillet (à La Crau d'Hyères). La plupart des commerces pratiquent le change. Les hôtels de Costebelle, tous trois devenus propriété d'Alexandre Peyron, vantent leur *English management*. De très nombreuses offres de location, vides ou meublées, sont libellées en français et en anglais dans les deux numéros hebdomadaires de *Hyères-Journal*.

Sur le plan cultuel, trois églises anglicanes proposent 23 services religieux par semaine pendant la saison, de novembre à mai, témoignant d'une pratique régulière et de l'importance de la colonie britannique. A Costebelle, l'English Chapel du Grand Hôtel du même nom et le petit temple All Saints Church célèbrent ensemble 16 services hebdomadaires dont 5 le dimanche. La toute nouvelle Saint Paul's English Church, avenue de Beauregard, dans le nouveau quartier créé par Alexis Godillot célèbre sept services hebdomadaires, 4 la semaine et 3 le dimanche.

Les Anglicans avaient leur propre lieu de culte, en ville, depuis 1867, mais ils s'y trouvaient de plus en plus à l'étroit. En 1883, l'industriel Alexis Godillot (installé à Hyères depuis les années 1860) fait don à la communauté anglaise d'un terrain dans le quartier qu'il aménage, ainsi qu'une somme d'argent pour participer à la construction de la nouvelle église. Vite et bien construite, Saint Paul's English Church est consacrée dès 1884 par l'évêque de

⁶⁰ *Hyères, Images du Patrimoine*, Inventaire général des monuments et des richesses artistiques de la France, 2000.

Gibraltar. L'architecte hyérois Pierre Chapoulard est l'auteur des plans de cette chapelle⁶¹ néogothique en tous points conformes aux églises anglicanes.

L'intérieur présente un ensemble de beaux vitraux liés au thème de la résurrection (au-dessus de l'autel) ou représentant des personnages bibliques comme le juge Samuel (dans l'abside occidentale).

Les Anglais sont aussi actifs dans la vie associative, d'abord pour animer quelque peu la vie culturelle locale. Miss Beatson préside ainsi la Société Artistique et Littéraire qui inaugure son installation au Casino Municipal du Château Denis en 1892. Fondée à l'initiative des hivernants anglais, la société permettait, tous les mardis de la saison, à chaque membre, après un Four o'clock tea, d'offrir un récital de chansons (romances anglaises), de déclamer des poèmes ou d'exposer ses aquarelles... Des lots variés, parfois des chiens de pure race, sont offerts par des anglais au profit du « bazar » organisé par les dames de l'œuvre de la Providence. Leur vente est destinée à collecter des fonds en faveur des « pauvres malades ».

En 1892, Hyères connaît la consécration par un événement de première importance à une époque où les têtes couronnées faisaient la réputation des stations. La reine Victoria vient hiverner à Costebelle avec son secrétaire, lord Ponsomby, plusieurs membres de sa famille (sa fille cadette, Béatrice; son fils Arthur, duc de Connaught et son épouse, Louis de Prusse) et une cour nombreuse. La reine et sa suite arrivent le 21 mars 1892 au soir, par train spécial composé de sept voitures et deux fourgons. Les trois hôtels d'Alexandre Peyron, réservés en totalité, deviennent résidence royale jusqu'au 25 avril. Le Grand Hôtel d'Albion, pour la circonstance, a été totalement réaménagé par l'ajout de luxueux appartements.

Les listes des étrangers publiées dans la presse locale (*Hyères-Journal*) témoignent de l'afflux des anglais qui occupent toutes les structures d'hébergement, hôtels en ville, pensions de familles, villas... Pour cette colonie, le Comité des Fêtes avait été obligé d'organiser de nombreuses distractions, en particulier des concerts et de grands bals.

Victoria, dans sa 73^{ème} année et endeuillée par les décès de son petit-fils, le duc de Clarence (janvier 1892) et de son gendre, Louis de Hesse (mars 1892), venait à Costebelle essentiellement pour se reposer. Elle refuse donc toute cérémonie officielle, toute escorte ou encore la présence de l'escadre française de la Méditerranée qui devait mouiller en rade d'Hyères.

Les activités de la reine, pour ce séjour, sont donc celles des autres simples hivernants, la promenade occupant l'essentiel de la journée. Chaque jour, le plus souvent en voiture découverte et donc parfaitement identifiable, Victoria accomplit des excursions qui la mènent partout dans la vaste commune d'Hyères, de Giens à Sauvebonne et de Carqueiranne aux Bormettes... La reine se promène également dans les sous-bois et chemins de Costebelle en voiture tirée par un âne ou un poney, visite établissements et jardins exotiques voisins tel le domaine de San Salvador. La chronique des échos mondains de *Hyères-Journal* se fait l'écho de l'intérêt que la reine manifeste pendant son séjour pour les britanniques et pour les Hyérois. Une anecdote propre à toucher les lecteurs semble particulièrement significative. Le 31 mars 1892, Victoria participe en personne à une vente organisée au Grand Hôtel d'Albion, au profit de la petite chapelle anglicane de Costebelle. Elle y effectue un achat hautement symbolique, la photographie d'une figure hyéroise, Louis Cartigny. Ce doyen des Chevaliers de la Légion d'Honneur, vétéran de la bataille de Trafalgar, à l'issue de laquelle il avait passé de longues années de captivité sur les pontons anglais, venait de mourir à 101 ans, juste avant que la reine ne puisse le rencontrer.

Le 26 avril 1892, le lendemain du départ de la reine, on pouvait lire dans le Times le communiqué officiel suivant : « Sa Majesté a quitté Costebelle avec regret, enchantée de son séjour dans ce beau pays où elle a rencontré les plus grandes attentions... et les plus grands

⁶¹ Dossier d'inventaire de la D.R.A.C. Archives Municipales de la ville d'Hyères, 236W.

égards pendant sa résidence à Hyères. La manière dont à été respecté son désir de vivre en privé a grandement ajouté à son bien-être et à sa satisfaction. »

Victoria ne reviendra pas ; elle préférera Nice et Cimiez. Mais ce séjour va marquer durablement la mémoire des Hyérois comme souvenir d'une époque heureuse et lier un peu plus le sort de la station à celui de l'Angleterre victorienne. Marc Boyer dans son remarquable ouvrage, *L'invention de la Côte d'Azur* qualifie la décennie 1890-1900 comme étant celle de l'euphorie pour Hyères. Il note aussi que « pendant l'hiver 1892-1893, l'Hôtel de l'Ermitage, l'Hôtel des Hespérides et l'Hôtel d'Albion sont pleins d'Anglais (quasiment à 100%), l'Hôtel des Palmiers et l'Hôtel des Iles d'Or occupés aux trois-quarts par des britanniques, Châteaubriand à moitié »⁶². Hyères devient une station presque exclusivement fréquentée par les Anglais qui veulent se promener dans les sentiers de Costebelle empruntés par Victoria et profiter des mêmes paysages.

Une véritable « Victoriomania » touche la ville. Des photographes, des épiciers, des traiteurs, des fleuristes, des boulangers se présentent volontiers comme les fournisseurs officiels et brevetés de Sa Gracieuse Majesté. Les principaux pharmaciens et coiffeurs proposent le « Royal Windsor », une lotion pour stopper la chute des cheveux et lutter contre les pellicules ! Les établissements Roux, grand entrepôt de bières de Lyon ou autres sont même baptisés « Bières Victoria »⁶³.

• Le déclin (années 1900-1930)

Cette décennie de succès ancrerait donc un peu plus Hyères dans les goûts et valeurs de l'Angleterre victorienne, avec en écho les politiques municipales. C'est ainsi qu'il faut attendre le début du XXe siècle pour que le Grand Casino d'Hyères soit mis en chantier. Il est finalement inauguré le 17 janvier 1903, trop tard, alors que le vote décidant de sa construction datait, lui, de 1887.

La station balnéaire envisagée par Alexis Godillot n'est pas réalisée et manque cruellement à Hyères, loin de la mer, alors que les modes tendent à évoluer, avant même 1914. Le seul grand établissement construit entre 1890 et 1914, le Golf Hôtel, est celui qui répond aux goûts des Britanniques ; il est d'ailleurs équipé de « 18 holes » sur une surface de 35 à 40 hectares.

Après 1918 et le désastre de la Première Guerre Mondiale, la saison d'hiver reprend ses droits mais bien plus modestement. Néanmoins, vers 1920, la romancière américaine Edith Warthon confie à deux Anglais des tâches importantes dans sa propriété hyéroise du Castel Sainte Claire. L'architecte Charles Knight rénove le bâti, tandis que Lawrence Johnston (1871-1958) aménage autour de la belle demeure un des plus beaux parcs de la Côte d'Azur.

En 1921, l'immense romancier anglais, Joseph Conrad revient en pèlerinage à Hyères et sur la presqu'île de Giens. Tout jeune émigrant polonais, il avait été reçu 47 ans plus tôt par Thérèse Chodzko dans une maison au 8 boulevard Riondet. Son dernier roman, le Forban, a ainsi pour cadre le village de Giens, tandis que *Nostromo* se déroule sur les rivages de la rade d'Hyères. Cette même année 1921, Rudyard Kipling séjourne dans les Hôtels de Costebelle devant « la mer et la péninsule où l'on produit du sel (presqu'île de Giens) et la longue île bleue de Porquerolles »⁶⁴. Puis, Kipling revient à Hyères en 1930, au Châteaubriand Britannique Hôtel.

Mais, plus liée sans doute que d'autres stations à la prospérité et aux goûts de l'Angleterre Victorienne, Hyères subit de plein fouet les conséquences de la crise de 1929 qui provoque la disparition de l'élite rentière britannique qui composait le gros des bataillons

⁶² Marc Boyer, *L'invention de la Côte d'Azur*, Editions de l'Aube, 2002, p.83.

⁶³ *Hyères-Journal*, mars-avril 1892. Médiathèque d'Hyères.

⁶⁴ Rudyard Kipling, correspondance.

d'hivernants. Hyères subit également l'évolution des goûts qui fait préférer la situation en proximité immédiate de la mer. Dès 1928, acteur et témoin de cette mutation, David Herbert Lawrence, l'auteur de *L'Amant de Lady Chatterley*, en compagnie du poète Richard Aldington, demeure sur l'île de Port-Cros et peut écrire dans sa correspondance : « Nous sommes au sommet de l'île, au dessus des pins verts, et face à la mer bleue, aux autres îles et au continent. La nuit, les lumières de Toulon, Hyères et le Lavandou brillent ».

Dans les années 1930, Hyères perd sa clientèle britannique et ses hôtels ferment les uns après les autres ou survivent tout juste jusqu'à la Deuxième Guerre Mondiale. Hyères, très ancienne station d'hiver et pendant plusieurs décennies la première station française de la Côte d'Azur, est la première à mourir, d'une mort subite. La courte histoire du temple presbytérien Saint Andrew Church⁶⁵ témoigne de la brutalité de la chute. D'après des plans datés du 15 mars 1926, Saint Andrew est construit pour la colonie écossaise d'Hyères à l'initiative du révérend Luther Winter Caws. Mais avec la désaffection des Ecossais pour la station, le temple⁶⁶ ferme dès 1930, 4 ans seulement après sa construction⁶⁷.

⁶⁵ Dossier d'inventaire de la D.R.A.C. Archives Municipales de la ville d'Hyères, 236W.

⁶⁶ Saint Andrew est vendue le 4 mars 1936 au Conseil Presbytéral de l'église française. Toujours en activité aujourd'hui, le temple est le lieu de culte de la communauté protestante hyéroise.

⁶⁷ Vendu en 1936 au Conseil presbytéral de l'Eglise protestante de France, il est aujourd'hui devenu le lieu de culte de la communauté protestante de Hyères.

LES ANGLAIS À NICE AU XIX^e SIÈCLE

Dominique Escribe

Une anecdote rapportée par Alexandre Dumas séjournant en 1851 à l'Hôtel d'York (sur l'actuelle Place du Palais) démontre la prédominance britannique parmi les hivernants. Il demande à l'hôtelier au sujet des nouveaux arrivants : « Qu'est-ce que sont vos nouveaux venus ? », l'hôtelier lui répond : « Ce sont certains Anglais mais je ne saurais dire s'ils sont Français ou Allemands ». Si la Révolution et l'Empire détournèrent les sujets de sa Majesté de Nice (ce qui fut d'ailleurs l'une des causes de sa pauvreté durant cette période), ils y revinrent dès le rétablissement de la Monarchie Sarde en 1815. C'est le cas de la Marquise de Bute qui s'installe d'ailleurs dans la villa construite par sa condisciple Lady Penelope Rivers en 1787, l'actuelle villa Furtado-Heine. Il est vrai que le trajet est plus rapide qu'au siècle précédent, les relais de poste étant de 124 au lieu de 80, mais le voyage dure tout de même onze jours depuis Paris. La majorité des hivernants appartient à la classe oisive des propriétaires terriens. Ils affectionnent particulièrement le quartier de la Buffa, autour de la Route de France à tel point qu'on le surnomme « le New Borough » ou la « petite Londres ».

Une des revendications principales de la colonie anglaise est l'ouverture d'un lieu de culte anglican. Or, seules les religions catholique et hébraïque sont autorisées à avoir une existence publique. Allié traditionnel de l'Angleterre, le Roi de Sardaigne consent enfin en 1821 à autoriser la construction d'une chapelle, à condition que rien dans son aspect extérieur ne lui donne une connotation religieuse. C'est donc une villa que l'on élève, en lui adjoignant un cimetière. Deux chapelains sont nommés. En 1842, la paroisse est rattachée à l'évêché de Gibraltar, l'évêque de Londres conservant toutefois le droit de nommer les chapelains.

En 1848, les réformes libérales du roi Charles-Albert permettent de construire une véritable église. On fait appel à un architecte londonien, Thomas Smith. En mars 1859, l'ancienne chapelle est détruite et la nouvelle église est consacrée par l'évêque de Gibraltar le 22 décembre 1862. Elle peut contenir 594 fidèles. Le quartier Carabacel étant à cette époque le nouveau lieu de prédilection des hivernants, on y élève une chapelle dédiée à Saint Michel. Elle a hélas été détruite ainsi que la librairie et le logement du portier d'« Holy Trinity Church » construits en bordure de la rue de France. En 1894, l'architecte niçois d'origine anglaise, Aaron Messiah, élève un presbytère, derrière le chevet de l'église.

A l'époque, le lieu de promenade prisé de la bonne société est la terrasse qui longe le Cours Saleya. Or pour s'y rendre, les résidents du « new-borough » doivent aller jusqu'à l'unique pont sur le Paillon, en face de l'actuel lycée Masséna puis traverser les rues tortueuses de la ville. Aussi, souhaitent-ils l'ouverture d'une voie donnant sur la mer à proximité de leurs immeubles. En 1822, les aléas climatiques provoquent de mauvaises récoltes et la misère de la partie la plus pauvre de la population. Les révérends anglicans, Lewis Way et son beau-frère Edward Whitby, organisent une quête dans la communauté anglaise qui permet la création d'une chaussée de deux mètres de large entre l'embouchure du Paillon et la Rue Meyerbeer actuelle. La population la baptise « camin dei Angles » et en 1844, il reçoit officiellement le nom de Promenade des Anglais lorsque la municipalité l'agrandit et l'embellit.

En 1829, le consul d'Angleterre Pierre Lacroix, estime entre 80 et 100, le nombre de familles britanniques qui hivernent à Nice chaque année. Lady Manville et

lady Olivia Sparrow sont les bienfaitrices attirées des pauvres de Nice mais cela suscite l'ire du clergé catholique qui les soupçonne de vouloir convertir à l'anglicanisme leurs fidèles. 1828 est une année faste puisqu'on signale le passage du duc de Portland, lord du Sceau privé puis lord Président du conseil (à ne pas confondre avec le poste de premier ministre), du peintre William Brockedon, qui illustre de vues entre Vintimille et Nice son ouvrage « The passes of the Alp », et de Turner. Sur la route de Rome où il prévoit un long séjour, il traverse la France et c'est probablement en bateau qu'il gagne Nice venant de Fréjus. Le « roi de la lumière » (J.H. Rosny Aîné) est ainsi le premier d'une longue suite de génies de la peinture à découvrir notre ville et à la représenter dans plusieurs croquis : Nice, vue de la mer ; vue générale ; Colline du château ; Pont Vieux et quais du Paillon ; Nice et Cap d'Antibes vus du Mont Boron. Ce qui l'impressionne le plus, c'est le rapport montagne-mer. Il continue son chemin par la côte, nous laissant une très belle aquarelle du rocher de Monaco.

Durant l'hiver 1850-51, 189 familles séjournent à Nice et cinq ans plus tard, elles sont 284. Le guide Joanne de 1855 précise qu'elles ont leurs commerces, leurs médecins et leurs pharmaciens dans la ville. En 1856, on signale la présence de la Duchesse d'Hamilton-Douglas. Fille de la duchesse Stéphanie de Bade, née Beauharnais, elle est la mère de lady Mary Douglas-Hamilton, qui épousera en 1869 le futur prince Albert 1^{er} de Monaco, et du Duc William qui suscita la passion de Marie Baschkirtseff. En 1857, l'ambassadeur anglais auprès du roi de Sardaigne accompagne à Nice Victor-Emmanuel II. Traditionnellement les relations entre les deux Etats (le Royaume-Uni et le Royaume de Piémont-Sardaigne) sont excellentes et en 1853 une « Société générale anglo-italienne de Crédit Mobilier des Etats Sardes » a été créée à Turin et l'année suivante une convention accorde un droit réciproque de faire de la navigation de cabotage le long des côtes des deux pays. Toutefois la presse anglaise manifesterà son mécontentement à propos du droit de mouillage de la flotte russe à Villefranche puis manifeste son hostilité au rattachement du Comté de Nice à la France.

Les voyages sont facilités par le développement du chemin de fer. La ligne Paris-Lyon est réalisée entre 1842 et 1846. En 1855, la jonction est faite entre cette ligne et celle de Valence-Marseille. Les séjours tendent à devenir de plus en plus réguliers. Ce sont les « hirondelles d'hiver » que chaque hiver ramène à Nice. Aussi fait-on construire des villas pourvues de tout le « confort britannique ». Dès 1834, l'Ecossois Pierre Burnett achète une propriété à Carabacel. Vers 1850, c'est le cas d'Edwin Stuart au Lazaret. Mais le plus emblématique est le château de l'Anglais. En 1856, l'ingénieur militaire Robert Smith achète 20 000 m² de terrain au Cap de Nice et fait élever un bâtiment grandement inspiré par les Indes dont la silhouette alimente la perplexité sinon l'ironie des contemporains.

Durant l'hiver 1860, 704 familles étrangères hivernent à Nice, les (familles) anglaises au nombre de 252 tenant largement la première place. Les (familles) françaises sont 172, les (familles) russes 128, les (familles) allemandes 37 et les (familles) américaines 22. En 1863, la colonie anglaise donne une grande fête dans le jardin public en l'honneur du mariage du Prince de Galles et de la Princesse Alexandra du Danemark.

L'arrivée du chemin de fer en 1864 va donner un nouvel essor à Nice. Prix du voyage moins élevé et plus grande rapidité, ce qui permet des séjours plus courts entraînant un élargissement de la clientèle. Hommes d'affaires, commerçants fortunés et classes moyennes prennent le chemin de la Riviera. En 1880, on dénombre 6270 Anglais dans notre ville. Londres, à elle seule, représente plus de 40 % des hivernants. En 1886-1887, les Ecossois ne sont qu'une cinquantaine de familles. Pourtant, dès 1857, l'Eglise presbytérienne était autorisée à pratiquer son culte dans un local sis 5, rue

Masséna appartenant à d'autres protestants et vers 1880, elle fait construire un temple aujourd'hui disparu au coin de la rue Alphonse Karr et du boulevard Victor Hugo.

Dès le dix-huitième siècle, un certain nombre d'hivernants britanniques décèdent à Nice et il faut créer un lieu d'inhumation. Un premier cimetière est situé à côté du vallon Saint-Philippe en 1775. Dès 1817, il ne reste presque plus de place. L'autorisation d'en ouvrir un nouveau est concomitante de celle de la chapelle en 1821, sur le même terrain. Celui-ci s'avère rapidement trop petit, d'autant qu'un certain nombre d'hivernants sont des tuberculeux envoyés sur la Riviera dont le climat à l'époque est considéré comme leur étant bénéfique. En 1874, paraît le « Guide du poitrinaire et de celui qui ne veut pas le devenir ». Mais le nombre des patients diminue à partir des années 1880 car entre 1860 et 1900 l'incidence sera divisée par deux en Angleterre, ce qui en fait un pays pilote en ce domaine. En 1865, on cesse d'enterrer dans le cimetière de la Buffa. La personnalité la plus connue qui y repose est le révérend François Lyte (1793-1847), auteur des paroles du célèbre cantique anglican « Abid with me ». En 1864, l'achat d'un terrain, à proximité du nouveau cimetière catholique de Caucade permet l'ouverture l'année suivante d'un cimetière de près de 8000 m². En 1888, on y transporte les corps du cimetière de Saint-Philippe, détruit après l'ouverture du Boulevard Gambetta.

L'arrivée du chemin de fer en 1864 va évidemment augmenter de façon spectaculaire le nombre des hivernants. Les villas construites par les Britanniques sont de plus en plus nombreuses. Elles ont leur spécificité. Dans « Nice de la colline du château aux châteaux des collines », Madame Véronique Thuin-Chaudron note que « les anglais semblent moins que les autres faire appel aux talents et aux ressources locales...Malgré la distance, le propriétaire anglais répugne à déléguer ses responsabilités : cela peut retarder, voire gêner un chantier comme celui de Williams Morris qui tient à conserver l'entière direction des travaux depuis l'Angleterre et cela par correspondance pour l'aménagement de sa villa de la Fontaine de Mouraille ». Les collines connaissent un succès tout particulier car ainsi que le précise Monsieur Dominique Rouillard dans « Le site balnéaire », « on villégiature pour admirer, s'extasier ». Ce sont deux anglais qui, peu après 1850, font construire les premières villas sur le Mont Boron. Un pasteur anglican, Sperling, fait élever en 1880 le Château Miramar aux Collinettes. Le colonel Evans achète un immense terrain en bordure du boulevard de Cimez, ouvert en 1884. La villa « Torre di Cimella » accueille « les dîners d'étiquette, les dîners d'apparat, les somptueuses réceptions ...où préside Madame Evans » relate Stephen Liégeard dans « La Côte d'Azur ». Car la colonie britannique participe très activement à la vie mondaine. Liégeard rend hommage à lady Caithness qui « groupe autour d'elle une resplendissante pléiade fière d'illuminer son Empire. Sous ses auspices ducales, les lettres tiennent leurs assises ». Depuis 1882, elle partage son temps entre Paris et Nice. Depuis 1872, Marie Stuart lui apparaît régulièrement (le château de Caithness est dans les Highlands) et lui a demandé de « se consacrer cœur et âme au progrès spirituel de l'humanité ». En 1882, présidente de la Société théosophique d'Orient et d'Occident, elle accueille l'année suivante à Nice ses fondateurs, Helena Blavatsky et le colonel Olcott. En 1886, elle fonde la revue l'« Aurore du jour nouveau » dédiée à l'étude des spiritualités. En 1895, à l'Opéra, elle assiste à un bal costumé en Marie Stuart à qui elle s'identifie totalement

Un des principaux salons musicaux de Nice est celui de Madame Bishop. Son mari, Sir George Bishop, député aux Communes, fait construire en 1873, dans un style néo-gothique, le Château de Barla. Passionné de yachting, il reçoit beaucoup sur son yacht. Cantatrice, non contente d'animer son salon, sa femme, se fait souvent entendre dans les villas de ses amies. Elle accueille des musiciens de renom. Madame Prodgers

donne des « mardis musicaux » en sa villa de la Promenade des Anglais. Sa fille épousera le baron de Bellet en 1887. On peut également citer les réceptions données par l'épouse du vice-consul de Grande-Bretagne, Madame Harris, de Lady Dundas et de Madame Howard. Madame Isabelle Pintus précise que ce sont les anglais qui ont « mis les hivernants au goût des « réceptions-matinées », matinées musicales ou littéraires qui débutaient par un repas et se terminaient aux alentours de dix-neuf heures et leur avaient fait apprécier les garden-parties au printemps ainsi que les « schooling lunch ».

Les dames de la haute société britannique (et parfois les hommes) jouent aussi un rôle important dans les œuvres de bienfaisance soit destinées plus spécifiquement à leurs compatriotes, soit aux niçois. Ainsi Olivier Vernier spécifie dans son ouvrage consacré à l'assistance privée dans les Alpes-Maritimes que Lady Knox offre 17 000 francs et Lady Hawkins 28 000 francs à l'Asile de nuit. En 1895, Madame Bishop devient présidente du Comité des Dames Patronnesses du dispensaire Lenval. L'action de sir Thomas Coventry est particulièrement originale. De nombreux habitants des classes populaires se plaignant de ne pas voir les horloges municipales de la caserne sur l'actuelle place du Palais et de la tour Saint-François, il offre en 1862 un canon de marine afin de marquer l'heure de midi. C'est lui qui, de l'hôtel Chauvain (à l'emplacement de l'actuelle Banque de France) indique l'heure au canonier au sommet de la Colline du Château. Le succès fut tel, qu'après le départ de Sir Coventry, la population protesta avec tant de force que la municipalité en rétablit l'usage.

Si les britanniques restent, durant tout le XIXe siècle, la communauté étrangère la plus nombreuse (depuis 1870, les français les dépassent) leur proportion diminue. Il y a peu de changements entre 1864 (29%) et 1870 (28%) mais durant la saison 1880-1881, ils ne représentent plus que 19 % des hivernants (les français 40 % et les russes 10%). Ils jouent un grand rôle dans l'établissement des règles d'hygiène car leur pays est très en avance dans ce domaine et leurs exigences contraignent les hôteliers et les loueurs de meublés à se mettre au diapason. Il en va de même dans le domaine sportif. Ainsi leur participation aux régates est particulièrement remarquable et leurs yachts sont souvent les plus puissants et les plus spectaculaires. Toutefois, Nice ne joue pas un rôle pilote. Le premier terrain de tennis en France est créé à Dinard en 1878 et Cannes en a un dès 1881. Nice devra attendre 1890 avec l'inauguration du lawn-tennis de la place Mozart. La plus grande ville de la Côte d'Azur ne dispose ni d'un golf, ni d'un terrain de polo contrairement à Cannes.

La ville de Cannes est aussi le lieu de prédilection de la famille royale. Le malheureux Duc d'Albany, un fils de la Reine Victoria y décède en 1884 (il est vrai au retour d'un bal à Nice) et si le Prince de Galles effectue deux séjours à Nice, c'est Cannes qui le voit revenir chaque hiver, ce qui ne l'empêche pas d'honorer de sa présence certaines manifestations niçoises. Par contre, son frère, le Duc d'Edimbourg, devenu en 1893, Duc de Saxe-Cobourg, au décès de son oncle Ernest II, hérite du Château de Fabron à Nice où il venait déjà enfant. Il y séjourne avec son épouse Marie, fille du Tzar Alexandre II. Leur fille, Marie, en héritera. Après son mariage avec Ferdinand I^{er}, il deviendra la propriété de la Maison de Roumanie, ce qui explique le nom donné au parc, Carol de Roumanie. La villa a malheureusement été détruite.

Le point d'orgue de la présence britannique à Nice, ce sont les cinq séjours de la Reine Victoria à la fin du XIXe siècle. Un train spécial qui roule à 56 kilomètres à l'heure de jour, 40 la nuit, l'emmène avec une suite de quelques cinquante personnes pour passer environ cinq semaines en mars-avril sur la colline de Cimiez.

On construit même le plus important hôtel de la Côte d'Azur pour la recevoir : « l'Excelsior Regina ». Comme tous les souverains en villégiature sur la Côte d'Azur, elle consacre l'essentiel de sa journée à des promenades. Dans les parcs des villas autour

de son hôtel, le matin, dans une petite voiture tirée par un âne. Sur les collines niçoises, à Beaulieu, à Saint-Jean Cap Ferrat, l'après-midi. Elle reçoit toutes les têtes couronnées de passage, leur rend visite. Très intéressée par les traditions locales comme la fête des cougourdon, les confréries des pénitents, généreuse envers les pauvres de la ville, elle est très populaire. Elle assure une extraordinaire publicité à Nice car chaque jour l'Agence Reuters (son fondateur meurt dans sa villa de la Promenade des Anglais en 1899) envoie dans tout l'Empire britannique le détail de la journée de la Reine, notamment ses promenades au milieu d'une végétation paradisiaque.

Quelques heures avant de mourir, elle rendra à notre ville le plus beau des hommages en disant « Ah ! Si seulement j'étais à Nice, je guérirais ».

MODIFICATIONS DANS LA VIE DES HABITANTS DE LA CÔTE D'AZUR CE QUE LA PRÉSENCE BRITANNIQUE A FAIT ÉVOLUER AU XIX^e SIÈCLE

Judith Kiraly

Les différences entre la vie quotidienne à Londres et à Nice dès les années 1800 à 1914 étaient profondes. Cette situation va évoluer vers un équilibre, mais au début du règne de la Reine Victoria (1837 – 1901), l'évolution de la vie urbaine britannique et ses conséquences se sont accentuées rapidement. C'est une époque fascinante où le *leader mondial* est incontestablement l'Empire britannique et la capitale de Sa Gracieuse Majesté, Victoria, Londres, la ville la plus puissante.

Nous sommes à l'époque où la révolution industrielle pénétra dans les maisons et dans la vie quotidienne des classes moyennes et aristocratiques de l'Empire, par le biais des inventions récentes et de leurs applications domestiques. Les colonies d'Asie et d'Afrique fournissent les matières premières et une multitude d'inventions facilitent l'acheminement et la manufacture des biens en masse. De quels changements parlons-nous ?

Le train, et les bateaux à vapeur, mais aussi l'utilisation de cette technique comme force industrielle, le début de la lumière électrique (1878), l'utilisation du téléphone (vers 1879) et du télégraphe (1843) pour ne mentionner que les plus importants. L'urbanisme et la planification urbaine entrent dans un contexte social britannique assez rigide et codifié, mais qui se modernise à grands pas.

L'utilisation des trains pour transporter rapidement (pour l'époque !) les marchandises par terre est une nouveauté, par exemple Manchester et Londres sont reliées dès 1842 par rail et les voitures roulent à 40 km/h. On construit le « tube », le métro londonien, qui va révolutionner le transport urbain. Ajoutons que les premiers autocars apparaissent avant 1900. Le transport rapide influe sur les coûts et la disponibilité des biens mais aussi l'autonomie et la mobilité des ouvriers et artisans en augmentant leur capacité à gagner leur vie.

Si nous comparons cette vitesse et la capacité de transport à un carrosse qui roule à la vitesse des chevaux sur des routes en mauvais état, comme c'était souvent le cas dans le Comté de Nice, on apprécie facilement l'essentiel du changement à venir. Les deux mots clés de l'évolution sont la vitesse et la disponibilité.

Nous n'irons pas jusqu'à dire que la Côte n'aurait pas vécu cette évolution - comme toutes les autres villes - mais nous désirons faire un petit rappel pour démontrer que la présence des hivernants très argentés a impulsé quelques changements plus rapides que dans les autres villes de l'Empire de Napoléon III, et que cette évolution – et cette révolution domestique - perdura jusqu'à la Première guerre mondiale. Ces changements seront ici dirigés et promus par l'argent « des Anglais ».

Les premiers hivernants britanniques sur la Côte sont installés pour quelques mois, soit pour échapper à l'hiver plus rigoureux de l'Angleterre, soit pour des raisons de santé. La tuberculose est une maladie très répandue dans toutes les classes sociales mais les riches espèrent trouver la guérison grâce au climat de la Côte. Malheureusement, la climatothérapie de l'époque se trompait et les cimetières anglais à Nice, Cannes et Menton se remplissaient vite.

Les familles étaient bien plus nombreuses qu'aujourd'hui. Les parents et leurs enfants étaient accompagnés par des femmes de chambre, des valets, des gouvernantes et des tuteurs. Quand on s'installe pour plusieurs semaines, on a besoin de beaucoup de choses et soit on arrive avec ses provisions – ce qui était précisément le cas au début de du XIX^e siècle - soit

on fait avec ce qu'on trouve sur place. Nous n'allons pas évoquer l'immense question de l'hébergement donc plus modestement nous commençons par les provisions et vivres.

● Magasins et commerces

En lisant la correspondance de Madame Way (dont le mari, le Révérend Lewis Way a initié la construction de la Promenade des Anglais) on trouve les détails très touchants de la vie de cette petite colonie. Entre autre, elle raconte qu'heureusement il n'y avait pas de gros dégâts pendant le transport de leurs affaires, mais un des jambons était grignoté par une souris. Nous apprenons qu'elle a bien planifié les provisions apportées. Bientôt les visiteurs n'eurent pas besoin de transporter une partie de leur nourriture, les Épiceries Anglaises firent leur apparition dans les villes de la Riviera.

Preuve en est : une publicité de l'époque parue dans *Cannes Gazette*, elle nous montre ce qu'une épicerie vendait : bien sûr du thé, café et cacao (chocolat à boire) ainsi que des sauces – mint, Worchester et pomme – les condiments comme la moutarde ; les jambons, bacons et saucisses mais aussi des biscuits et friandises. On y trouve aussi du savon ou de l'eau de Cologne et des remèdes simples comme les sels ainsi que les marmelades et les conserves. A part des fruits et légumes achetés localement, l'essentiel de la table était disponible sur place dans ces épiceries ayant vocation à servir la colonie. Les boîtes de conserves vont s'ajouter dès 1880, aux variétés de vivres arrivant de l'Angleterre.

Les pharmacies et les pharmaciens ont su exploiter l'arrivée d'une nouvelle clientèle ; aussi, dans leur publicité, est-il toujours spécifié qu'ils parlent anglais et que les remèdes proviennent d'Angleterre.

Le commerce d'ameublement et des tissus et tapis était représenté à Nice dès 1840 par la famille d'origine des architectes Messiah. Ceci était une autre branche de commerce fondée sur les goûts des hivernants. On louait les maisons et appartements pour les longs mois et on voulait améliorer le confort et la décoration d'intérieur.

Rideaux, tapis, couvertures, laine pour matelas, tissus d'ameublement et tissus pour vêtements, ainsi que les objets de confort, comme les oreillers ou les tabourets étaient en vente. Plus tard le magasin spécialisé, rue du Pont Neuf, avait besoin de trois dépôts, car les affaires marchaient bien.

Les merceries faisaient des affaires étonnamment importantes, car les travaux d'aiguilles étaient quasiment obligatoires pour toutes les dames de bonne société. On brodait, tricotait, faisait la frivolité *tatting lace* et la couture plusieurs heures par jour. La valeur du travail des dames était une obligation morale de cette société protestante. On travaillait pour soi-même ou pour les innombrables bazars et kermesses de charité. Les rubans, ganses et galons étaient utilisées pour refaire et redécorer les tenues, et acheter 30 voire 40 mètres de ruban pour une tenue n'était pas inhabituel. Les merceries et magasins d'étoffes de fantaisie avaient une clientèle très importante. L'éducation des filles de bonnes familles anglaises comprenait toutes sortes de travaux d'aiguilles et les petites boutiques sur la Côte faisaient de la publicité en anglais, pour les attirer. Les « nouveautés » ont procuré des sommes considérables pour ces commerces auparavant peu florissants.

Beaucoup de tissus arrivaient des colonies anglaises et des usines écossaises, mais il ne faut pas occulter tout de même la fabrication de la soie à Magnan et l'existence d'une ferme d'autruches (car les plumes faisaient partie intégrante des tenues et chapeaux) qui ont fait leurs affaires avec des hivernantes. Ceci donnait l'occasion à quelques femmes du cru de gagner un peu d'argent, car le travail féminin était assez restreint : nettoyer, laver le linge ou travailler dans la cuisine; ces quelques tâches qui ne nécessitaient pas de parler anglais. Mais les employés des maisons souvent venaient avec les hivernants. Trouver un emploi pour

des femmes était toujours plus difficile que pour les hommes. La couture et la mode fournissaient une grande part de l'emploi et des revenus des femmes.

Les enfants des familles ont eu besoin de continuer de parfaire leur éducation. Durant leur séjour. Les professeurs et gouvernantes sont arrivés, armés des livres d'histoire, de géographie et autres sujets sérieux. N'oublions pas que c'est l'époque de grandes découvertes et que la science est à l'honneur. Les conférences scientifiques sont très populaires même si on n'accepte pas toujours leurs conclusions, comme par exemple, celle de Darwin en 1858. Mais les sciences sont enseignées et la nature est observée. On fait des dessins et on collectionne les feuilles et les fleurs, on regarde les animaux et on étudie les plans. Nous sommes aussi aux premiers pas de la photographie.

On a besoin de papier et de fournitures pour dessins et peinture. Les provisions en papeterie et les livres d'enseignement apportés sont vite épuisés. D'abord les professeurs et les familles les échangent entre eux. Mais les adultes ont aussi besoin de distractions et les librairies, papeteries et les bibliothèques anglophones apparaissent rapidement pour fournir papier, outils de dessin, livres et journaux

A Nice c'est d'abord la maison *Visconti* qui les vend, mais dès 1852 nous avons connaissance des premières bibliothèques paroissiales et laïques. *The English-American Library* du 12 rue de France est au même endroit depuis que ses statuts ont été écrits en 1852. On lit les journaux, qui mettent deux jours pour arriver de Londres et un de Paris. La publication de *l'International Herald Tribune* à Paris aura pour conséquence curieuse l'établissement précoce de la ligne télégraphique jusqu'à Beaulieu, car son propriétaire, James Gordon Bennet y possédait une villa et il voulait être au courant de tout.

Après 1860 avec le train, le courrier et les journaux arrivent de plus en plus vite mais ils sont également nombreux à être imprimés sur la Côte aussi. En Anglais, on comptait une trentaine de titres : les plus importants *The Nice Times* (1880 – 1929) et the *Menton and Monte Carlo News*, ont paru pendant près de cinquante ans, le *Cannes Gazette* moins longuement. Les hivernants dépouillent attentivement ces publications car elles contiennent plusieurs pages des *listes des étrangers* (énumérant qui est ici) et encore plus des événements et publicités des commerces, magasins ou services à l'attention des étrangers.

Manger et s'habiller, se distraire ou s'instruire, les commerçants locaux ont vite saisi l'importance et le poids économique des familles d'hivernants. Ces commerces ont fourni l'emploi et une source de revenu pour des familles commerçantes autochtones. Trouver une théière dans un commerce niçois par exemple, était impossible en 1820, mais facile en 1860.

• Les nouvelles professions d'accueil.

Nous allons simplement énumérer les diverses éventualités pour les « locaux » de se faire engager dans les professions de l'hôtellerie et de la restauration.

Les valets, les chefs et barmen ou serveurs, sont habituellement les professions masculines tout comme celles de chauffeurs et bagagistes. Les voitures se sont assez vite répandues et les chauffeurs ont eu la difficile tâche de faire démarrer et souvent réparer les premières voitures. Un maître chauffeur gagnait bien sa vie, surtout s'il parlait anglais ainsi que les divers professeurs des sports, bilingues. Le tennis, le golf et la bicyclette (1886) sont arrivés sur la Riviera avec les hivernants, ainsi que la pratique du football et le rugby. Bientôt, les cours de tennis figuraient sur les publicités des grands hôtels et les tournois sont devenus des événements importants dans le calendrier social de la Côte.

Pour les femmes, les *tea-rooms* fournissaient l'occasion d'un travail dans un milieu habituellement très féminin. Quelquefois elles travaillaient aussi comme guides et plus souvent, comme opératrices de téléphone (standardiste) mais les emplois relatifs aux télégraphes (câbles) restaient curieusement réservés aux hommes.

• Santé et hygiène

Nous avons déjà mentionné que recouvrer la santé était une des raisons des premières arrivées sur la Côte. Bien sûr les médecins anglais et plus tard les dentistes américains ont, eux aussi, élu résidence pendant les mois d'hiver. Plusieurs ouvrages ont été publiés en anglais sur le climat et la climatothérapie en attirant encore plus de malades.

L'arrivée des médecins anglophones coïncide avec l'affluence hivernale la plus importante, provoquée par l'arrivée du train à Nice (1860). La création de cliniques et hôpitaux (*Sunnybank* à Cannes, et le *Queen Victoria Memorial Hospital* au Mont-Boron à Nice) et plusieurs maisons de repos à Nice et à Menton pour les officiers anglais ont introduit les nouvelles normes d'hygiène – impulsées par Florence Nightingale, qui a créé la profession d'infirmière féminine. Il y avait une *Nurses Home* pour convalescents à Nice et un *Sailors Home* pour les marins malades ou trop vieux, les deux financés par les hivernants

Dans une mesure moindre, ces nouvelles règles de propreté et d'aération étaient appliquées dans l'Asile évangélique de Nice (ou une partie, le *Victoria Ward* étant rénové par Aaron Messiah pour une visite royale). L'Asile n'était pas une exclusivité britannique, les résidents russes et allemands y ont participé financièrement. A Nice, l'Asile a été longtemps géré par un résident britannique, le Colonel Evans, propriétaire d'une des plus grandes et belles villas de Cimiez : *le Torre di Cimella*. Notons que c'est lui qui a joué un rôle décisif quant à la formation du corps de pompiers à Nice.

Le colonel a servi en Inde près d'un autre résident niçois illustre, le colonel Robert Smith, qui a construit le Château de l'Anglais au Mont-Boron. Nous n'avons pas la vocation à énumérer les villas anglaises sur la Riviera, ni les architectes comme Hewetson, Smith, Messiah ou Peto qui ont travaillé à la création et l'embellissement des nombreuses maisons, villas, et hôtels ; nous souhaitons simplement mentionner ce sujet, car il est trop vaste pour le cadre de notre étude.

Dans le cadre de l'architecture et de la technologie évoluée de la fin du XIXe, nous devons envisager sommairement un sujet peu étudié, celui des égouts. Les architectes anglophones ont appliqué les nouvelles normes des égouts (tout à l'égout avec des tuyaux déversant les eaux usées dans la mer). Ceci a nécessité la venue des *sanitary engineers* qui ont fait creuser les fosses, poser les tuyaux mais se sont occupés aussi de l'arrivée d'eau potable, de chauffage et du gaz. Un de ces ingénieurs, Hugh Smith, a bénéficié d'une renommée méritée sur la Côte (il est mort ici et il est enterré à Caucade) et un autre, Auguste Icart a même travaillé sur le château de Santander du Roi d'Espagne, car il était le seul qualifié en sanitaires avec l'affiche *Royal Sanitary Engineer* dans le sud de l'Europe. Le plan des rues de Nice centre (façon *gridlock* maillage perpendiculaire contre parallèle) a bien sûr facilité la pose du système des égouts.

L'idée de se baigner dans la mer et à la maison s'est répandue d'abord dans l'hôtellerie mais rapidement aussi dans les villas privées. Quand Messiah construit le Presbytère de Holy Trinity Church à Nice, il établit les plans pour une villa néo-gothique sur quatre niveaux, typiquement victorienne. Peu typique est la modernité du confort dans la villa, les six chambres ont trois salles de bains avec des WC (water closets), l'eau chaude à tous les étages, l'éclairage est électrique, un chauffage central et un monte-charge électrique de la cuisine à la salle à manger. Le confort est complété par le téléphone. Nous sommes en 1894.

La propreté personnelle et propreté urbaine gagnaient du terrain dans les maisons autochtones de la même façon, comme partout en Europe, les salles de bains passent de la curiosité à la norme.

• Transport et communication

Nous avons déjà parlé de l'importance du train pour transporter de plus en plus de visiteurs vers la Riviera. Il est intéressant de mentionner que les visiteurs arrivant en train n'avaient plus leur voiture ou calèche personnelle et donc avaient besoin d'un moyen de locomotion pour se rendre de la gare vers leur hébergement. L'installation des taxis urbains a engendré de nouveaux problèmes, en effet les visiteurs ayant souvent le sentiment que les chauffeurs les abusaient financièrement... L'histoire de la double tarification n'est pas une nouveauté... Les taxis eux même ont bien évolué.

L'apparition du tramway va révolutionner le plan urbain de la Côte. Son importance est présente dans le développement des autres villes côtières, pas seulement de Nice. Le transport de masse modifie les possibilités de déplacement non seulement pour les visiteurs de la classe moyenne, mais aussi pour les autochtones.

Un très rapide survol de la communication moderne s'impose dans notre sujet. Il est peu utile de sous-estimer l'importance pour la population étrangère de la rapidité d'arrivée de son courrier, des paquets, ou des journaux. Lire le journal le matin, faisait partie d'un rituel social, comme lire et écrire le courrier quotidien. C'est avec admiration que l'on découvre que les villes de la Côte avaient deux ou trois distributions de courrier par jour jusqu'à la Deuxième guerre mondiale. Dans ce domaine aujourd'hui, c'est plutôt la régression.

Le système télégraphique international est transatlantique entre la Grande-Bretagne et les Etats-Unis dès 1866, mais le développement sur la Côte attendra près de vingt ans. La véritable révolution en communication est bien sûr le téléphone. D'abord dans les hôtels et en utilisant des lignes « sauvages » entre quelques villas privées, mais il gagne du terrain avec facilité et la liste des numéros publiée dans *l'Annuaire* s'allonge d'années en années. Le premier poste commercial est installé en 1881 dans le Caisse du Crédit à Nice, le deuxième à la Gare.

Nous avons déjà mentionné quelques éléments du confort, introduits d'abord par la population britannique et américaine. Le chauffage domestique par air pulsé, ou par vapeur et radiateurs a modifié le confort thermique et l'habillement intérieur des habitations. Les ascenseurs hydrauliques ont permis la construction des grands hôtels où, non seulement les premiers étages, mais aussi tous les étages étaient facilement accessibles. Notons que le premier ascenseur dans un hôtel à Nice était installé pour l'arrivée de la Reine Victoria dans le Grand Hôtel de Cimiez, par Messiah, en 1896.

Les inventions modernes du confort ont vite été adoptées par les architectes locaux et on trouve l'eau et le gaz à tous les étages, l'éclairage électrique domestique, ainsi que les salles de bains, l'eau chaude et les W.C. répandus dans les habitations modernes de la Côte. L'électricité urbaine est d'abord regardée comme une source de décoration mais elle est rapidement déployée à plus grande échelle par souci de sécurité, source d'illumination festive ou tout simplement parce qu'elle est avérée pratique.

Les jardins ont toujours existé sur la Côte mais le paysage urbain a été fortement influencé, d'abord à Cannes puis dans les autres villes par l'introduction des promenades paysagées, des plantes et fleurs exotiques (mimosa, acacia, aloès, etc...) et le concept des jardins à l'anglaise en général. Les jardins publics étaient une nécessité pour garder une clientèle guidée par les questions de la santé qui se promenait beaucoup pour prendre l'air. Le concept du jardin public est entré dans la planification urbaine, les avenues larges et boisées ont pris la place des petites rues plus habituelles près de la Méditerranée.

L'idée de protéger la faune et la flore est aussi venue de l'Angleterre et les diverses branches de sociétés protectrices des animaux ont fait leur apparition dans les villes. On a construit des abreuvoirs, des refuges et des dispensaires pour animaux et oiseaux blessés ou malades. Le refuge de Lady Yule perdure toujours en 2010.

Le mot évolution apparaît dans chaque partie de ce rapide survol des modifications de la vie quotidienne de la Côte, grâce ou à cause des hivernants anglophones. On est témoin de l'évolution rapide des professions, des transports et communications, ainsi que des nouveautés dans le commerce et l'introduction des biens de consommation auparavant inconnus. Ces changements étaient, bien sûr, inévitables mais ils ont eu lieu plus rapidement que dans les autres régions de la France : la vie privée des habitants est devenue plus aisée et plus confortable avant le reste du pays. Les revenus ont augmenté et le niveau de confort aussi pour la population locale grâce aux hivernants et à leur mode de vie si différent des autochtones.

JAMES HENRY BENNET, CRÉATEUR DE LA STATION CLIMATIQUE DE MENTON

Rolland Gherzi

Lorsqu'il arrive à Menton, en 1859, le docteur James Henry Bennet y vient *to die in a quiet corner*, pour mourir dans un coin tranquille. Il a cherché à se soigner ; il est parti vers le Sud, puis, résigné, il a décidé de faire de Menton sa dernière demeure. Et là intervient le miracle, puisque non seulement il ne meurt pas, mais il retrouve une ardeur nouvelle et crée une station climatique médicale.

Ce n'était pas un quelconque aventurier, comme nous en avons vu depuis venir tenter de faire fortune dans notre Côte d'Azur, mais un homme du Tout Londres, dont je vous conterai les qualités dans une première partie, avant de rendre compte de son action au service de cette ville qu'il avait faite sienne.

• L'homme

Il est né à Manchester, le 6 mars 1816, au moment où l'Angleterre vient de se débarrasser de Napoléon. Britannia triomphe, *Britannia rules the waves* et fait flotter l'Union Jack sur tous les continents.

Son père emploie plusieurs milliers d'ouvriers dans son usine de textiles, dont nous savons qu'ils sont l'élément essentiel des exportations britanniques du XIXe siècle. Mais James n'est pas seulement un important industriel, c'est également un subtil inventeur, qui en 1800 et 1803⁶⁸ a déposé, puis exploité, deux brevets, dont celui du *corduroy*, le velours côtelé. Il est fier de compter dans ses ancêtres les comtes de Tenkerville, qui, quelques siècles auparavant, sont partis de Tancarville, en Normandie, pour suivre Guillaume le Conquérant, et dont la devise est tout un programme : « De bon vouloir servir le roi ».

La mère de James Henry, Francesca Taberrer, est originaire du Derby, fille de médecin et sœur d'un chirurgien.

James Henry a une sœur, son aînée d'un an, Amelia Frances, qui tiendra une place importante dans sa vie.

Mais un drame vient interrompre brutalement la vie heureuse du jeune homme. Il n'a pas 13 ans lorsque son père décède. Sa mère prend alors une décision assez inattendue, dont nous ignorons la raison : alors qu'elle a en Angleterre toute sa famille, elle s'installe à Paris, avec ses 2 enfants, de 13 et 12 ans.

Et c'est ainsi que notre jeune orphelin anglais va suivre les cours du Lycée Saint Louis, où il est noté excellent élève et un grand amoureux des grands classiques latins et grecs. Il entre ensuite à la Faculté de Médecine tout en suivant des cours à la Sorbonne. La famille habite rue des Mathurins, puis rue Laffitte. Il ne perd pas le contact avec l'Angleterre, puisqu'il passe ses étés chez son oncle Osmond Taberrer, chirurgien dans le comté de Derby, qui initie son jeune neveu à son art.

Mais pourquoi se marie-t-il si jeune⁶⁹, à 26 ans, avec une jeune fille de 17 ans, Julia Jane Langstaff ? Est-ce le fait de la passion ou l'occasion pour le jeune et brillant médecin de manifester un mépris peu commun pour le qu'en-dira-t-on : Julia Jane est la fille légitime de Joseph Langstaff et d'une mère indienne ; elle est donc métisse. Elle n'est en Angleterre que depuis 3 ans, son père, veuf, ayant pris sa retraite à Londres. C'est un ancien président des

⁶⁸ Patent House, London, 20 juin 1800 et 10 mars 1803.

⁶⁹ le 18 octobre 1842, Chapel Saint Peter, Parish Saint Andrews, Holborn.

médecins de Calcutta – il a passé sa vie de médecin militaire aux Indes- et il est depuis peu membre du Collège royal des chirurgiens d'Angleterre. Ce mariage aura peu de succès : les époux n'auront pas d'enfants et ils vivront séparés à la fin de leurs vies. Cependant, le médecin-colonel Langstaff a certainement assisté son gendre dans sa carrière.

La même année, la sœur de James Henry se marie avec Jean Ferdinand Joubert de La Ferté. C'est le petit-fils d'un émigré français, qui avait quitté Versailles pour l'Angleterre ; son père était revenu à Paris sous l'Empire ; Jean Ferdinand est lui aussi de double culture, française et anglaise, et c'est un élément qui rapprochera Bennet à la famille de son beau-frère.

Bennet est depuis 13 années à Paris lorsqu'il obtient son diplôme de docteur en médecine et celui de bachelier es lettres et sciences de la Sorbonne. Comme il l'écrira plus tard, les professeurs, dont Velpeau, sont de grande qualité, notamment parce qu'ils ont eu fort à faire pendant les guerres de la Révolution et de l'Empire. Dès 1843, le docteur a choisi sa spécialité – la gynécologie- puisque sa thèse parisienne porte sur « Des ulcérations et des engorgements du col utérin » ; là-encore, il n'est pas conformiste puisque cette spécialité est alors jugée peu convenable pour un homme. Il est reçu cinquième au concours de l'internat des hôpitaux parisiens et exerce à Hôpital de la Salpêtrière.

C'est donc un étudiant brillant, qui ne se cantonne pas dans ses études. Il manifeste déjà un goût prononcé pour la vie associative, révèle son aptitude à diriger, son don pour l'observation, son talent pour exprimer ses conclusions. C'est ainsi qu'il participe à la fondation, dès 1840, à 24 ans, de la *Société médicale anglaise de Paris*, qui va compter rapidement plus de 300 membres anglophones, français et étrangers, dont bien sûr des Britanniques des 5 continents qui ont suivi les cours des grands maîtres parisiens.

Il est médecin français et devient médecin anglais à Londres dès 1843.

Tout de suite il écrit dans une des premières revues médicales britanniques, *The Lancet*, dont il devient le correspondant parisien l'année suivante.

Le docteur Bennet s'installe à Londres en 1844. Il est membre du Royal Medecine College. Et le jeune marié ouvre son cabinet dans Grosvenor Street, le boulevard des médecins qui soignent le tout Londres, celui de la gentry et de la City. Ce sont surtout les dames qu'il soigne, puisqu'il a consacré sa thèse à la gynécologie.

En 1845, il publie la première édition de son *A practical Tratisse on inflammation*. Il y en aura trois autres éditions en anglais⁷⁰ et deux autres en français.

Il se construit une belle réputation, puisque, près de 50 ans plus tard, la revue de la *Société britannique de gynécologie*, le qualifie de « pionnier de la gynécologie à Londres », ajoutant que anglais par sa naissance et son éducation, il était français par ses études médicales. Et, beaucoup plus récemment, en 1989, le dr Pixley Ellis, chirurgien australien, a publié sur Bennet une étude et il m'a écrit : « Je le vois comme personnage primordial dans le développement de la gynécologie dans le monde anglophone. »

Le docteur Bennet est obstétricien au *Royal Free Hospital*, mais en dehors de l'hôpital et de son cabinet, il déploie une activité incessante, notamment comme expert de diverses compagnies d'assurances. Il manifeste là encore son fort caractère en préconisant l'utilisation d'un instrument alors très discuté : le speculum ; ce qui lui vaudra des problèmes avec l'Académie Royale de Médecine, dont il est membre.

Il continue de décrire ses observations dans différentes revues médicales, tel le *Bristish Medical Journal*, le *Journal des Gynécologues*, celui des Médecins de Londres⁷¹.

⁷⁰ *A practical tratisse on inflammation* : 1845, 1849, 1849, 1861. Traité pratique de l'inflammation de l'utérus, annotation du dr Peter, 1861 et 1864.

⁷¹ *Bristish Medical Journal. London Journal of Medicine, 1851.*

Toute la famille est donc maintenant à Londres. Il vit avec sa femme et son beau-père, plus trois servantes, dans l'élégant quartier de Cambridge Square.

Sa sœur est également devenue londonienne, depuis que son mari, Jean Ferdinand Joubert de la Ferté, s'est fait naturalisé anglais. Il a commencé à graver pour l'Illustration vers 1830 et fournit les portraits pour l'Histoire de la Révolution de Thiers. Il dessine et grave les portraits de l'aristocratie. Il invente un procédé de gravure, l'aciérage, et réalise ainsi trois des premiers timbres pour le Royal Post Office et pour d'autres nations. Il met au point un procédé de reproduction photographique. C'est un artiste à la mode qui a ses entrées dans les meilleurs salons londoniens ; ses liens avec les Français émigrés avant 1790 ou après les Restaurations lui ouvrent les portes des salons les plus élégants.

C'est peut-être grâce à lui que Bennet fera dessiner, en 1849, son portrait par celui qui deviendra « le peintre des élégances impériales », Louis Dubufe.

Des quatre enfants de ce couple, tous enterrés à Menton, deux mourront jeunes, une fille épousera William Hearn- que nous retrouverons à Menton- et un garçon, Charles Henry, deviendra Colonel-médecin de l'Indian Medical Service.

En 1857, le docteur Bennet a gagné beaucoup d'argent, mais il en faut vraiment beaucoup pour acheter, à quelques kilomètres de Londres, sur la Tamise, à Weybridge (Surrey), une très belle propriété, Les Ferns, où il a pour voisins le romancier R.L. Stevenson et Louis Philippe, roi des Français. Il se détend en créant un jardin d'hiver dans des serres. Il y acclimata des plantes rares qu'il fait venir de très loin, notamment des Indes, mais aussi d'Afrique du Sud, d'Amérique du Sud, d'Australie et de Chine. Il les étudie et fait paraître des articles dans des revues diffusées dans le monde entier, tel le *Gardener's Chronicle*. Il entretient avec ses lecteurs des correspondances suivies. Nous verrons qu'il ne s'agit pas d'une passion passagère. Par ailleurs, il fréquente et soutient l'église anglicane ainsi que la Loge maçonnique.

Son beau-père Joseph Langstaff est décédé en 1856. Bennet est toujours obstétricien et gynécologue, mais il s'est trouvé une autre passion : il tente de définir des règles de vie permettant de rester en bonne santé, et ne cesse d'écrire sur ce sujet. Dans son ouvrage traitant des Rapports entre la nutrition, la santé et les maladies,⁷² il explique que la santé est un tout, conditionnée par l'hygiène, et le repos. Le repos est obligatoire entre le repas du soir, à 18 heures, et le breakfast du matin, à 9 heures. Là encore, nous retrouverons plus loin ces préoccupations. Notons cependant qu'il paraît peu probable qu'il ait respecté personnellement ce régime, d'autant qu'outre ses divers travaux il ne cesse de voyager, pour tenter de soigner une santé chancelante.

Il se rend dans un endroit à la mode, à Biarritz, en 1857. Pas très loin de la Côte basque, son collègue le docteur John Taylor a déjà fait de Pau une ville anglaise, ainsi que l'a si bien étudié M. Tucoo-Chala, professeur à l'Université, qui m'écrivait en 1983 : « L'impact des Anglo-Saxons sur la France méridionale au XIXe a été considérable et tout, ou presque, reste à faire ».

Mais les troubles du médecin ne cessent pas, il perd tout espoir de retrouver la santé et c'est ainsi qu'il arrive à Menton, en 1859, *to die in a quiet corner*.

• Son activité à Menton

Pour quelles raisons avait-il choisi Menton ? Il écrira qu'il connaissait déjà la Riviera et qu'il avait à Menton des liens, qu'il ne précise pas. Il avait peut-être lu l'ouvrage d'un britannique, le Dr Davis, qui avait publié à Nice, dès 1803, *De coeli Nicensis utilitate in phthisi pulmonari*, ou du docteur César Provençal, auteur de *Menton et Monaco* en 1845. Cependant il ne les cite pas dans ses livres, pas plus qu'il ne cite le *Dottore Antonio*, de Ruffini, publié en

⁷² Nutrition in health and disease, 1858.

1855, à qui pourtant revient le mérite d'avoir révélé la Riviera del Ponente aux Anglais, qui connaissaient bien Nice grâce à Smolett et Boswell.

Les habitants de Menton et de Roquebrune s'étaient soulevés contre leurs princes de Monaco en 1848 ; puis, ils étaient passés sous la souveraineté de fait de la Sardaigne, avant de voter leur rattachement à la France en 1860 ; mais les étrangers, notamment britanniques, ne faisaient pas de différence fondamentale entre Bordighera et Mentone. La ville est alors constituée essentiellement par la Vieille- Ville ; même si, dès 1850, on compte, hors les murs, huit hôtels, plus 90 villas et appartements loués à des étrangers. C'est par bateau que s'effectuent les relations avec les cités voisines. La route de Nice est un chemin pittoresque certes, mais qui n'encourage à l'aventure que les plus intrépides.

A la différence de Nice qui, dès 1789, était déjà mentionnée comme une *English watering-place*, Menton n'avait reçu la même année qu'un seul touriste anglais, de qualité certes, puisqu'il s'agissait de Lord Camelford, cousin du premier ministre William Pitt, venu passer l'hiver au Palais Carnolès, sur invitation du prince de Monaco. La bourgeoisie ne pouvait investir dans des équipements hôteliers susceptibles d'accueillir des voyageurs, qui n'auraient pu parvenir que par bateau, ou par une route difficile. Cependant quelques originaux - il n'en a jamais manqué, heureusement, parmi les sujets de Sa gracieuse Majesté - attirés par la mer, le soleil, la solitude, le calme, les prix bon marché, s'étaient aventurés pour affronter la rusticité des lieux. Ils comptaient parmi eux, dès 1857, deux médecins anglais, Siordet et Price, venus eux aussi pour se soigner, ainsi que le révérend Morgan, pasteur anglican considéré comme le pionnier de la colonie britannique.

C'est à la *Pension anglaise* de M. Clerici que notre médecin malade, Bennet, passe l'hiver 1859. Et c'est dans *The Lancet* qu'il fit pour la première fois le récit de son séjour, décrivant en détails ce bourg de 3.000 habitants. Vingt ans après, il écrivait : « Je suis arrivé à Menton en 1859, gravement malade, ayant abandonné la vie des grandes villes, Paris et Londres, où j'avais vécu jusqu'alors, sans avoir l'espoir ou le désir d'y jamais retourner en permanence. Grâce au repos, et au climat de la Méditerranée, j'ai pu continuer à vivre, à étudier, et même à exercer ma profession....Par suite de nombreuses relations scientifiques et sociales à Paris, à Londres et dans les autres capitales de l'Europe, je pus attirer vivement l'attention de mes confrères du Nord sur la grande valeur climatologique des stations méditerranéennes et surtout de celles de la Rivière de Gênes. Je pus aussi contribuer à les faire mieux connaître, contribuer à leur prospérité.... »

Première édition en 1861, puis une deuxième, élargie à l'Italie, la Corse et Biarritz. ... « Cette édition fut traduite en allemand en 1863. Et fut certainement le point de départ de l'émigration allemande vers la Rivière et la Corse. Elle fut traduite aussi en hollandais et dès ce moment commença l'émigration hollandaise qui s'accroît tous les ans.... »

L'édition anglaise de 1861 « donna le compte rendu de nombreux voyages climatologiques entrepris dans l'intention de découvrir un climat encore meilleur que celui de la Rivière et je ne l'ai pas encore trouvé ».

Nous relevons certes un manque évident de modestie dans la préface de l'édition de 1880. Mais malgré une recherche approfondie dans les ouvrages et la presse parus alors et depuis, nous ne pouvons qu'approuver ces affirmations, au moins pour Menton. Certes, les qualités climatologiques avaient déjà été reconnues auparavant, mais Bennet fut le propagandiste le plus efficace. Bennet est sincère, convaincu, et convaincant. Sans vouloir lui attribuer la totalité du succès que va connaître la jeune station climatique, chacun s'accorde à reconnaître qu'il y a contribué pour une très grande part, Outre ses dix éditions d'ouvrage traitant de gynécologie, il en publia huit autres sur le traitement des maladies pulmonaires et onze concluant sur les bienfaits du climat de Menton. Ajoutons-y les articles dans les revues médicales, d'amateurs de jardins, et dans la presse locale et nous obtenons une impressionnante bibliographie.

Cependant, une grande part de la transformation du village en ville est due aux importants travaux réalisés depuis la toute récente réunion à l'Empire français.

Il est difficile d'envisager l'énorme chantier qu'a constitué Menton durant les 20 années après 1860 : le port, la gare, 50 hôtels, 250 villas, le réseau d'égouts, de routes, ponts et tunnels, l'endiguement et la couverture des torrents, des jardins.

Grâce à la construction du port, les voiliers de croisière et les bateaux de commerce parviennent à quai ; mais la digue perturbe le rejet en mer de tout ce qui y était déversé depuis des siècles...

L'arrivée de la voie ferrée est un atout considérable, et révolutionne les réseaux des routes et les vallons. En 1868, le rail met Menton à 23 heures de Paris ; l'année suivante la jonction avec le réseau italien est réalisée, facilitant l'arrivée des Italiens, des Autrichiens, des Allemands et des Russes. C'est, bien évidemment, un tournant, dans l'histoire du tourisme de la Riviera.

L'afflux des malades venus du monde entier, et notamment d'Europe du Nord, atteint un chiffre qui ferait sourire aujourd'hui : 600 familles en moyenne dans les années 1880 ! Ils arrivaient à Menton pour la dernière semaine du mois d'octobre et y séjournaient tout l'hiver jusqu'à la fin d'avril ou mai. Mais cela coûtait fort cher : le voyage plus un séjour de huit mois en hôtel, ou en pension, ou en villa, pour une famille et les domestiques. Parmi les malades : Robert Louis Stevenson, William Webb Ellis, inventeur du rugby, Thomas Carlisle, John Richard Green, James Andrews, pour ne citer que les Britanniques.

Dès 1861 la clientèle des patients était suffisante pour occuper, outre les deux Mentonnais Bottini et Farina, deux médecins britanniques et un français, Bonnet de Malherbes.

Les Britanniques sont cependant si nombreux que dès 1867 si l'on en croit Yriarte dans *Le Monde illustré* : « le village est devenue « un bourg anglais ».

Et à Menton la liste des médecins ne cesse de s'allonger ; en 1877 on en recense 15 : 5 français, 5 britanniques, 2 allemands, 1 italien, et 2 mentonnais naturalisés français. Parmi ces praticiens, une bonne trentaine ont publié des ouvrages faisant état des possibilités d'accueil de la station, de conseils pour les malades, des prix de l'hôtellerie, des curiosités à visiter, des promenades à envisager selon l'état des malades ; ce sont de vrais guides touristiques, publiés en français, italien, anglais, hollandais et allemand. Deux tendances s'affrontaient alors, non sans quelque arrière-pensée économique, pour le choix des sites favorables aux pulmonaires : Suisses et Allemands préféraient en général les Alpes, afin d'éviter l'air de la mer, les autres préconisant au contraire la douceur des rivages de la Méditerranée.

Donc Bennet voyage beaucoup, depuis la Riviera jusqu'à toutes les côtes de la Méditerranée. Sa devise est celle de l'hirondelle « Euns redeunsque gaudet » (il se réjouit celui qui va et revient). Et il rencontre chaque fois des médecins, des botanistes, des hommes politiques, à qui il explique qu'il a trouvé un paradis : Menton. Ainsi, en 1861, à Naples, il rencontre un certain Giuseppe Garibaldi, le jour de l'entrée du futur roi d'Italie Emmanuel.

Bennet a une position dominante au sein du corps médical de Menton, où il est arrivé un des premiers étrangers, grâce à son prestige personnel, du fait de sa double culture, française et anglaise, grâce aussi à l'étendue de ses relations, sans compter la confiance de très nombreux collègues qui lui envoient des malades du monde entier- ainsi a-t-il un correspondant à Edimbourg, d'autres à Berlin, Vienne, Saint - Petersbourg, New - Delhi, Calcutta, New - York, etc..

Tout l'intéresse, du moins du point de vue scientifique, et il entretient une correspondance suivie avec des savants du monde entier. Il étudie la géologie, le climat, la faune et la flore. Il relève quotidiennement la température et la pluviométrie, note le degré d'humidité, les vents, les courants marins...Il collabore à des revues telles que le *Gardener's*

chronicle. Il sera encore traité de pionnier du Jardinage sur la Riviera (*Riviera gardening*) par Martineau en 1924. Il n'hésite pas à faire venir des archéologues britanniques pour examiner le produit des fouilles des grottes des Rochers-Rouges, à quelques mètres de son Castello Grimaldi. Il accueille chez lui ces savants, dont le professeur Paggensteicher, de Heidelberg, venu recueillir et analyser le plancton, la faune et la flore marine.

Bennet a compris que la maladie se propage notamment par l'eau. Il est obsédé par la recherche de solutions au problème de manque d'eau. Il propose des projets originaux : la création d'un lac de retenue dans la haute vallée du Careï, le captage d'une source d'eau douce qui sort en mer, près du rivage. Il propose également l'installation d'une pompe puissante, qui puisse aspirer l'eau de mer et la reverser dans les collecteurs, pendant toute la saison sèche (dont nous savons qu'elle peut durer cinq mois).

Il crée, en 1878, une société médicale, qui officialise ce qui, en fait, est un groupe de pression, et même, quelque peu, un lobby. Présidée par notre ami, la société médicale adresse au maire des rapports, qui sont de véritables mises en demeure, accompagnées de campagne de presse.

C'est ainsi qu'elle demande à la commune : balayage des rues dotées de trottoirs, nettoyage des places réservées au stationnement des voitures, interdiction de laver et de sécher du linge dans la ville (dans le domaine public, et en particulier dans les torrents), construction d'un lavoir et d'un séchoir publics, canalisation des eaux ménagères, enlèvement des immondices et débris de cuisine, suppression des siphons déversant les eaux de la vieille ville dans le port, création de latrines publiques, obligation de vidanger les fosses septiques par une pompe pneumatique, surveillance de l'extraction du sable du lit des torrents, suppression de dépôts de chiffons, construction d'un parapet en bordure des digues, torrents et plages, augmentation et nettoyage des bancs, nominations de membres pour le Conseil d'hygiène départemental, création d'une commission départementale d'hygiène.

La Société demande également : la création d'un nouvel abattoir, celle d'un trottoir bordé de plantations sur la Promenade, l'entretien des sentiers de montagne. Il faut encore veiller à la « propreté et à la salubrité des intérieurs et des garnis, qui pourraient devenir des foyers d'infection, en cas d'épidémie ». Lorsque Bennet lance une pétition en 1881 pour s'opposer à la construction d'un abattoir dans la vallée du Careï, il obtient un tel succès que la municipalité doit adopter son projet.

Les établissements hôteliers qui ne se conforment pas à ses exigences sont fortement déconseillés aux malades. Ces recommandations concernent le lavage du linge, les filtres Pasteur ou Maignen pour l'eau, les fosses septiques. A chaque départ de leurs clients, les hôteliers font transporter dans un fourgon payé par leur syndicat toute la literie, les tapis et les rideaux des chambres, vers une étuve à vapeur Geneste et Herscher, où tout est désinfecté ; puis le tout est ramené, propre, dans un fourgon différent. Des pulvérisateurs désinfectent murs et planchers. Une chambre à sulfuration sert à assainir les meubles fragiles. Les chambres sont chauffées par des cheminées individuelles et bien aérées. Tout ceci est surveillé et financé par le Syndicat des maîtres d'hôtel (les propriétaires).

Il est assez curieux de lire ces véritables injonctions signées par un bureau de six membres comprenant 3 Britanniques et un Allemand, qui « juge nécessaire » certaines mesures, et n'hésite pas à établir une liste de priorités, établissant par là même un véritable programme de travaux communaux. En fait, les Britanniques ne jouissaient pas auprès des populations d'une sympathie illimitée ; leur orgueil devient vite arrogance - ainsi lorsque Bennet explique à ses lecteurs que les Britanniques ne peuvent se contenter de ce qui convient à d'autres et doivent, puisqu'ils ont l'argent et la civilisation, être *comfortable*. Manifestement Bennet n'a pas du visiter les logements des ouvriers de son père, ni les *workhouses* décrites par son contemporain Charles Dickens ; il ne disserte pas non plus sur la mission civilisatrice des Anglais en Irlande.

Des hôtels luxueux sont construits, soit au bord de mer, rarement, soit légèrement en retrait sur les collines proches. On y trouve les techniques les plus modernes, tels les ascenseurs. Et les noms des hôtels sont tout un programme : des Anglais, Londres, Britannia, d'Angleterre, Iles Britanniques, Winter, Balmoral... Le Cap Martin n'est pas sur la commune de Menton, mais l'architecte Georges Tersling, entreprend son aménagement dès 1890. Rien de trop beau, ni de trop cher, pour ces malades, dont les familles sont prêtes à tous les sacrifices. Ils viennent de Grande-Bretagne bien sûr, mais aussi de toute l'Europe, et du monde entier. Cet aspect financier ne peut être ignoré. Comme le Dr Louis, de l'Académie française de Médecine, l'écrira plus tard : « il est difficile de faire la part de l'affairisme et des convictions sincères du lobby touristico-médical ».

Bennet acquiert en 1865- soit deux ans avant son voisin immédiat, Hanbury- à cent mètres de la frontière, une tour médiévale en ruines, La Torre Grimaldi, et il va transformer les rochers alentour en magnifiques jardins. Les plantes arrivent de tout l'hémisphère sud. Il les protège dans des serres, comme il le faisait en Angleterre. Et d'après le *Gardeners' Chronicle* : «c'est la première serre (*glasshouse*) qui ait été construite entre Nice et Gênes ». Il explique avec le plus grand sérieux que les riches indigènes ne sont pas intéressés par les fleurs, qu'ils préfèrent donner leur eau à leurs légumes ; lui par contre trouve tout naturel de faire venir de la terre de châtaignier du Lac Majeur ou de Corse pour soigner ses camélias. Il a des goûts bien précis, et des dégoûts également ; ainsi, il estime que les figuiers sont des arbres laids, et il les fait tous arracher de son jardin, de même que tous les arbres qui perdent leurs feuilles en hiver.

Il entretient des relations suivies avec tous les amateurs de jardins des deux Rivières tels Thuret, Alphonse Karr, le comte Margaria, le baron Vigier, Gastaux, Narbonne, le duc de Valombrosa et bien entendu son voisin Hanbury.

Bennet est un amoureux de la nature. Il explique dans tous ses ouvrages qu'il ne faut pas arracher les plantes, qu'il ne faut pas encourager les Mentonnais à le faire en refusant de leur acheter des bouquets de violettes. Il donne les noms de toutes les plantes qui poussent spontanément sur les collines ; et il revient systématiquement à son idée force : si le climat est bon pour les plantes, il l'est également pour les hommes.

Et il continue d'écrire ainsi, dans des diverses revues, médicales et botaniques. Après avoir défini les caractéristiques du climat d'une région- température, ensoleillement, pluies, vents, hygrométrie- et les avoir comparées aux autres régions du monde, il conclut que la présence de plantes fragiles et délicates - tels les citronniers ou les palmiers- cultivées en pleine terre, est une preuve évidente de la capacité de la nature à soigner les hommes. Rien, écrit-il, ne vaut Menton, au bord de la Méditerranée, protégé des vents du nord par une couronne de montagnes de plus de 1000 mètres de hauteur.

Il souhaite qu'on protège les oiseaux, dont les uns participent au bon état des cultures en mangeant les vers, et les autres au nettoyage des plages.... Bennet reçoit dans sa propriété le tout Riviera, son voisin de Weybridge R.L. Stevenson, et Thomas Carlyle, Hare, Moggridge, Andrews, John Green, Hanbury, Thuret et Alphonse Karr. Car les visites sont courantes, pour tous ceux qui le désirent.

Son combat contre la maladie ne concerne pas que les riches hivernants, il sait que la tuberculose est favorisée par la misère et les logements insalubres. Le 17 avril 1866 Il décide de léguer sa villa Castello Grimaldi à la Commune de Menton, « dont le doux climat a tant contribué à améliorer ma santé et où je n'ai cessé de recevoir la plus gracieuse hospitalité », pour en faire une maison de retraite pour personnes infirmes.

Les efforts déployés par la municipalité et la population mentonnaises, aiguillonnées par les médecins et la Société médicale, portèrent rapidement leurs fruits. Déjà, en 1876, Bertall, dans un ouvrage spirituel, et quelque peu caustique. *La vie hors de chez soi*, consacrée

au gens du Monde et du Demi-monde qui fréquentaient les stations à la mode de son époque, écrivait : «A Menton, on ne s'amuse pas...Il y a deux villes : la vieille ville, où l'on se porte bien, et la ville nouvelle, où l'on se porte assez mal et où l'on vient pour bien se porter....Il y a des docteurs russes, des docteurs anglais, des allemands, des italiens, des français, et même des docteurs noirs. Mais le lion, l'éminent, le *swell* parmi tous ces docteur c'est un docteur anglais, le docteur Bennet...Il a étudié le pays, formulé la règle de conduite et d'hygiène à suivre, et on l'écoute comme un oracle... »

L'oracle participe au Congrès médical britannique de Cork, en 1879, et vante sa Riviera. Au recensement de 1881, on compte 2300 étrangers sur les 8608 recensés.

Par ailleurs, Bennet participe pleinement à la vie locale. En 1875, il participe à la création de la Société du Théâtre mentonnais, respectable lieu de distraction. En tant que fidèle, et riche, membre de la communauté anglicane, il participe au financement de la construction de la Saint-John Church, ainsi qu'à celle d'une maison de repos pour les pasteurs, la Saint-John House of Rest, qui ne recevra pas moins de 600 clergymen en 20 ans, venus de tout l'Empire. Il est intéressé par la montagne et les activités du Club Alpin français. Il conseille pour l'été Saint-Martin de Lantosque et Saint-Dalmas.

Les prix ont doublé en quinze ans, la population a triplé ; les aménagements ne vont plus uniquement en direction des malades. On construit des édifices religieux : deux églises anglicanes, une calviniste, une luthérienne, une épiscopale écossaise. Les touristes disposent également d'un terrain de tennis et de cricket à Menton, du port, d'une bibliothèque, d'un Cercle des Etrangers, bientôt d'un hippodrome au Cap Martin et d'un Golf à Sospel...Le voyage à Nice dure moins d'une heure, moitié moins pour Monte-Carlo. De quoi attirer des personnes et des personnalités.

C'est Bennet qui, en 1882, fait venir à Menton-Garavan celle qui symbolise la toute puissance de l'Empire : Victoria, accompagnée de toute sa famille et d'une importante suite. Elle passe ses après-midi dans le jardin du Castello Grimaldi, facile à surveiller pour éviter les attentats, anarchistes ou irlandais. C'est un événement considérable puisque toute la presse, tant britannique qu'internationale, s'intéresse à ce petit coin de France pendant six mois.

Ses collègues fêtent ses « noces d'argent de la famille médicale de Menton », en fait ses 25 ans d'exercice de cette profession, en 1885.

Un mauvais coup est porté par Dame Nature à la Riviera : le tremblement de terre du 23 février 1887. A la presse parisienne et anglaise qui a trouvé un beau titre pour ses premières pages, Bennet s'oppose en défenseur de Menton. C'est la reine d'Angleterre elle même qui lui demande des nouvelles. Il lui écrit, ainsi qu'au *Times* et au *British Medical Journal*. Et le Times ne manque pas de s'excuser auprès de ses lecteurs d'avoir affolé sans cause les éventuels touristes, ainsi que les clients du bon docteur qui, une fois encore, émet un avis, bien entendu définitif et non susceptible de contradiction, sur la nature du sol susceptible de recevoir une construction : il faut bâtir sur le roc !

Le docteur vend sa propriété du Château Grimaldi en 1889 et va résider cent mètres plus bas, au Château Saint-Louis, chez sa nièce, épouse de William Hearn, un riche Américain qui emploie six jardiniers. Il écourte ses voyages à l'étranger, mais continue de s'intéresser à la santé.. C'est à la Bollène Vésubie qu'il devait décéder, en 1891, malgré les soins de son ami le dr Maccario, lui même auteur en 1886 d'un ouvrage *De l'influence médiatrice du climat de Nice*. Son décès fut signalé non seulement dans la presse locale et médicale, mais également par des revues britanniques de diffusion internationale : Times, British Medical Journal, British Gynaecological Society, Lancet, Gardeners'Chronicle...

Je ne peux m'empêcher de reprendre ce que M. Tucoo-Chala a écrit à propos de Pau et du docteur Taylor, après avoir traduit Palois par Mentonnais et Ecossais par Anglais : « Les Mentonnais rejetant au second plan toute autre forme d'activités économiques se plongèrent

dans les délices - empoisonnés selon certains- d'un tourisme de luxe au point que leur mentalité collective en fut durablement modifiée. La ville fut transformée en fonction des besoins de cette société privilégiée qu'il fallait soigner, loger et distraire ; l'urbanisme mentonnais (Palois) en reçut une empreinte encore visible....Convaincu des vertus bénéfiques d'un climat dont il cherche à percer le secret par des observations scientifiques,cet Anglais (Ecossois) austère, à l'abri de tout soupçon d'affairisme, n'en fit pas moins preuve d'un solide réalisme d'hommes d'affaires. Il ne négligea aucun aspect de la propagande touristique. »

James Henry Bennet a passé une grande partie de sa vie à lancer Menton comme station médicale et touristique. Il n'a cessé pendant quarante ans de demander, d'exiger même, de ses concitoyens d'adoption et des pouvoirs publics de créer une ville nouvelle, pourvue des équipements modernes. De 3200 habitants en 1860, Menton était passée à 11000 trente ans après, vivant de la manne de 450 hôtels et villas. En outre, Menton était devenue une ville française à part entière, et un peu moins britannique ; si bien qu'en 1891, 30 ans après l'annexion, il n'y avait plus, sur 24 praticiens, que 4 Britanniques, 2 Allemands, 1 Italien, 1 Hollandais, mais 16 Français. Il faut dire que la composition du corps médical n'était pas étrangère à un des derniers combats mené par le vigoureux Anglais ; soucieux de faire appliquer la législation concernant les diplômes permettant l'exercice de la médecine (ceux délivrés en France), il avait écarté quelques charlatans, et également quelques rivaux.

Mais le docteur Bennet avait disparu depuis quelques jours lorsque, à l'occasion d'une visite à Menton, le 28 septembre 1891, le Congrès de l'Association nationale pour l'avancement des sciences lui rendit un hommage posthume et décerna à Menton le titre de ville la plus moderne de France au plan de l'hygiène publique.

Cette consécration plaçait ainsi Menton au premier rang des villes françaises pour tout ce qui concerne l'hygiène. (Bennet avait appris dès 1882 que le bacille de la tuberculose était enfin isolé par Koch, mais il aurait dû attendre 30 ans pour connaître le BCG). Il n'en aurait pas moins soutenu que le grand air dans un climat comme celui de Menton où l'on peut vivre longtemps au dehors est un des éléments des plus favorables pour obtenir la guérison, en ajoutant toutefois qu'il avait écrit dès 1869 n'avoir jamais cru à la vertu curative du seul climat.

Ce sont les qualités exceptionnelles de Bennet qui expliquent tant sa renaissance personnelle au contact de l'ambiance- climatologique, sociale et comme on dit aujourd'hui environnementale- de Menton que le succès d'une entreprise médicale à connotations économiques qui s'explique par la conjonction harmonieuse de connaissances (linguistiques, médicales, botaniques, etc), d'esprit d'entreprise, d'entregents, de charisme, d'opiniâtreté, de relations sociales au plus haut niveau. Bennet appartient à une génération imbue d'optimisme, de solide culture, de courage civique qui explique – sinon excuse entièrement- un sens de la dignité parfois proche de l'orgueil. Les gens de cette trempe ont assis de bonne foi la prééminence de la civilisation occidentale. Même si nous avons appris à découvrir son envers et son arrière-cour, nous continuons de vivre sur leur acquis.

Bennet repose dans sa bonne ville de Menton, ainsi que huit membres de sa famille. Menton marqua sa reconnaissance en donnant son nom à un square, où est installé son buste, et à une rue du centre ville. Quelques édifices demeurent, qui témoignent de son passage : la Tour Grimaldi (devenue résidence, mais les jardins ont disparu), l'église anglicane Saint John (qu'il a payée en partie), le Château Saint-Louis (où il a vécu chez sa nièce), la maison de convalescence qu'il a créée pour les pasteurs anglicans (Saint John House of Rest) est devenue un hôtel. Cependant le souvenir de ce lion britannique est toujours vivant et il est fréquemment évoqué à propos de la colonie britannique et du paléo tourisme. Du point de vue médical, il a encore été cité dans plusieurs thèses médicales. Le rôle primordial du créateur de Menton as a *Health Resort*, devenue peu après la mort de Bennet « La perle de la France » sur cette Riviera devenue Côte d'Azur, n'est pas complètement oublié.

Bibliographie

- Dr Davis, *De coeli Nicensis utilitate in phtisi pulmonari*, Nice, 1803.
Dr César Provençal, *Menton et Monaco*, 1845.
Honoré Ardoino, *Annales 1840*.
Flore des Alpes-Maritimes. 1867.
Dr. Carrière, *Le climat de l'Italie sous le rapport hygiénique et médical*.
Dr. Champollion, *Gazette des hôpitaux*, 1857.
Dr. Bonnet de Malherbe, *Du choix d'un climat d'hiver*. 1860.
Augustin Hare, *A winter at Menton*, 1860.
Dr. De Pascale, *Observation on the climate of Nice, Menton and Sanremo*, London, 1861.
Dr Price, *Winter Climate of Menton*, 1862.
Dr. Jean-Dominique Bottini, *Menton et son climat*, 1863.
Dr Siordet, *Mentone in its medical aspect*, 1863.
Dr Jacques Farina, *Essai climatologique sur les régions de Menton*, Paris, 1863.
Menton sous le rapport climatologique et médical, 1875.
De Longpérier, *L'hiver à Menton*.
Dr. Edwin Lee, *Nice et son climat et notice sur Menton*, 1867
Abel Rendu, *Menton et Monaco*, 1867.
J. Traherne Moggridge, *Contributions to the Flora of Mentone*, 1868.
Dr Duhrrsen, *Menton, seine Klima und seine Bedeutung*, Berlin, 1869.
William Chambers, *Wintering at Mentone*, 1870.
Alexander Brown, *Wintering at Menton on the Riviera*, 1872
Prosper de Pietra Santa, *Les climats du Midi de la France*. 1874.
Cazenave de la Roche, *Climat de Menton, sa spécialisation médicale*. 1882
Drysdale, *Wintering abroad, Menton and the Riviera*. 1884
British medical Journal, 12/9/1891.
Dr Chiaïs *Menton-Bijou*, 1891.
Dr. Paul Farina, *Notes sur le climat hivernal de Menton*, 1893.
Cazenave de la Roche, *La Sentinelle mentonnaise*, 1894.
Maliban, *Menton, station d'hiver*, 1897.
Dr. Francken, *Menton médical et pittoresque*, Scheveningen, 1898.
Mentone, als Winterkurort, Berlin, 1901.
Bourelly, *Les perles de la Côte d'Azur*, 1900.
Baring- Gould, *A book of the Riviera*, 1905.
George Muller, *Mentone and his neighborhood past and present*, 1910.
Rev. J.E. Somerville, *Mentone and its Neighborhood*, 1910.
Dr W. Samways, *Mentone as a health and pleasure resort*, 1901 et 1913...
Le Climat de la Riviera. 1923.
Dr. Tixier, Menton, *Climat et Indications thérapeutiques générales*. P.T.C. 30 /4/1923.
Helena L. Waters, *The french and italian Rivas*, 1924.
Martineau, *Gardening in sunny lands*, 1924 .
Dr. Bernard Dominique, *Etude climato-thérapeutique de la région de Menton*, Paris, 1951.
A.N. Braugham, *The Naturalist's Riviera*, 1962.
Patrick Howarth, *When the Riviera was ours*, 1977.

SAINT-RAPHAËL : LA COMMUNAUTÉ BRITANNIQUE ET LE DÉVELOPPEMENT DE LA VILLE (1880-1914)

Lindsay Benoist

À la fin du XIX^e siècle, Saint-Raphaël s'est développé sur les bords du Golfe de Fréjus au pied de l'Estérel. Vers le nord, avant les premières pentes de ce massif, à environ trois kilomètres du centre de la ville, se trouve Valescure, tout un quartier bâti dans les pinèdes. Ce fut le lieu de prédilection des anglais pendant de nombreuses années. Aujourd'hui Valescure fait partie de Saint-Raphaël ; mais avant la première guerre mondiale, sans constituer une municipalité distincte, c'était une petite communauté à part avec son église anglicane, ses hôtels et de grandes villas entourées de vastes parcs. Durant la saison d'hiver, pour les riches familles étrangères qui venaient y séjourner, Valescure présentait alors les attraits de la vie à la campagne dans un environnement boisé.

• Saint-Raphaël favorisé par sa situation géographique et par le chemin de fer

Bien entendu les hivernants anglais étaient séduits par la beauté des paysages et la douceur du climat de Saint-Raphaël. Loin des frimas du nord, certains venaient aussi y prendre soin de leur santé. Cependant ils pouvaient tout aussi bien le faire ailleurs sur la côte. Pourquoi les anglais sont-ils donc venus à Saint-Raphaël et particulièrement à Valescure ? En examinant la carte de la région, on comprend aisément les atouts que Saint-Raphaël a tirés tant de sa situation géographique que du tracé des lignes de chemin de fer.

Par une sorte de contagion, la proximité de Cannes a favorisé le développement rapide de Saint-Raphaël, les deux villes n'étant distantes que d'une quinzaine de kilomètres à vol d'oiseau. Vers 1880 Cannes avait déjà connu vingt années de forte croissance et le prix des terrains disponibles avait considérablement augmenté. Les anglais qui souhaitaient acquérir de grandes parcelles à des prix plus abordables pour construire des villas dans de vastes parcs ont donc investi à Saint-Raphaël à peu de distance de Cannes.

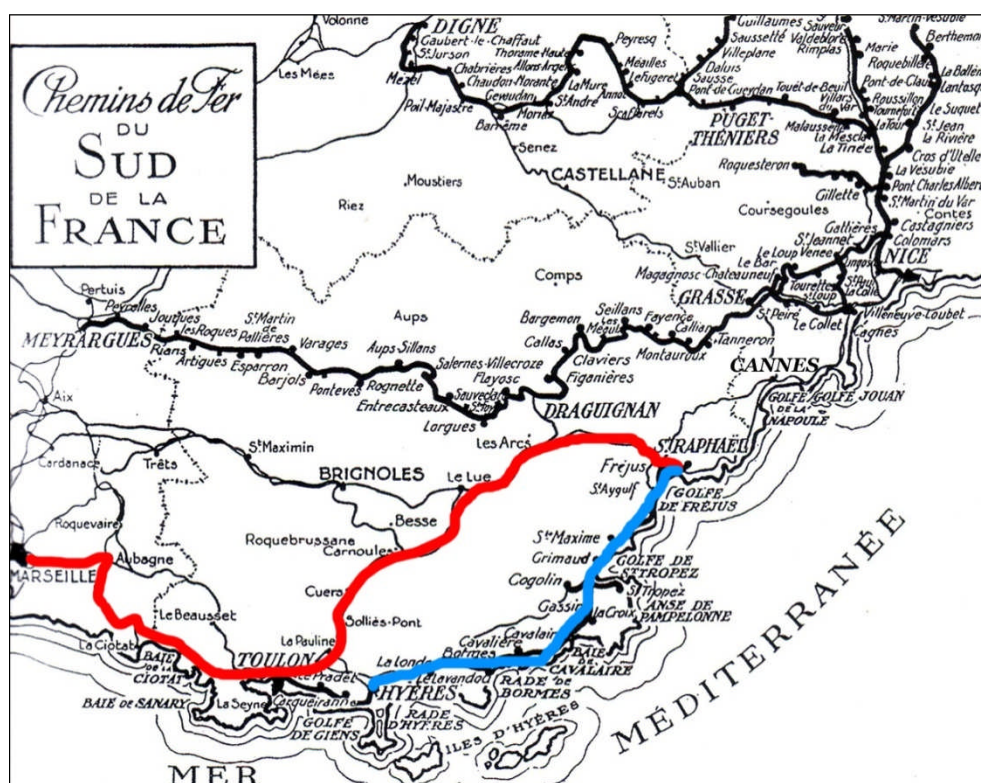
En venant de l'Angleterre, Saint-Raphaël présentait aussi l'avantage d'être un peu moins loin que Cannes. Ceci a été souligné dans un article d'un magazine anglais qui vantait les mérites de Saint-Raphaël en 1896 : « de toutes les stations d'hiver sur la Riviera, Saint-Raphaël est la plus proche de l'Angleterre (à l'exception de Hyères) puisque l'on atteint cette ville par le chemin de fer presque une heure avant Cannes⁷³ ». Pour des voyageurs harassés, au terme d'un long voyage depuis l'Angleterre, cette différence d'une heure constituait un avantage sensible.

Comme aujourd'hui, tous les trains s'arrêtaient à Saint-Raphaël, première station où le chemin de fer PLM retrouvait la mer après Toulon. Pour des raisons économiques et techniques les ingénieurs du PLM avaient en effet décidé de contourner le massif des Maures par la vallée de l'Argens plutôt que de suivre le bord de mer. Dès 1863 la ligne, qui avait été prolongée des Arcs à Cagnes, passait par Saint-Raphaël. Aujourd'hui le TGV suit le même tracé.

Saint-Raphaël a bénéficié aussi d'un avantage supplémentaire sur d'autres villes de la côte quand a été ouverte la ligne du littoral. La Société des chemins de fer du Sud de la France avait été constituée en 1885 pour construire une ligne qui desservirait toute la côte, de Hyères à Saint-Raphaël. Chaque extrémité de cette ligne devait être raccordée au réseau PLM. Présentant l'avantage considérable que représentait la jonction des deux lignes, le maire de Saint-Raphaël s'est acharné à obtenir que le chemin de fer du littoral rejoigne la voie du PLM

⁷³ *The Queen*, 12 décembre 1896

dans sa ville, qui devenait ainsi tête de ligne. La commune voisine de Fréjus qui avait formé le même projet fut privée de cet atout économique important.



Les chemins de fer autour de Saint-Raphaël au début du XX^{ème} siècle

En 1889, à Saint-Raphaël, la nouvelle ligne du littoral est donc raccordée à la ligne du PLM. Sans changer de gare, les voyageurs pouvaient ainsi changer de train pour explorer une côte jusque-là quasiment inconnue des touristes. La ville devenait une étape commode et l'activité hôtelière ainsi que le commerce local profitait de cette situation.

L'homme qui s'est battu pour que sa ville bénéficie de cet avantage était le maire de Saint-Raphaël, Félix Martin. Depuis 1887 il était aussi directeur de la compagnie Sud France.

• Félix Martin, le développement de la ville et l'ouverture aux anglais

Alphonse Karr, le célèbre chroniqueur et humoriste, a fait connaître Saint-Raphaël après s'y être installé en 1865. Mais c'est Félix Martin que l'on considère comme le créateur du Saint-Raphaël moderne. Il en fut le maire de 1878 à 1895. En quelques années, il réussit à transformer un petit village provençal en une station de villégiature de renommée européenne.

Né dans l'Ain en 1842, ingénieur diplômé de l'Ecole Polytechnique, Félix Martin commence sa carrière au service des Ponts et Chaussées de Draguignan. Puis il rejoint la compagnie PLM comme inspecteur de la section Toulon Nice de la ligne Marseille Vintimille. Il fait alors tous les jours le trajet en train entre Saint-Raphaël, où il réside, et Marseille, où se trouve son bureau.

En 1878, il devient maire de Saint-Raphaël. Il n'a alors que 36 ans. Il va cumuler ces fonctions municipales avec ses responsabilités au sein de la compagnie Sud France, dont il est nommé directeur.

À cette époque, Saint-Raphaël est encore une petite bourgade traditionnelle d'agriculteurs et de pêcheurs. La population dépasse à peine 1500 habitants. Aucun

aménagement n'est prévu pour accueillir les voyageurs. Dans son livre *L'Invention de la Côte d'Azur : L'Hiver dans le Midi* Marc Boyer constate qu'il n'y avait rien pour les touristes entre Hyères et Cannes jusqu'en 1880⁷⁴.

Soucieux de la vie des habitants, Félix Martin va améliorer l'hygiène publique, agrandir les écoles et renforcer la voirie. Mais son véritable but était de développer la ville pour attirer les étrangers « qui viennent - comme il le disait - dépenser chez nous leur argent pour le plus grand bien des habitants du pays⁷⁵ ». Dans le langage de l'époque, on désignait comme « étranger » tout visiteur non originaire de la commune. Il s'agissait donc aussi bien de voyageurs français que belges ou anglais, et de tous autres touristes.

Pour attirer ces visiteurs, Félix Martin avait bien compris qu'il fallait aménager et embellir le bord de mer. Ainsi qu'il le disait lui-même « il faut maintenant songer aux étrangers qui font la fortune de notre pays et nous efforcer de les attirer en rendant les abords de Saint-Raphaël et surtout le rivage de la mer aussi pittoresques et attrayants que possible⁷⁶ ». Dès 1880 des infrastructures sont mises en place pour l'accueil des étrangers. Un casino est ouvert sur le front de mer ; tout à côté se trouvent un kiosque à musique, un immeuble de rapport (la villa Sainte Foix⁷⁷) et l'Hôtel des Bains⁷⁸ au pied duquel est installé l'établissement des bains Lambert. Désormais une route longe le rivage.

L'église Notre Dame de la Victoire est consacrée en 1887. Son architecte est Pierre Aublé, qui dirige nombre de constructions locales à cette époque.

Félix Martin était personnellement partie prenante dans ce développement immobilier. A la tête de plusieurs sociétés foncières, il était propriétaire du casino et possédait toute une partie des terrains nécessaires à la construction du front de mer.

En quelques années, le littoral de la ville se transforme en lieu de parade et de loisirs, comme c'est déjà le cas à Nice et à Cannes, deux références importantes pour Félix Martin.

En moins de dix ans, près de 250 maisons, villas ou hôtels sont bâtis et 55 kilomètres de voies nouvelles aménagés⁷⁹. La population de Saint-Raphaël a doublé, passant de 1508 à 3227 habitants entre 1876 et 1886.

Quel était le nombre des étrangers et parmi eux le nombre des anglais qui séjournèrent alors dans les hôtels ? Les chiffres exacts ne sont pas connus, mais en 1882 les britanniques étaient déjà assez nombreux pour justifier l'ouverture d'une église anglicane. Félix Martin va résolument y aider.

Cette année-là, un prêtre anglican, le Révérend Dyce est nommé à Saint-Raphaël afin d'ouvrir une église durant la saison d'hiver. Le maire, Félix Martin, met à sa disposition un petit local qui lui appartient personnellement pour qu'y soit aménagée une chapelle provisoire. Bien plus, à la grande surprise du Révérend Dyce, Félix Martin lui fait verser une importante subvention : « les sociétés foncières de Saint-Raphaël et de Valescure, dont le maire est à la tête, avaient voté cette somme pour inciter un prêtre anglican à venir à Saint-Raphaël » note le Révérend Dyce dans son journal⁸⁰.

Or dès la saison d'hiver suivante la chapelle se révèle trop petite pour contenir tous les fidèles. Félix Martin propose alors de prêter un autre local, plus grand et tout neuf, non loin du centre de la ville. A nouveau ses sociétés immobilières versent une subvention au Révérend Dyce.

⁷⁴ Marc Boyer, *L'invention de la Côte d'Azur*, Editions de l'Aube, 2002, p. 326

⁷⁵ Délibération du conseil municipal, 26 décembre 1881

⁷⁶ Délibération du conseil municipal, 10 juillet 1881

⁷⁷ Aujourd'hui l'immeuble qui héberge Var-Matin

⁷⁸ Démoli en 1988 et remplacé par l'hôtel Continental

⁷⁹ J.A. Ortolan, *Saint-Raphaël : Notes et Souvenirs*, 1894, p.161

⁸⁰ A.F. Dyce, *Log Book from 1882, Register and Service Register*, Archives de l'église Saint-Jean, Saint-Raphaël. Sur l'histoire de l'église anglicane de Saint-Raphaël, voir *Les débuts de l'église anglicane à Saint-Raphaël* par Lindsay Benoist, Bulletin de la Société d'histoire de Fréjus et de sa région n°8 (2007)

Cette seconde chapelle est restée ouverte au culte anglican jusqu'en 1906. Elle a alors été démolie et remplacée, sur le même site, Avenue Paul Doumer, par l'actuelle église anglicane Saint Jean l'Évangéliste, consacrée en 1907.

Comme on le voit, Félix Martin avait bien compris l'intérêt d'attirer et de retenir des anglais pour le développement de sa ville. Il avait aussi conçu et mis en œuvre les moyens de cette politique.

• Les débuts de Valescure et les premières constructions

Félix Martin était administrateur de plusieurs sociétés foncières, notamment de la Société Civile de Saint-Raphaël-Valescure. Cette société a fait la promotion commerciale des terrains sur lesquels se sont faites les constructions marquantes du développement de Valescure.

Durant les premières années les personnes qui ont fait construire à Valescure étaient des médecins parisiens et des investisseurs. Ils partageaient souvent les projets de Félix Martin et envisageaient la création d'une station climatique.

Dans une brochure publicitaire de 1883, un médecin, le docteur Serrand, vante les avantages de Valescure : située à deux kilomètres des plages, cette station est orientée au midi et exposée au soleil ; des montagnes boisées l'abritent des vents froids et elle est protégée des vents chauds et humides par une forêt de résineux ; il affirme par conséquent que « le séjour de Valescure doit être tout spécialement recherché par les personnes atteintes d'affections des voies respiratoires⁸¹ ».

Ainsi la société immobilière de Félix Martin fait procéder à l'édification d'une chapelle catholique et du Pensionnat des Demoiselles conçu pour soigner des jeunes filles tuberculeuses.

Des Anglais fortunés, désireux d'améliorer leur santé dans le Midi, sont alors attirés par Valescure. Ils viennent avec leurs familles et leurs domestiques passer l'hiver dans les suites spacieuses du Grand Hôtel de Valescure, construit en 1882⁸². Un deuxième hôtel à Valescure, l'Hôtel des Anglais est ouvert quelques années plus tard⁸³.

Les hivernants trouvent aussi à louer de grandes villas appartenant à des médecins ou à des investisseurs français. Ainsi une villa de rapport appelée Mon Repos a été construite par Pierre Aublé en 1882 pour le docteur Noël Guéneau de Mussy. Elle est souvent louée par des aristocrates anglais qui, ensuite, font construire leurs propres villas à Valescure⁸⁴. Avec ses escaliers, ses terrasses et ses colonnades, cette bâtisse de plan régulier est représentative du style « néo-classique » ou « palladien » qui caractérise certaines villas de Saint-Raphaël⁸⁵.

Petit à petit des Anglais investissent à Saint-Raphaël et s'y installent. En 1883, sur la colline des Cazeaux, au nord de la ville, deux anglais sont les premiers à faire bâtir: un certain William Peel et Henry Parker, le neveu du savant Charles Darwin. Et comme le prêtre anglican a loué une maison sur la même route, celle-ci devient « le Boulevard des Anglais », un nom que le boulevard porte encore aujourd'hui.

À Valescure, le premier anglais qui fait bâtir sa résidence en 1885 est Théodore Sydney Bentall, descendant d'une famille d'industriels britanniques. Construite par

⁸¹ Docteur René Serrand, Du climat de Saint-Raphaël, Boulouris et Valescure, Paris, 1883, p.74

⁸² Le Grand Hôtel plusieurs fois agrandi depuis est aujourd'hui une résidence en copropriété très cotée, Le Logis de Valescure

⁸³ Le pensionnat des Demoiselles est vendu en 1889 au docteur Lutaud pour devenir l'hôtel Continental, puis en 1900 à Augustus Jessup pour devenir l'hôtel des Anglais. Aujourd'hui c'est le Souvenir, un centre de vacances appartenant à la SNCF

⁸⁴ La villa Mon Repos a été louée pour trois ans par Mlle B. Broadwood dont la sœur faisait construire sa propre villa à Valescure

⁸⁵ Aujourd'hui cette villa appelée les Messugues est un centre de vacances VTF

l'architecte Léon Sergent, sa villa est appelée aujourd'hui Les Asphodèles. Après restauration, elle est devenue en 2005 la Mairie d'Honneur de la ville.

En 1889, un autre Anglais érudit et fortuné, W. H. Bullock Hall acquiert à Valescure la villa Le Maquis de Félix Martin. En Angleterre il a l'habitude de recevoir dans sa propriété des personnalités de haut rang et des hommes de lettres. À Valescure, il accueillera des membres du Parlement de Londres, des écrivains et bien d'autres célébrités. Il a ainsi beaucoup contribué à la notoriété de Valescure en Angleterre.

On peut supposer que Félix Martin a vendu cette villa à cause des difficultés financières qu'il rencontrait à cette époque : le contexte économique n'était pas favorable à la prospérité de ses affaires et le littoral dans son ensemble traversait une crise grave. Félix Martin avait perdu de l'argent dans des investissements qui n'avaient pas fructifié, par exemple la Foire Internationale de Nice. En 1884 l'une de ses sociétés foncières, la Société Civile des Terrains de Saint-Raphaël-Valescure avait dû être mise en liquidation.

Dans la période qui suit, des investisseurs anglais vont acheter des terrains provenant de cette liquidation. Ils prennent en quelque sorte la suite de Félix Martin.

• L'essor de Valescure dans les années 1890 : les belles demeures britanniques

Une visite prestigieuse va accélérer le développement immobilier de Valescure en attirant l'attention de l'opinion publique anglaise sur cette localité : au début de l'année 1892, W. E. Gladstone, l'ancien Premier Ministre de la reine Victoria séjourne plus de deux mois à Valescure avec son ami Stuart Rendel.

Dans le sillage de cet important personnage d'autres personnalités britanniques viennent aussi à Valescure : des membres du Parlement et leurs suites, d'anciens ministres du gouvernement libéral et d'autres notables de Londres. Le séjour de ces illustres visiteurs attire les journalistes d'outre Manche et de Paris et l'évènement fait l'objet de nombreux articles dans les journaux français et anglais. *La Saint-Raphaël Revue* se félicite d'annoncer en janvier 1892 que toutes les villas de Valescure sont louées ou habitées par leur propriétaire et qu'il y a, entre les villas et les hôtels, un afflux de plus de deux cents personnes. Cet évènement va largement contribuer au lancement de Valescure en Angleterre.

Des britanniques prennent le relais de la spéculation foncière. L'un des plus actifs de ces investisseurs est précisément Stuart Rendel, qui accompagnait W. E. Gladstone à Saint-Raphaël. Stuart Rendel, directeur d'une société industrielle, est membre du Parlement de Londres. En 1894 il est anobli et entre à la Chambre des Lords avec le titre de « Lord Rendel of Hatchlands ».

Ayant formé une société immobilière avec d'autres investisseurs anglais⁸⁶, il achète d'immenses terrains appartenant précédemment à la société de Félix Martin et les met en vente. Dans les années qui suivent plusieurs membres de la haute société britannique font l'acquisition de certains de ces terrains pour y construire leurs résidences.

Ainsi la famille Broadwood, les fabricants des célèbres pianos, fait bâtir en 1890 une villa en brique rouge dans le style de leur demeure en Angleterre. Cette villa, dite villa Suveret compte douze chambres et trois salles de réception⁸⁷.

Deux ans plus tard, le pasteur Goulden de Sedan fait construire la villa Les Chênes⁸⁸ dans le style anglo-normand. Cet ecclésiastique avait épousé l'héritière de la fortune de la famille Heidsieck, les producteurs du célèbre champagne. Il s'installe à Valescure dans le voisinage de sa sœur, Berthe Goulden, l'épouse de Bullock Hall.

⁸⁶ La société civile des terrains de l'Estérel-Valescure

⁸⁷ Elle sera agrandie en 1930 par l'architecte Von Berg pour Robert de Rothschild et aujourd'hui elle abrite un centre de vacances du ministère des Finances

⁸⁸⁸⁸ La villa Les Chênes est aujourd'hui l'hôtel la Chêneraie

Ces deux villas sont l'œuvre de l'architecte Léon Sergent, l'agent de Lord Rendel à Valescure. Marié à une anglaise, il est devenu l'architecte attitré des britanniques.

Plusieurs des villas attribuées à Léon Sergent ont des caractéristiques communes : de nombreuses ouvertures sur l'extérieur en forme de loggias ou de « bow-windows », des toitures prolongées en corniche au-delà des façades, des soubassements en bossage, des murs extérieurs enduits et l'utilisation de la brique apparente. Ce style est appelé par Mme Jeannin-Michaud dans sa thèse de doctorat sur l'architecture à Saint-Raphaël, « le style anglais » afin de le différencier du style anglo-normand ou du style palladien, des styles de construction locale courants à cette époque⁸⁹.

La villa des Asphodèles, la villa voisine Les Colombes Grises, construite pour le colonel Call, celle des Genévriers⁹⁰ bâtie pour Lord Rendel, et Clair Bois⁹¹ conçue pour George Nelson Hector illustrent ce style architectural particulier. Elles témoignent encore de nos jours de l'ancienne implantation de l'aristocratie anglaise à Valescure.

Tout comme Félix Martin, Lord Rendel a bien compris l'intérêt d'un lieu de culte anglican pour le succès de ses activités immobilières. En homme d'affaires avisé, il fait d'ailleurs participer tous les propriétaires anglais de Valescure au financement d'une église. Dans une lettre à l'évêque anglican, il justifie ainsi cette demande : « ... l'église donne... à leur propriété une substantielle plus-value ... et d'un point de vue strictement financier, ils n'auront jamais mieux placé leur argent qu'en souscrivant à la construction de l'église⁹² ». Sous l'impulsion de Lord Rendel, une église anglicane est donc construite en 1900 à Valescure, par son architecte, Léon Sergent.

● La communauté anglaise de Valescure et ses activités

Il est assez difficile de déterminer avec exactitude le nombre des anglais qui passaient l'hiver à Saint-Raphaël. En effet ils n'arrivaient en général pas avant la Toussaint et ils repartaient juste après Pâques. Or les recensements se faisaient habituellement durant le mois de mai, alors qu'ils étaient déjà repartis en Angleterre. De plus, lors des recensements, on ne comptait pas les personnes logées dans les hôtels.

Cependant une lettre du maire destinée à justifier la nomination d'un vice-consul anglais à Saint-Raphaël donne une estimation assez précise du nombre d'étrangers se trouvant dans la commune durant l'hiver 1893/1894⁹³.

Pour une population raphaëloise de 3810 habitants, le nombre des hivernants étrangers à la commune est alors de 4500 personnes. Les hivernants sont donc plus nombreux que les résidents permanents.

Parmi les étrangers à la commune, 3200, soit environ 2 sur 3, sont Français. Le reste est composé surtout d'Anglais ou d'Américains (962 personnes). La communauté des étrangers de langue anglaise représente donc presque un millier de personnes durant la saison 1893/1894. La plupart séjournent à Valescure, où deux grands hôtels peuvent maintenant les accueillir, sans compter les villas prises en location. Dans les documents de l'époque, les anglais apparaissent nombreux et bien installés ; on parle désormais de « la colonie anglaise ».

⁸⁹ Emilie Jeannin-Michaud, *Saint-Raphaël, naissance d'une station : étude architecturale*, thèse de doctorat de 3^e cycle, Université de Paris X, Nanterre, 1984

⁹⁰ Les Colombes grises et les Genévriers sont aujourd'hui la propriété de la Fédération des œuvres laïques

⁹¹ A l'origine la villa Nelson, Clair Bois est maintenant une copropriété

⁹² Hackney Archives, Londres. Lettre de Lord Rendel à l'évêque de Gibraltar, le 24 octobre 1903

⁹³ Lettre en réponse à Léon Sergent qui demandait au maire par courrier du 9 mai 1894 des renseignements sur la population de Saint-Raphaël en vue de l'établissement d'un vice-consul dans cette ville. Archives municipales de Saint-Raphaël, série F statistique 2 commerce et industrie, n° 10-F-1. Léon Sergent sera nommé vice-consul d'Angleterre peu de temps après

A quoi s'occupaient donc ces riches hivernants ? Dans sa villa du Maquis, Bullock Hall tenait son journal et ce document est riche de renseignements sur le mode de vie des membres de la colonie anglaise : ces « gentlemen » avaient des activités de gens aisés, sortis des bon collèges et des meilleures universités de l'Angleterre victorienne.

On lit ainsi qu'ils se réunissaient souvent entre eux pour des soirées musicales durant lesquelles leurs femmes ou leurs filles jouaient du piano, du violon ou du violoncelle. Au cours d'autres réunions privées, ils interprétaient des extraits de pièces de théâtre, soit en anglais, soit même en français. *La Nuit des Rois*, de William Shakespeare, animait ainsi les soirées de Valescure, tout comme les meilleurs passages du *Bourgeois Gentilhomme*.

Beaucoup des hivernants anglais écrivaient : outre leur correspondance, seul moyen de communication à l'époque, ils écrivaient leurs souvenirs ou tenaient leur journal. Certains ont même écrit des livres, tel l'ouvrage de Bullock Hall, *The Romans on the Riviera*⁹⁴ qui fait toujours autorité en la matière. Bullock Hall étudiait les ruines romaines de Fréjus et il se passionnait pour la Voie Aurélienne.

Les enfants de ces familles anglaises écrivaient aussi le compte rendu de leurs journées. En effet certaines des écoles anglaises qu'ils fréquentaient les obligeaient à tenir le journal de leurs vacances. Ces documents étaient alors illustrés de dessins, d'aquarelles ou de photographies que parfois les enfants développaient eux-mêmes. On y trouve des récits de courses de vélo, de baignades quotidiennes et de sorties en bateau. On y évoque quelquefois des tirs à la carabine sur des pigeons ou sur de malheureux lapins dans des garennes aujourd'hui construites.

Avec le dessin et l'aquarelle, la lecture était un autre passe-temps de ces familles cultivées. Elles apportaient souvent leurs livres d'Angleterre, mais les agences immobilières disposaient aussi de bibliothèques de prêt (aujourd'hui encore l'église anglicane de Saint-Raphaël abrite une bibliothèque).

Bien entendu ces Anglais s'intéressaient beaucoup à leurs jardins. Leurs correspondances et leurs journaux évoquent souvent les graines et les plantes qu'ils choisissent. Ils profitaient aussi de leurs loisirs pour étudier la nature sous toutes ses formes. Certains se passionnaient pour l'astronomie, d'autres ramassaient les insectes. Sydney Bentall, par exemple, se livrait à des recherches sur les lépidoptères et il avait une magnifique collection de papillons.

Ils allaient parfois à Cannes dans la journée pour visiter des amis, faire quelques courses ou se rendre chez un médecin ou chez un dentiste. Revenus de la ville, ils appréciaient le calme de Valescure.

L'équitation tenait une place importante dans la vie de la colonie britannique. La plupart des villas avaient leurs écuries et les plus riches hivernants faisaient venir d'Angleterre leurs montures préférées. En 1891, la commune demande d'ailleurs à la compagnie du PLM de faire construire un quai de débarquement pour les chevaux «des étrangers de distinction qui fréquentent notre ville»⁹⁵ Et dans son journal, Bullock Hall décrit comment en mars 1897, durant cinq jours, il parcourut à cheval la Voie Aurélienne, couvrant ainsi une distance de 150 kilomètres.

À cheval, à pied ou en voiture, on faisait volontiers des excursions. L'Esterel et les Maures offraient des buts de promenade très fréquentés. L'un d'entre eux était le sommet du Mont Vinaigre, point culminant de l'Esterel à 614 mètres d'altitude.

Le sport avait aussi sa place dans l'emploi du temps de cette bonne société : en 1890 un club de tennis sur gazon est inauguré à deux pas de la mer, tout près de l'église anglicane. Son premier président est Félix Martin.

⁹⁴ *The Romans on the Riviera and the Rhône : A sketch of the Conquest of Liguria and the Roman Provence* par W.H. Bullock Hall, Macmillan 1898, édité à nouveau en 1974

⁹⁵ Délibération du conseil municipal, 9 août 1891

Puis en 1900 le Grand Duc Michel de Russie, président du Golf Club de Cannes, inaugure le Golf de Valescure créé par les anglais. Décrit alors comme « étroit et caillouteux », il ne compte que neuf trous⁹⁶. Mais en 1909, avec le soutien financier de la commune, il est agrandi à 18 trous, tandis qu'un *club house* est construit qui comprend un grand restaurant, des salons et des fumoirs. Des courts de tennis et des terrains de croquet sont ajoutés. De pareilles installations permettent désormais d'organiser des compétitions de golf, de tennis et de croquet auxquelles participent des équipes venues d'Hyères, de Cannes, de Nice et de Menton. Depuis son origine, le golf de Valescure a largement contribué à la renommée de Saint-Raphaël.

Peu avant la première guerre mondiale, dans le domaine sportif, une autre initiative impliquant les anglais, va donner à la ville une éclatante notoriété nationale.

À l'époque les distractions locales manquent pour les jeunes du pays et pour les jeunes britanniques de passage. Avec l'appui de certains hivernants français et anglais, un instituteur, Albert Camatte crée en 1904 un club de football, le Stade raphaëlois. Un des mécènes du club est Lord Amherst⁹⁷, un riche investisseur anglais concurrent de Lord Rendel dans ses activités immobilières. Les joueurs portent un maillot de couleur et gagnent le surnom de « diables rouges ».

Or en avril 1912 le Stade raphaëlois remporte à Paris le Championnat de France de football en battant l'A.S. française de Paris par 2 buts à 1 ! On imagine facilement combien cette victoire fut célébrée. Elle demeure encore présente dans beaucoup de mémoires raphaëloises.

Parmi les joueurs de Saint-Raphaël se trouvaient plusieurs anglais et quatre joueurs d'une même famille franco-britannique, les trois fils et le gendre de Léon Sergent. Le fils aîné des Sergent, capitaine de l'équipe victorieuse, est triomphalement élu au Conseil municipal la même année.

• Les relations de la communauté anglaise avec la population locale et la municipalité

Comme on l'a déjà indiqué, les anglais vivaient entre eux et l'église anglicane était au centre de leur communauté. Elle tenait une grande place dans leur vie au point que certains s'y rendaient plusieurs fois par semaine.

Leur vie sociale était aussi rythmée par des visites chez les uns et chez les autres. On s'invitait à déjeuner ou à prendre le thé. Bullock Hall note dans son journal qu'un jour il a reçu ensemble pour prendre le thé neuf *ladies* portant chacune un titre de noblesse. Des échanges et des visites de ce type impliquant des familles françaises étaient rares.

Cependant les Anglais qui résidaient de façon permanente à Saint-Raphaël et ceux qui y venaient régulièrement participaient un peu plus à la vie locale. Certains faisaient partie de sociétés savantes, tel Sydney Bentall, membre de la Société d'Histoire Naturelle de Toulon ou Bullock Hall qui appartenait à la Société d'Etudes Scientifiques et Archéologiques de Draguignan. On peut en conclure que ces représentants de la communauté britannique parlaient couramment le français.

Des activités charitables pouvaient aussi rapprocher les deux communautés. Ainsi, en 1890, Mme Sergent et son amie Mme Earle ont recueilli des fonds parmi la « colonie étrangère » afin de contribuer au financement de la construction d'un hôpital à Saint-Raphaël. La même année, selon la *Saint-Raphaël Revue*, ces deux dames avaient organisé une

⁹⁶ L.E. Jones, *I Forgot to Tell You*, Rupert Hart-Davis, Londres, 1959, p.117

⁹⁷ Voir *Splendeurs et infortunes d'un lord anglais à Valescure : Lord Amherst et la villa Lou Casteou* par Lindsay Benoist, Bulletin de la société d'histoire de Fréjus et de sa région n°9, 2008

réception qualifiée de superbe dans les salons de l'Hôtel Continental de Valescure⁹⁸. Les invités français et anglais avaient dansé ensemble jusqu'à quatre heures du matin. Le journaliste conclue son article sur cette réception en souhaitant « voir se maintenir et s'accroître encore davantage ces sympathies entre la colonie étrangère et la population de Saint-Raphaël⁹⁹ ». C'est bien l'indication que de telles rencontres n'étaient pas très fréquentes.

Beaucoup d'Anglais ne connaissaient pas d'autres français que leurs domestiques. Ils les avaient engagés sur place pour la durée de la saison, en complément parfois de leurs serviteurs habituels venus d'Angleterre. Les domestiques français étaient souvent regardés de haut. Ainsi la propriétaire de la villa Suveret, Mme Broadwood, se plaint de son jardinier et de sa cuisinière : l'un garde toute la journée la même tenue, l'autre qui est italienne s'habille de manière peu soignée. Dans la même famille la gouvernante anglaise refuse de prendre ses repas avec les domestiques français, tant elle est choquée par leurs mauvaises manières de table¹⁰⁰.

Dans certaines demeures britanniques l'atmosphère restait très victorienne: la domesticité était nombreuse et des tenues vestimentaires imposées au personnel de maison. Par exemple, selon le recensement de 1901, dans la résidence de la famille Plowden à Valescure, on ne comptait pas moins de 11 domestiques, dont un valet de pied, un sommelier, une couturière et trois cuisinières ; la moitié de ces employés étaient anglais, les autres venaient d'Italie, de Suisse ou d'Autriche.

Au contraire, dans une famille franco-britannique moins fortunée comme celle des Sergent, les relations avec le personnel de maison étaient moins formelles : la jeune fille de la famille jouait avec les enfants du jardinier et elle allait parfois se baigner avec la cuisinière et son fils.

Une dernière question importante est celle de l'attitude de la municipalité vis-à-vis de cette communauté anglaise. Comme on l'a vu, Félix Martin avait déjà beaucoup œuvré pour que sa ville se développe en attirant et en retenant des hivernants étrangers fortunés. Ce faisant il était conscient d'être en concurrence avec d'autres villes de la côte, telles Hyères ou Cannes et il s'efforçait d'offrir aux hivernants étrangers des commodités analogues à celles de ces stations voisines. Il s'employait donc résolument à favoriser le séjour de riches familles britanniques dont les investissements immobiliers et les achats dans le commerce ne pouvaient que contribuer à la prospérité locale. Clients réguliers des hôtels et des magasins de Saint-Raphaël, les anglais participaient ainsi au bon fonctionnement de l'économie de la ville.

À partir de 1895, la municipalité suivante conduite par Léon Basso a conservé la même attitude favorable aux hivernants étrangers, notamment envers la colonie anglaise.

Par exemple, à la demande de celle-ci, il est décidé en 1898 que la gare de Saint-Raphaël sera à l'avenir appelée « Saint-Raphaël Valescure », un nom qu'elle porte toujours. De même, à partir de 1909, le conseil municipal soutient le projet d'agrandissement du golf de Valescure présenté par une société anglaise et il verse une subvention annuelle au Golf Club jusqu'à la première guerre mondiale.

Tous ces efforts de la municipalité sont récompensés le 15 octobre 1914 : la ville de Saint-Raphaël est officiellement classée station climatique. Saint-Raphaël est définitivement lancé.

Bien entendu le développement de Saint-Raphaël marque ensuite une pause durant la première guerre mondiale. Il faudra attendre les années vingt pour qu'il reprenne et que les belles villas de Valescure accueillent à nouveau de riches familles britanniques.

⁹⁸ Devenu ensuite l'hôtel des Anglais

⁹⁹ *Saint-Raphaël Revue*, 25 février 1890

¹⁰⁰ Surrey History Center, Broadwood papers, Réf. 2185/BMB/4 et 2185/BMB/5

De cette présence britannique durant plusieurs dizaines d'années, il reste bien sûr les constructions. En parcourant Valescure, on ne peut manquer d'apercevoir à travers les jardins les belles villas longtemps habitées par ces anglais fortunés. Deux églises font également partie de cet héritage: celle de Valescure, devenue catholique dans les années cinquante et celle de Saint-Jean l'Évangéliste qui est maintenant le centre de la communauté anglicane du Var. Il reste aussi quelques toponymes : le boulevard des Anglais, le carrefour des Anglais. Une rue et un gymnase Victor Sergent évoquent ailleurs le souvenir du capitaine franco-britannique de l'équipe de football de 1912. Et le nom complet de la gare de Saint-Raphaël, *Saint-Raphaël-Valescure*, est encore là pour rappeler que nombre de voyageurs venus d'outre Manche descendaient à cet arrêt du PLM. La colonie britannique a laissé aussi des souvenirs plus émouvants : ce sont les tombes du quartier anglais dans le cimetière Alphonse Karr de Saint-Raphaël. Dans ce cimetière créé en 1890, à l'époque de Félix Martin, toute une partie avait été réservée aux sépultures relevant d'autres cultes que le culte catholique. De nos jours une cinquantaine de tombes portent encore des inscriptions et des noms anglais. Les familles s'étant éloignées, elles sont malheureusement laissées à l'abandon: les pierres tombales sont salies et brisées, les éléments métalliques rouillés et tordus, les croix cassées et renversées. Pourtant plusieurs de ces tombes présentent un réel intérêt architectural et historique. Il faut donc souhaiter que les descendants des familles concernées puissent être contactés et que la procédure de reprise des concessions entamée par la ville épargne les plus remarquables d'entre elles¹⁰¹. Ainsi sera conservé le souvenir de cette époque où la colonie anglaise a marqué l'histoire de Saint-Raphaël.

¹⁰¹ Voir *Les fantômes d'Albion : les temps anglaises du cimetière Alphonse Karr de Saint-Raphaël* par Lindsay Benoist, Bulletin de la société d'histoire de Fréjus et de sa région n° 10 (2009) et le site de la médiathèque de Saint-Raphaël : <http://www.bm-saintraphael.fr/monuments.html>

CANNES ET LES ANGLAIS

1835 - 1930

Andrée Bachemont

Nous savons que parmi les voyageurs étrangers qui parcourent le sud de la France au XIXe siècle, venant, soit pour des raisons de santé, soit pour découvrir la Riviera, les Anglais seront les premiers à s'y fixer. A partir de cette époque et pendant de nombreuses années, ils formeront la colonie la plus importante de notre cité. Pourquoi Cannes, alors qu'au siècle précédent on les trouve déjà installés à Nice ?

Pourtant à cette époque, le bourg, situé sur la colline du Suquet qui domine la jolie baie de Cannes, protégé par les collines de la Croix-des-Gardes à l'ouest, par celles de la Californie à l'est, n'est qu'un village composé de marins, de pêcheurs et de leurs familles. Presque tous possèdent un lopin de terre, sauf quelques rares bourgeois ayant des propriétés plus importantes. On sait que le pays est planté de vignes, d'oliviers, d'orangers, de figuiers et que l'on y vit essentiellement de la pêche. Mais il eut l'avantage de séduire un personnage qui par sa fortune et ses relations allait permettre un essor considérable au petit port de pêcheurs. Ce sera le début d'une longue histoire d'amour entre Cannes et les Anglais.

Commençons notre découverte du quartier ouest de Cannes, appelé encore aujourd'hui, le quartier anglais. Un beau matin ensoleillé de décembre 1834, arrive un riche lord écossais, lord Henry Peter Brougham and Vaux, avocat, écrivain, orateur, homme politique, une personnalité aux multiples facettes ! Refoulé à la frontière du Var, pour cause de choléra, alors qu'il désirait rejoindre l'Italie, il revient à Cannes, s'installe à l'unique auberge, celle de M. Pinchinat, près du bord de mer.

Très vite, il est séduit par la douceur de la lumière, le magnifique paysage ; il parcourt le bord de mer, les sentiers de la Croix-des-Gardes et l'extraordinaire panorama qui s'étend de l'Estérel aux îles de Lérins, l'enchanté. Dès le mois de janvier, il acquiert un vaste terrain qui va du haut de la colline complantée de pins, d'orangers et d'oliviers, au rivage de la mer. Il décide d'y faire construire une belle demeure de style Renaissance italienne, ce sera la villa ou Château Eléonore-Louise, nom de sa fille unique. Il y fera de longs séjours, y donnera de somptueuses réceptions pendant les trente-quatre années passées à Cannes.

En 1868, il décèdera en cette demeure à l'âge de quatre-vingt-dix ans. Il aimait s'entretenir avec la population et cherchait à se rendre utile. Dans la vie privée, paraît-il, il était le plus simple et le plus généreux des hommes. Lorsqu'il retournait en Angleterre, connu de toute l'aristocratie anglaise, il vantait le charme de notre région, les bois d'oliviers, les couchers de soleil sur l'Estérel ; à chacun de ses séjours il n'avait pas de peine à faire partager son enthousiasme pour Cannes. Grâce à ses hautes relations en Angleterre et en France (il connaît bien le roi Louis-Philippe), il usera de son influence à maintes reprises et pourra aider la municipalité cannoise, lors de la création d'un môle à l'ouest de la baie pour protéger le port, puis il interviendra pour la construction du chemin de fer ainsi que pour la réalisation du canal de la Siagne. A son décès, Cannes lui fera des obsèques solennelles, toute la population l'accompagnera à sa dernière demeure. Il avait désiré dormir de son dernier sommeil à Cannes car, disait-il, il faut que la souche reste où l'arbre meurt. Lord Brougham est enterré au cimetière du Grand Jas.

Du 15 au 19 avril 1879, le Centenaire de la naissance de lord Brougham revêtra un éclat particulier. Pendant cinq jours, la municipalité organisera des expositions horticoles, des régates, des fêtes venitiennes, des cavalcades, des illuminations, un bal populaire, des feux d'artifice, en souvenir de son bienfaiteur et procèdera à l'inauguration de sa statue aux Allées.

A la suite de lord Brougham, dès 1837, le général Herbert Taylor fera construire le Château Saint-Georges, en bord de mer, vers la Bocca. Puis sur la Croix-des-Gardes s'éleva le Château Leader en 1843, son propriétaire, sir Temple Leader, membre de la chambre des communes, ami de lord Brougham, appréciait tant de pouvoir se baigner l'hiver à Cannes !

Les voyages étaient à cette époque, l'apanage des gens fortunés, souvent de grands propriétaires terriens et les nouveaux arrivants, séduits par la beauté du site, ayant l'expérience de voyages lointains, estimèrent que la Croix-des-Gardes valait bien l'Italie ! Ils achètent des propriétés agricoles, font édifier de belles demeures, dont certaines existent encore, entourées de superbes parcs. Cependant peu confiants en la main-d'œuvre locale ils font venir les meilleurs architectes d'Angleterre pour bâtir leurs villas.

Les premiers hivernants sont accompagnés de leur famille, de leurs serviteurs, de leurs amis et peu à peu les collines boisées de la Croix-des-Gardes à l'ouest ou de la Californie à l'est se couvrent de belles villas.

En 1838, un autre personnage, Mr Thomas Robinson Woolfield, riche marchand de Glasgow, possédera plusieurs demeures et habitera longtemps la Villa Victoria que l'on peut toujours apercevoir derrière son mur. Il avait acquis un terrain d'une dizaine d'hectares allant jusqu'au rivage et installé les premiers lawn-tennis pour distraire ses amis. Il disait : « au cours de sept ans de voyages en Espagne, en Egypte, en Palestine, en Syrie, en Asie Mineure, en Turquie et en Grèce, à la recherche d'un coin où passer mes derniers jours, je n'avais rien trouvé qui me séduisait autant que Cannes »

C'est Woolfield qui entreprit la construction du château du Riou aujourd'hui Parc Vallombrosa. Cette construction exaspérait Prosper Mérimée (ancien Inspecteur des Monuments Historiques) qui écrivait à la duchesse de Boigne : « les Anglais qui construisent ici mériteraient d'être empalés pour l'architecture qu'ils ont apportée dans ce beau pays... » En 1855, Woolfield fera ériger, sur sa propriété, la première église anglicane Christ-Church, disparue au profit d'un immeuble. Pour entretenir ses jardins, il avait fait venir d'Angleterre, un jeune jardinier de 20 ans, John Taylor, qui très vite devint indispensable aux nouveaux arrivants, leur indiquant les terrains à la vente, et les aidant dans leurs démarches. Au point qu'en 1864, Woolfield lui conseilla d'ouvrir une agence immobilière, route de Fréjus, où John offrira aux Anglais, outre terrains et villas à acheter, la presse de leur pays, un commerce de bières, de whisky et de thé, une agence bancaire. En 1884, la reine Victoria le nommera Vice-Consul d'Angleterre. Au fur et à mesure de son importance, aidé de ses enfants et petits-enfants, au XXe siècle, il installera son agence sur la Croisette où son nom s'affiche encore. Il deviendra l'un des plus importants agent immobilier de la Côte d'Azur.

Un ministre anglican, Henry Belmont Syms fera édifier, en 1854, le Château de la Bocca ; il achètera aussi l'île Saint-Honorat et son donjon fortifié, alors à la vente.

Les Cannois accueillent favorablement cette colonie étrangère, riche et choisie. Peu à peu, ils se mettent au service des Anglais et en tirent largement profit. Ils vendent leurs terrains, louent leurs demeures à prix d'or. Ils ouvrent des magasins où les prix sont exorbitants, certains apprennent même leur langue.

Les Anglais apportent leurs usages, le raffinement d'une société aristocratique, de beaux équipages, une domesticité importante et stylée ; ils mènent grand train, recevant avec beaucoup de faste.

Ce sont aussi des découvreurs de plantes exotiques, certains ont beaucoup voyagé et font venir du monde entier des espèces végétales alors inconnues. Dans les jardins cannois se mêleront aux feuillages clairs des agrumes et aux sombres cyprès, l'eucalyptus et le mimosa d'Australie, les araucarias et casuarinas, les cèdres du Liban ou de l'Atlas, les bougainvillées du Brésil, les iris d'Asie et les palmiers de toutes espèces. Les parcs s'ouvriront aux yeux admiratifs des visiteurs.

« Dans ce climat enchanteur, la poétique fiction d'un printemps éternel est une gracieuse réalité », écrivait Prosper Mérimée. Mais ce dernier, railleur, écrivait aussi à ses amis parisiens : « on trouve ici les demoiselles anglaises non mariées et non mariables, qui ont des toilettes impossibles, des bas rouges, des chapeaux à plumes ». Mérimée possède parfaitement leur langue, est souvent accompagné dans ses promenades par deux vieilles amies anglaises de sa mère et répond à toutes les invitations de l'aristocratie britannique !

Peu à peu, la colonie s'agrandit, en 1862, une quarantaine de familles habitait le quartier anglais : sir Temple Leader, le baron de Belem, le marquis de Stratford, sir Talbot, plus tard, sir Waterlow qui fonda l'hôpital anglais Sunny Bank ; par la suite, bien d'autres personnages importants viendront agrandir la colonie anglaise. En 1901, on compte environ 1200 familles installées à Cannes. Les aristocrates feront aussi preuve de charité et participeront aux œuvres de bienfaisance de la cité. Mais notre hôte le plus illustre fut le prince de Galles, futur roi d'Angleterre, dont nous allons parler un peu plus loin. Les ducs de Cumberland et de Cambridge, cousins de la reine d'Angleterre, étaient également des habitués de Cannes.

Il faut aussi rappeler les grands et beaux hôtels qui s'élevèrent dans ce quartier, pour accueillir les visiteurs. L'Hôtel Bellevue fut le premier, en 1857, à recevoir des hôtes anglais sur la recommandation de lord Brougham. Une dizaine d'années plus tard l'Hôtel Beau-Site ouvrira ses portes. Il devient rapidement le rendez-vous de la gentry anglaise. En 1881, des Anglais, les frères Renshaw tracèrent sept courts de tennis dans ce cadre enchanteur, on disait que c'étaient les premiers de France. Le Château des Tours ou Vallombrosa sera converti en hôtel de 1893 à 1935 avec deux cents chambres réservées à une riche clientèle. Il s'appellera alors l'Hôtel du Parc. A la limite du quartier anglais, vers la ville, l'Hôtel Pavillon fut construit en 1864. Le Prince de Galles s'y rendra quelquefois. Au fond de l'ancien parc, on peut encore voir le cimetière des chiens et une plaque commémorative qui concerne le chow-chow préféré du Prince.

Aux yeux des Cannois, les nouveaux arrivants étaient des excentriques et leurs demeures bien étranges ! Cependant, à partir de 1865, la ville se mettra à l'heure anglaise et l'on verra apparaître des commerces franco-anglais, tailleurs, épiceries, pharmacies, banques, tea-room, ainsi que des médecins anglais.

Lorsque le chemin de fer arriva à Cannes en 1863, ce fut alors un afflux de touristes anglais qui entraîna la création d'un service direct de Calais ou de Boulogne. La même année pour satisfaire la clientèle britannique, le premier Casino de Cannes, aux allures de château gothique, fut construit sur la Croisette à l'emplacement de l'hôtel Majestic. Un peu plus loin se trouvait depuis 1858, l'hôtel Gonnet et la Reine.

La famille royale d'Angleterre fut souvent représentée à Cannes, il en rejaillissait un grand prestige pour la ville, surtout auprès des ressortissants britanniques. Déjà en 1861, le prince Léopold, futur duc d'Albany, septième fils de la reine Victoria était venu à l'âge de huit ans, auprès de sir Temple Leader pour soigner une santé fragile, mais par la suite il ne revint que rarement. Lors de son dernier séjour en 1884, il y trouva une mort tragique après une chute ; il avait trente-et-un ans. A sa mémoire, le prince de Galles avec la participation de la colonie britannique fit édifier l'église Saint-Georges à la Californie, en 1887. La reine Victoria viendra deux mois après l'inauguration prier en ce lieu ; elle passera cinq jours à la villa Edelweiss proche de la villa Nevada, où son plus jeune fils avait rendu l'âme.

En hommage au duc d'Albany, la colonie étrangère à son tour fit construire devant la villa Nevada, une jolie fontaine surmontée d'une colonne de marbre supportant un Saint-Georges terrassant le dragon. Mais notre hôte le plus assidu sera le prince de Galles. Il fera son premier séjour à Cannes en 1872, en compagnie de son épouse et à partir de 1880 reviendra presque chaque hiver, passant deux ou trois semaines en notre cité. Il en appréciait la vie mondaine ainsi que les activités sportives brillantes, qui se déroulaient dans ce décor et

ce climat exceptionnels. Il changeait à chaque fois d'hôtel pour ne pas favoriser l'un d'eux, mais affectionnait particulièrement le Cercle Nautique.

Le prince de Galles, très aimablement, acceptait l'offre des autorités locales de participer à des expositions ou inaugurations. Très recherché dans les réceptions, les grandes familles aristocratiques se disputaient la faveur de sa présence. Grand voyageur, diplomate avisé, il sera l'initiateur de l'Entente cordiale. Et l'on disait qu'il était en quelque sorte « le roi de la Côte d'Azur, il avait fait de Cannes son quartier général ». Excellent yachtman, le prince participait souvent aux Régates Internationales sur son yacht *le Britannia*. Il avait grandement contribué au développement de la navigation de plaisance et à la prospérité de Cannes. En mars 1898, il posait la première pierre de la jetée qui portera son nom.

Puis à partir de 1901, devenu le roi Edouard VII, retenu par ses charges, on ne le vit plus que rarement à Cannes. La nouvelle de sa mort en avril 1910 attrista profondément les Cannois et les membres des colonies étrangères, car il avait su se faire aimer de tous. Un comité fut constitué par des membres de la municipalité et quelques personnalités étrangères, afin de lui élever une statue grâce à une souscription. En 1912, elle sera inaugurée en grande pompe.

De 1900 à 1914, si les Français venaient plus nombreux s'installer à Cannes il y avait encore de nombreux personnages de marque dans la colonie britannique.

Cannes cependant se transformait et s'étendait vers l'est, le long de la mer et au nord sur les collines. On construisait villas et hôtels : Hôtel Gray et d'Albion, des Anglais, du Prince de Galles, des Îles Britanniques. Des artères, aujourd'hui encore, les avenues Prince de Galles, Leader, Wester Wemyss, des Anglais, d'Oxford, Montrose témoignent de leur présence.

La comtesse d'Oxford fit construire l'Hôtel de Provence en 1865 au quartier de Terrefial. César Ritz le rachètera en 1887 et le prince de Galles avec sa famille y passera plusieurs semaines de l'hiver 1888. La comtesse d'Oxford possédait plusieurs terrains aux alentours et sur l'un d'eux, situé boulevard du Cannet (actuel boulevard de la République) étant donné l'arrivée de nombreux compatriotes dans ce quartier, elle fit édifier, l'église anglicane, Saint Paul's Church (vendue à l'évêché de Nice vers 1956) où à présent les messes sont données en portugais, anglais et tagalog pour les Capverdiens.

De belles demeures s'élèveront à proximité, comme le Château de Thorenc édifié par le duc James Graham de Montrose, d'une très vieille famille écossaise, le Château Sainte Anne par le capitaine Philip Green, ainsi que la villa Clémentine, devenu établissement scolaire.

A propos du culte anglican, la colonie anglaise de Cannes issue pour la majorité, de la noblesse, tenait à respecter les traditions de la religion anglicane mais il ne lui sera pas facile d'imposer son culte. En un premier temps, lord Brougham, Herbert Taylor et sir Temple Leader amenèrent d'Angleterre, un pasteur anglican et le logèrent chez eux. Dix ans plus tard, enfin autorisées, les trois premières églises officielles du Royaume Uni achetèrent des terrains sur lesquels seront construites des églises. En 1856 l'église protestante du Riou, en 1869, Saint Paul's Church, en 1874, l'Eglise réformée de Cannes et Holy Trinity Church, puis en 1880 Saint Andrew's Presbyterian Church. L'église écossaise Saint Andrews a été démolie et deux d'entre elles appartiennent à l'archevêché catholique, le nombre de résidents anglais ayant diminué. A partir de 1873, les protestants britanniques furent inhumés au nouveau cimetière du Grand Jas, dans un carré qui leur est réservé, on l'appelle toujours le cimetière anglais, même si par la suite d'autres étrangers y seront enterrés, particulièrement des membres de la colonie russe.

Nous arrivons à l'est de Cannes où nous trouvons des hôtels de moindre importance qui ont gardé leur appellation d'origine : le Victoria, le Westminster ou le Windsor. Vers 1876, un grand établissement fit son apparition, l'Hôtel Mont-Fleuri, dans un site pittoresque,

au pied de la colline de la Californie où l'air était embaumé par les parfums des orangers et surtout des cassiers dont les fleurs étaient envoyées aux parfumeries de Grasse. La clientèle anglaise, arrivée par le train de luxe, le Calais-Nice-Rome Express en appréciait, d'après d'anciens guides touristiques, son calme et son environnement.

Nos hôtes anglais pouvaient s'adonner sous notre ciel d'azur à de nombreuses activités sportives, d'ailleurs toutes importées d'Angleterre, le tennis, le croquet, le yachting, le golf, le polo. A cette époque, il semblerait que le yachting était une vraie activité économique générant des ressources importantes pour la ville. En effet, de nombreuses altesses royales participaient aux régates, drainant leur cour, leurs familiers et un nombreux public. Au début du XXe siècle, les tournois de tennis attiraient à Cannes, les meilleurs joueurs du monde.

A la limite de Cannes et Vallauris, sur le versant est de la colline de la Californie au-dessus de la route d'Antibes, se trouvera en 1883, au centre d'un parc immense l'Hôtel Métropole. En 1899, le prince de Galles inaugurerà ses huit courts de tennis aménagés parmi les mimosas et les eucalyptus.

Sur cette vaste colline se dressaient aussi quelques villas et châteaux, en 1865, le château Scott pour Michael Hughes Scott, vrai château de conte de fées avec ses tours crénelées, le château Allerton appartenant à John Grant Morris of Allerton en 1867, la villa des Mimosas construite en 1880 pour l'un des plus anciens amoureux de Cannes, le chevalier James Henry de Colquhoun, descendant d'une vieille famille écossaise. Il était très apprécié des Cannois dont il parlait le langage. Et en 1888, le château Louis XIII de sir Robert Gardner fut érigé à l'angle de la colline.

Evidemment, l'énumération de ces nombreuses demeures construites pour les hivernants d'Outre-Manche, puis l'évocation de tous ces hôtels, peut paraître fastidieuse, mais elle démontre l'importance de la présence anglaise à Cannes pendant près d'un siècle et l'évolution qui s'ensuivit.

Les municipalités successives, soucieuses du confort et du bien-être de ces hôtes étrangers firent des efforts pour améliorer les conditions matérielles de la cité.

Les interventions de la colonie anglaise dans la vie municipale auront souvent des conséquences heureuses sur l'urbanisme.

Améliorant ses structures portuaires, la municipalité fera construire à l'est, la jetée Albert-Edouard, inaugurée en 1898 par le prince de Galles lui-même.

Des capitaux anglais seront investis de 1866 à 1868 dans la concession du Canal de la Siagne, en 1907 dans le Casino municipal à travers la société Casino municipal Cannes Limited fondée à Londres et en 1911, Henry Ruhl créera la société Ruhl's Carlton Hôtel Limited pour l'exploitation de l'hôtel Carlton.

La municipalité tirera profit du développement de la consommation par les droits d'entrée des marchandises étrangères, surtout alimentaires. En 1907, pour faciliter l'accueil des hivernants, un Syndicat d'Initiative sera créé, complétant le rôle des agences immobilières ; des affiches et des guides seront rédigés en langue anglaise.

Des écrivains viendront chercher l'inspiration dans cette région privilégiée, des peintres essayeront de saisir les couleurs lumineuses du ciel. Lord Brougham nous a laissé quelques dessins et aquarelles de Cannes, nous montrant le Suquet, son château des moines, son grand pré, ses quelques maisons de pêcheurs blotties au nord-est de la colline, précieux documents d'époque.

Pour terminer je voudrais vous parler de deux personnages que Cannes n'a pas oubliés. Tout d'abord William Bonaparte Wyse, noble irlandais, petit-fils par sa mère de Lucien Bonaparte, qui lors d'un voyage en France, tombera amoureux de la Provence, rencontrera Mistral, apprendra le provençal, deviendra félibre et passera le reste de sa vie à écrire des poèmes en provençal.

Il décèdera à Cannes en 1892 et est enterré au cimetière du Grand Jas ; deux plaques commémorant son souvenir ont été posées sur le mur est de l'hôtel Majestic, ancien hôtel Beau Rivage où il logeait. Dans les années 1920-1930, le célèbre Winston Churchill, aristocrate, homme politique, écrivain, très original et même extravagant, disait-on, fera de fréquents séjours à Cannes. Attiré par son ciel d'azur, la mer aux couleurs changeantes, les flamboyants couchers de soleil, il ne venait jamais sans son attirail de peintre qui encombrait les couloirs de son hôtel. Il allait planter son chevalet près du Vieux Port, endroit qu'il préférait à tout autre ! Ses toiles étaient souvent signées Charles Morin, son nom de peintre. Picasso disait de lui : Au lieu de faire de la politique, il pourrait gagner sa vie en faisant de la peinture.

LE MARCHÉ BRITANNIQUE À LA FIN DU XIX^e SIÈCLE ET AU DÉBUT DU XXI^e SIÈCLE

Pierre Gourand

Les Anglais ont certainement été les premiers touristes à fréquenter nos rivages, qui, le nom n'ayant été inventé par Stéphane Liégeard qu'en 1888, n'étaient pas encore ceux de la Côte d'Azur. Sans doute, quelques jeunes aristocrates britanniques qui, selon la coutume, effectuaient le « Grand Tour » sur le continent avant de s'établir dans leurs terres, avaient-ils goûté la douceur du climat et décidé de revenir y faire des séjours d'hiver.

La présence d'unités anglaises dans les eaux de la Méditerranée pendant la Guerre de Succession d'Autriche en 1743-48 semble avoir incité la « gentry » à faire de Nice son lieu de villégiature hivernale préféré. Mais le véritable lancement de la « French Riviera » sera l'œuvre de Tobias G. Smollett, médecin et homme de lettre écossais, qui séjourna à Nice de 1763 à 1765 pour y soigner sa « scrofule ». A son retour en Angleterre, il publia un livre « Voyages à travers la France et l'Italie » avec une description particulière de la ville, du territoire et du climat de Nice. L'ouvrage eut un certain succès, à la suite duquel un certain nombre d'Anglais vinrent sur la Côte d'Azur pour y soigner leurs poumons, d'autant que le courant avait été entretenu par un autre ouvrage, publié en 1820, par un autre médecin, le Docteur J.B. Davis.

C'est toutefois ce qu'on appelé « la période Sarde » de 1815 à 1860, alors que le Comté de Nice était sous la domination du Roi de Piémont-Sardaigne, qui a été la grande période britannique sur la Côte d'Azur au XIX^e siècle. Un quartier de Nice (La Croix de Marbre) fut appelé le « Newborough », tellement il y avait d'Anglais qui y résidaient. On sait que c'est le Révérend Lewis Way, chapelain de l'Eglise Anglicane, qui, pour aider les niçois lors d'une crise économique, finança les travaux de construction d'un chemin en bord de mer qui deviendra, bien des années après « La Promenade des Anglais ».

Le tourisme était à cette époque tellement anglais qu'on rapporte qu'en 1851, Alexandre Dumas, qui était descendu à l'Hôtel d'York, demanda au propriétaire de quelle nationalité étaient les nouveaux arrivants, celui-ci lui aurait répondu : « ce sont des Anglais, mais je ne saurais vous dire s'ils sont Français ou Allemands... ». En effet, « Anglais » signifiait touristes. Il ne faut pas oublier que Cannes fut lancée par Lord Brougham, ancien Chancelier d'Angleterre, qui, refoulé à la frontière du Comté de Nice par un cordon sanitaire à cause du choléra qui sévissait en Provence en 1834, s'établit dans un petit village de pêcheurs, qui n'avait que cinq rues : Cannes. Il s'y plut tellement qu'il y resta et y mourut quelques trente ans plus tard, non sans avoir fait de son « village », une station internationalement connue.

Toutefois la forte présence britannique ne se démentit pas après le rattachement du Comté de Nice à la France en 1860, en particulier à la Belle Epoque. Comment ne pas mentionner les séjours que fit à Nice, à l'Hôtel Régina de Cimiez, de 1895 à 1899, la Reine Victoria, le souverain le plus puissant de son époque ? Elle entraîna avec elle, non seulement l'aristocratie anglaise, mais également de nombreux autres souverains régnants, et une foule d'autres anglais de toutes les classes sociales qui remplissaient aussi bien les hôtels de luxe que les pensions les plus modestes.

C'est dire, tout ce que doit aux Anglais le tourisme azuréen.

Alors où en est-on à notre époque ?

En 1996, le Comité Régional du Tourisme Riviera-Côte d'Azur, considérait que le marché britannique était toujours un marché « leader » pour notre région mais dans de moindres proportions qu'avant la Première Guerre Mondiale.

Sur un total estimé à 7,8 millions de séjours touristiques, les étrangers assuraient 4 millions de séjours. Or, parmi ces séjours internationaux, les Anglais venaient en seconde position derrière les Italiens, avec 490 000 séjours par an, soit 12,4 % des séjours d'étrangers, loin devant les Américains et les Allemands.

Cette même étude précisait qu'en raison d'une durée de séjour plus élevée que la moyenne, la part des nuitées anglaises dans les hôtels s'élevait à 14% des nuitées étrangères. C'était, estimaient les spécialistes, un marché traditionnel et très fidèle, même si la demande, en raison des offres diverses et à très bas prix faites par les pays du pourtour méditerranéen qui s'éveillaient au tourisme, avait tendance à fléchir. Il faut également noter que si la majorité des touristes britanniques (environ 65 %) résidaient chez des amis, dans leur famille ou dans des résidences de tourisme, l'hôtellerie se taillait tout de même la part du lion avec 164 000 séjours et 577 000 nuitées, dont à peu près la moitié, dans des hôtels haut de gamme (4 étoiles).

On doit aussi signaler que c'est véritablement à cette époque que la Côte d'Azur, qui était à l'origine considérée seulement comme une destination de vacances et de loisirs, commençait, aux yeux du marché anglais à apparaître comme une excellente destination « affaire-congrès », grâce surtout au développement de l'aéroport de Nice-Côte d'Azur et à ses nombreuses dessertes non seulement de Londres, mais également de Manchester, Birmingham, Edimbourg, etc ...

Le rôle des « tours-opérateurs » dans le développement du tourisme britannique de l'époque, avant l'arrivée d'Internet, ne doit pas être négligé. Sur les 350 « tours-opérateurs » qui programmaient la France, 63 offraient des séjours sur la Côte d'Azur, tout comme les 7000 agents de voyage détaillants, qui proposaient aux touristes anglais, toujours très « price conscious » et pratiquant la religion du « value for money », un grand nombre de voyages individuels à forfait (FIT), qui permettaient aux plus « regardants » de venir séjourner sur la Côte à des prix sensiblement égaux à ceux proposés par les autres pays du pourtour méditerranéen. On ne peut mentionner ce bref aperçu du marché britannique sur la Côte d'Azur des années 1990, sans mentionner l'influence de deux ouvrages de Peter Mayle « A year in Provence » et « Hôtel Pastis » qui ont eu beaucoup de succès et qui montrent bien l'attachement presque viscéral des britanniques pour notre région, leur amour pour l'authenticité et leur rejet du tourisme de masse.

Une autre étude du CRT Riviera-Côte d'Azur de 2007 donne une vision du marché britannique (incluant l'Irlande) légèrement différente.

Ce marché, y dit-on, représente encore environ un million de séjours annuels, un potentiel aussi important que l'Italie. Ce serait l'explosion de l'offre en « low cost » qui aurait dopé la demande de ces dernières années, compensant ainsi la « crise » du début des années 90.

En examinant les statistiques, on s'aperçoit toutefois que le « pic » de la fréquentation britannique récente se situe autour des années 2001 à 2003 et que l'on note un certain fléchissement pour les années 2006-2007. Si la fréquentation des hôtels au cours de ces années 2000 semble être restée relativement stable, il semble en revanche que celle des résidences de tourisme ait très nettement fléchi, ce qui est difficile à expliquer pour un marché aussi « price conscious » que le marché britannique.

Sur le nombre des nuitées hôtelières passées en France, précise l'étude, les Britanniques en réalisent plus de 7 % sur la Côte d'Azur. Après avoir fortement baissé entre 1986 et 1992, la fréquentation hôtelière britannique est remontée régulièrement pour retrouver en 2005 le niveau de 1986. On y voit un regain d'intérêt pour notre région qui se traduit par une nouvelle augmentation du marché en 2008.

En effet, la part des Britanniques dans la fréquentation hôtelière étrangère n'a quasiment pas cessé de croître depuis une vingtaine d'années, mis à part la période 1991-

1996. On est passé de 10 % en 1985 à 15 % en 1989-90 puis à plus de 20 % en 2001 pour atteindre 23 % en 2005 grâce à une durée de séjour supérieure à la moyenne. Il apparaît que, depuis 2001, la fréquentation étrangère de la Côte d'Azur soit étroitement dépendante de l'évolution du marché britannique.

La demande britannique se répartit particulièrement bien sur l'année, surtout entre avril et octobre, la période de pointe étant août-septembre pour les transports aériens, juin-juillet pour les hôtels et mai pour les résidences de tourisme, le mois de décembre étant évidemment le plus creux.

Si les séjours britanniques ont fortement progressé à Cannes, Monaco, Antibes et Nice, la progression est moins sensible sur le littoral est. Nice reste très nettement en tête de la demande avec 42 % des séjours, en revanche la demande pour le Moyen et le Haut Pays reste très modeste. Malgré la progression du tourisme d'affaires qui ne représente hélas que 6 % du marché britannique, la majorité des séjours des Anglais (70 %) ont pour motif les loisirs, les vacances et le tourisme. Contrairement à ce que l'on pourrait croire, le marché britannique est un marché touristique relativement jeune. Seulement 18 % de la clientèle a plus de 60 ans.

A l'analyse de ces enquêtes et des commentaires des divers spécialistes et malgré ce qui peut apparaître comme des variations importantes dans les statistiques, on remarque tout de même une remarquable stabilité du marché anglais sur la Côte d'Azur. Il semble que la tradition, l'histoire et les liens indissolubles qui se sont créés au cours des ans et des saisons touristiques entre les deux pays l'emportent largement sur les fluctuations économiques et les « avatars » politiques. La fréquentation des Britanniques a certes évolué, mais elle a survécu aux crises, aux offres diverses des autres pays du pourtour méditerranéen, à l'évolution des modes de réservation (tours-opérateurs, agents de voyages détaillants, FIT et maintenant tous les réseaux utilisant Internet et l'informatique, etc...). C'est incontestablement la preuve d'un attachement « presque viscéral », comme nous l'avons dit plus haut, du public anglais pour notre littoral.

Il appartient à tous les responsables du tourisme mais aussi aux responsables politiques et surtout aux professionnels de tout mettre en œuvre pour que cette amitié et cet attachement qui s'est construit durant plus de 250 ans continue à survivre et que l'amitié franco-britannique qui s'exprime sur nos plages, dans nos restaurants et partout dans nos villes, continue à progresser.

Alexandre Dumas déclarait également, toujours en 1851, que « Nice était une ville anglaise où l'on pouvait même rencontrer des Niçois ! »

LES HIVERNANTS (SURTOUT BRITANNIQUES) SUR LA RIVIERA

Marc Boyer

Rien n'est donné; tout ou presque fut inventé. Les articles, rapports, ouvrages qui traitent de la Riviera, commencent souvent par de pesantes énumérations des facteurs et atouts sensés expliquer la naissance, le développement et le succès de la Riviera. Cette démarche n'est pas explicative. Elle occulte le rôle des initiateurs, la part des hasards et le caractère socioculturel de cette migration singulière qui, apparue vers 1760, fut majeure jusqu'à la crise de 1929.

Le déclin fut rapide. D'autres attraits élitistes avaient pris la place pour l'hiver ; mais l'observateur peu averti pouvait croire que l'hiver dans le Midi avait cédé devant une migration estivale qui était massive. C'est ce qu'écrivit, en 1936, le journal *Gringoire*. Un de mes livres récents, *L'hiver dans le Midi*¹⁰² présenta ce que M. Agulhon appelait « une histoire d'hier ». Une histoire finie, certes, mais qui a beaucoup marqué la fin du XIXe et le XXe siècle. Ainsi fut créée une région thématique, sans cadre naturel évident, mais avec un contenu historique, un nom incertain, tantôt la *Riviera*, et tantôt la *Côte d'Azur*, un ensemble d'icônes, une végétation importée et acclimatée qui transformait « une gueuse parfumée » en Eden –le Paradis-jardin. Le décor bâti a une tonalité kitsch. C'est cette ambiance qu'apprécièrent des Nord-Américains qui, pourtant, avaient, chez eux, la Floride.

L'Histoire de la Riviera est un chapitre majeur de l'histoire du tourisme –ce qu'ont montré mes diverses publications. Elle a donné une orientation nouvelle aux monographies locales quels qu'en soient leurs auteurs¹⁰³.

• L'invention de l'hiver dans le midi

Ce qui caractérise le XVIIIe siècle, par rapport aux siècles antérieurs, c'est qu'il fut une grande période d'invention, de novation, de révolution, touchant tous les domaines. Les Britanniques jouèrent un rôle exceptionnel.

- Inventions politiques – de l'exécution du roi Stuart au début du XVIIIe à la Révolution française.

- Inventions scientifiques et techniques, avec la machine à vapeur (Watt) machines textiles.

- Révolution agricole, d'abord anglaise, avec la suppression de la jachère et les nouveaux assolements.

- Mise en place d'une monnaie indépendante (livre sterling) et invention du système bancaire moderne.

La liste pourrait être beaucoup plus longue. Elle serait incomplète si elle ne comprenait pas les grandes inventions dans le domaine des migrations. Jusque là, les riches oisifs détenteurs du pouvoir pratiquaient la double résidence : hôtel dans la ville capitale et château ou manoir sur leurs terres, sources de revenus.

¹⁰²Marc Boyer. *L'hiver dans le Midi. L'invention de la Côte d'Azur*. Préface de Maurice Agulhon, Professeur honoraire au Collège de France. Ed. L'Harmattan. 2009.

¹⁰³Citons au moins *L'histoire de Nice* de R. Latouche (t.3), *L'histoire de Nice et du pays niçois* de P. GONNET (1976), celle d'A. Compan (1979), et Max Gallo, *La baie des anges* (3 vol). Pour ne pas être trop incomplet on devrait ajouter des ouvrages parus à l'étranger comme :

- Nash Dennison, *The rise and fall of of an aristocratic tourist culture...* Annals of Tourism 1979.

- Savelli A., Bodson D., Boyer M. et alii *Il Mediterraneo com systema turistico complesse*, 1988, 255p.

- Nocifiora G., Boyer M. et alii, *Il turismo mediterraneo*. Coll. Uta Sapienza, 1993, 310 p.

Au XVIIIe, la migration oisive des plus riches se diversifie. Les Anglais inventent et perfectionnent *The Tour*, ou *The Grand Tour* qui conduit le jeune aristocrate à travers l'Europe, avec le voyage d'Italie et un peu de séjour en France (et Hollande). Prendre les eaux n'est plus seulement une corvée thérapeutique, mais le plaisir mondain de l'été, avec des séjours d'un mois environ dans les *resorts* (stations) à la mode. Bath, en Cornouaille, fut l'initiatrice début XVIIIe ; à la fin du XVIIIe et au début du XIXe, plusieurs villes d'eaux européennes continentales se disputent la faveur des riches : ce sont surtout les *Baden* germaniques ou de l'Europe Centrale, mais aussi Aix-en-Savoie, Vichy, quelques stations pyrénéennes. Dans la deuxième moitié du XVIIIe apparaît une variante balnéaire océanique avec la naissance de Brighton, dans le Sud de l'Angleterre. Dans le premier tiers du XIXe, surgissent les premières stations balnéaires sur le Continent européen, Ostende, en face de l'Angleterre, est pionnière. En France, Dieppe, fut la première.

Le XVIIIe, enfin, a multiplié les formes de résidence oisive en Europe ; c'est surtout la période de paix retrouvée- après 1763- qui fut la plus inventive. Les riches propriétaires terriens transforment leurs résidences campagnardes, ajoutant des « english gardens ». Les Britanniques, puis une partie des rentiers européens, choisissent quelques villes européennes pour y faire de longs séjours ; parce que, disent-ils, ces villes offrent un climat plus agréable, qu'il y a une vie de société plaisante. Ainsi en France, fin XVIIIe, on pourrait citer Montauban, Montpellier, Avignon, Aix, Valence, Lyon (choix contesté par Smolett), Nice ; Nîmes est toujours visitée, mais elle n'est pas ville de séjour. Toulon, Hyères, Nice sont habituellement citées ; et plus à l'Est, San Remo, Livourne et Pise.

La plupart des historiens s'accordent à dire que Hyères et Nice furent les plus anciennes « places de santé » pour de larges séjours hivernaux. La plus ancienne des deux fut peut-être Hyères ; le début sur ce point a peu d'intérêt. Peut-être faut-il rappeler ce qu'écrivait l'incontestable découvreur de Nice, Tobias Smolett :

« Hyères, la première, eut l'idée de mettre ses dons bénis au service de la maladie et de la désespérance ».

Et constater que les principales « cités d'azur » du XIXe, qu'il s'agisse de Cannes, Monaco, Menton ou San Remo, n'étaient, au XVIIIe ni connues, ni fréquentées.

Autre certitude : Smolett, s'il n'a pas été stricto sensu, « l'inventeur de Nice », fut le premier qui par ses écrits, l'ait consacré comme « place de santé ». Ses *Letters to Nice from Nice*, parues en 1766, eurent un vif succès. Smolett était médecin ; cela donna du poids à son choix de Nice. D'où venait cet avantage climatique ? La question, fin XVIIIe siècle, fit débat. Saussure qui fut hivernant, mesura, en profondeur, la température du golfe de Gênes et conclut : « cette mer fermée était un réservoir climatique ».

A la Révolution française, les éléments constitutifs de l'hiver dans le Midi sont en place. Les hivernants étaient encore peu nombreux et principalement présents en deux villes, Hyères et Nice. La saison d'hiver ne fut pas balayée par la coupure de la Révolution et de l'Empire, et d'ailleurs, l'hivernage ne fut pas totalement interrompu. Ces raisons d'hiverner combinaient plusieurs éléments :

- le primat consacré des voyages en Italie ; la Provence était sur le chemin de l'Italie.
- l'habitude chez les riches oisifs britanniques (ou autres) de séjourner six mois (d'hiver) dans certaines villes de la moitié Sud de la France.
- l'admiration pour la végétation exotique importée ; l'oranger- par son nom, la couleur de son fruit, avait pris une valeur mythique.
- la conviction nouvelle que le voyage en Italie, le séjour en Provence doivent être évités l'été, et sont préférables l'hiver.

Le « paradique hivernal de la Riviera », vers 1789, était établi. Quelques riches familles, surtout britanniques, le connaissaient. Leur notoriété compensait leur petit nombre. En 1788, cent cinquante familles surtout britanniques hivernèrent à Nice et une cinquantaine à

Hyères. Leur présence, c'est-à-dire, leurs dépenses somptuaires, observait Bonifassy, s'élevèrent à 300 000 livres, soit l'équivalent « d'une année d'huile ». Référence évidente : la vente de l'huile d'olive était la première exportation du pays de Grasse et de Nice.

La coupure 1792-1815 ne fut pas totale. Les Anglais, par exemple, revinrent dès la signature de la paix d'Amiens. De grands notables français vinrent, nombreux, hiverner. En commençant par Bonaparte. Le général résida à Hyères, en 1793, pendant le siège de Toulon. « Madame mère » séjourna plusieurs hivers à Hyères ; de même Pauline Bonaparte –elle allait ensuite prendre les eaux à Gréoulx. Non seulement Napoléon 1^{er} encouragea sa famille à hiverner sur la Côte, mais il choisit ces villes d'hiver pour les résidences forcées de personnalités : Savone pour Pie VII, Nice pour le roi d'Espagne.

La vente de Biens Nationaux permit la constitution de vastes domaines. J.B. Filhe fut un modèle d'habile spéculateur, sur son domaine, il introduit de nombreuses espèces tropicales¹⁰⁴. L'Empire entreprit de nombreux travaux routiers pour que Nice ne soit plus un cul-de-sac. Ainsi fut améliorée la liaison avec Coni par le col de Tende, construite la route de la Corniche. La promotion de la région du Sud fut assurée par la publication de beaux ouvrages, comme le très érudit *Voyage dans le Midi de la France*, en sept volumes de Millin. Autant de signes d'attente d'un développement futur. Mais jusqu'à l'arrivée de Brougham, Nice et Hyères restèrent seules.

● Le grand siècle de l'hiver dans le midi (1834-1929)

Ce Midi, n'a pas un nom bien précis avant que les Anglais n'imposent celui de Riviera et que Stephen Liegeard ne propose (en 1887), celui de Côte d'Azur.

Le Midi, vers 1830, se limitait à deux villes d'hiver. Pendant un siècle, jusqu'à la crise de 1929, son attrait prit une ampleur inouïe, une extension géographique très vaste à l'Ouest, à l'Est, au Nord (jusqu'à Cannes et même Nyons). En chemin, les Britanniques imposèrent un nom *la Riviera*. Et en 1887, l'homme politique bourguignon Stephen Liegeard proposa, en 1887, le terme de *Côte d'Azur* qui devait s'imposer que bien plus tard quand les élus niçois, dont Jean Médecin, voulurent établir des distances avec Marseille, capitale régionale contestée.

Pendant la première moitié du XIXe et un peu au-delà, la fonction thérapeutique est mise en avant. La tuberculose, sous la forme pulmonaire surtout, est « le mal du siècle ». La réaction des médecins est d'encourager les malades riches à fuir les froids humides du Nord de l'Europe et de choisir de résider dans les *health places*. Des médecins, pour eux-mêmes, leur famille, leur clientèle, cherchent à justifier des choix, à montrer qu'il n'y a pas que Nice et Hyères. Ils publient des traités, suscitent de fécondes controverses. Il suffit d'établir un bilan : les auteurs anglais sont, en effet, les plus nombreux. Les critères se précisent. Le meilleur est sans doute la température moyenne de janvier ; vient ensuite la protection du vent du Nord. A ce titre, l'œuvre du Dr Benett est essentielle : il classe les *winter climates*, montre la supériorité de Menton, la mieux abritée. Il s'y installe, pour se soigner et exerce la médecine. Benett et bien d'autres soulignent aussi que Nice et Hyères ne peuvent prétendre au monopole que l'aire géographique de l'hiver dans le Midi est beaucoup plus vaste.

La liste des hivernants célèbres, l'énumération de leurs Guides et Traités, la présentation des nouvelles villes d'hiver serait lassante. Il faudrait énumérer les maréchaux d'Empire dont beaucoup moururent dans les villes d'hiver ; ainsi Gouvion Saint-Cyr. La plupart des écrivains de l'époque romantique séjournèrent sur la Côte, découvrant d'autres sites ; ainsi Jules Verne avec Antibes. Mérimée était un grand partisan de Cannes et regrettait que l'on attribuât sa découverte à Brougham.

¹⁰⁴Aux Archives départementales des Alpes-Maritimes, de nombreux dossiers en témoignent.

La Côte -ou plutôt certains lieux privilégiés- fut choisie par de riches hivernants qui voulurent sortir telle ou telle ville d'hiver de sa somnolence. Hyères fut la première à bénéficier de ces interventions de mécènes. A. Denis qui en fut longtemps le maire, Stuetz Costa de Beauregard et surtout Alexis Godillot furent les figures marquantes. Godillot (+ 1899) avait une ressemblance étonnante avec Napoléon III ; il avait aussi une fortune considérable acquise comme fournisseur des armées ; les fantassins français ne pouvaient oublier ses souliers. Godillot s'intéressa à Hyères où il hivernant et voulut lui donner un grand développement.

L'époque romantique vit surgir de nouveaux venus, appelés à un grand succès. Le hasard fut à l'origine, en 1834, de la découverte de Cannes par lord Brougham and Vaux, ancien chancelier du Royaume Uni. Il se rendait en Italie ; à cause de l'épidémie de choléra, il est arrêté à la frontière du Var. Il ne veut pas revenir en Angleterre, craignant être la risée de ses compatriotes. Il cherche un lieu où se fixer, et découvre Cannes. Malgré la mauvaise humeur de P. Mérimée qui avait vécu à Cannes de 1855 à sa mort en 1870, les contemporains ont reconnu les titres de Brougham. John Leader, en 1857, lui écrivit : « Si vous n'avez pas créé Cannes, vous l'avez découverte pour le monde civilisé ».

Le grand mérite de Brougham fut sa décision de se faire construire une belle demeure pour l'hiver. Ayant consulté les *Brougham Papers* au London University College, j'ai constaté la passion méticuleuse qu'il mit à diriger les travaux de la construction de la *villa Eleonore Louise* dont la première pierre fut posée en 1835. Déçu alors de ne pas revenir au pouvoir, Brougham à partir de 1835 se consacra très largement à cette construction. Sa villa, sur trois plans, offrait 500m² habitables. Sa construction coûta 94000 francs. Brougham fut imité par plusieurs aristocrates britanniques dont Woolfield. Plusieurs de ces villas étaient de grande dimension et avaient une certaine prétention. Jaloux sans doute, Mérimée se gaussait de « cette foule de maisons grotesques ».

Le résultat est impressionnant : vers 1870-75, Cannes reçoit chaque hiver huit cents familles, en grande majorité britannique ; les trois quarts hivernent dans des villas, possédées ou louées à des compatriotes. Sur la demande des hivernants et avec leur participation, la ville de Cannes construit *la Croisette*, achevée dès 1872. Après La Croix des Gardes, d'autres collines reçoivent des lotissements luxueux dont la colline de La Californie. Au début de la IIIème République, la position de Cannes est acquise. C'est une ville d'hiver élitiste. Le duc de Vallombrosa, en 1862, avait créé le *Yatching Club* qui organisa des régates. La construction d'hébergements de confort et souvent luxueux caractérise la période 1870-1930. Il s'agit à la fois de villas et de châteaux, mais aussi d'hôtels qui s'établissent surtout sur la Croisette ou à proximité. En 1900, Cannes offre quatre mille chambres réparties en quatre-vingts hôtels dont une dizaine de qualité supérieure ; tous alors sont fermés l'été.

Nice profita d'avoir été une des deux doyennes des « health places », d'être devenue française en 1792. Elle ne pâtit pas de n'être pas desservie par le chemin de fer ; Hyères, au même moment, ne l'était pas non plus. Le Rattachement, en 1860, lui fut favorable ; au demeurant, c'est bien ce qu'avaient espéré les Niçois eux-mêmes. Enfin, la création, décennie après décennie, d'autres villes d'hiver avait pour avantage de maintenir Nice en position centrale, dans cette région de l'hivernage qui s'étendit peu à peu de Hyères à Rapallo. Tout cela préparait Nice à nouer peu à peu le rôle de capitale d'hiver.

Nice donne l'exemple : l'installation des hivernants ne se fait jamais au coeur des vieilles villes, mais à leur périphérie, dans les jardins et vergers où les notables locaux leur louent, pour l'hiver, leurs maisons de campagne. La ségrégation élitiste des hivernants s'établit à Nice, de l'autre côté du Paillon, dans le faubourg de la Croix de Marbre ; à Hyères, dans les jardins au-delà de la place de la Rade ; les hivernants à Cannes élisent la colline de La Croix des Gardes. Pendant le premier demi-siècle, les hivernants furent des locataires en meublés.

Après 1850, beaucoup suivirent l'exemple qu'avait donné, à Cannes, lord Brougham : ils construisent selon leur goût, comme l'explique Taylor qui, à Cannes, a imité Brougham. Les villas locales ne lui conviennent pas : « Il veut montrer aux indigènes de Provence la différence entre un home anglais bien aménagé et leurs châteaux (en français dans le texte) ¹⁰⁵ .

Tous les voyageurs et hivernants ont vite apprécié cette ségrégation et le plaisir de se trouver dans leur ville et leur maison. Alexandre Dumas l'avait souligné à Nice, dès 1840 : « Il y a deux villes à Nice, la vieille ville et la ville neuve, *l'Antica Nizza* et la *Nice new*, la Nice italienne et la Nice anglaise » ¹⁰⁶ .

Ce sont les hivernants eux-mêmes qui prennent les initiatives d'urbanisme. Ainsi ils construisent des avenues pour leurs *promenades*.

A Nice, l'initiative en revient, en 1821, au Révérend Lewis Mayer et à son beau-frère qui, le long de la mer, édifie *le chemin des Angles*; la Promenade des Anglais fut, au cours des deux siècles, agrandie, embellie, prolongée... Et imitée ; sous le Second Empire, à Cannes, on utilise les gravats de la construction ferroviaire pour édifier *la Croisette* cœur de la ville de séjour élitiste. Hyères, elle, était à quatre kilomètres de la mer. Un hivernant, Alexis Godillot voulut qu'elle en eut aussi un : ce fut le boulevard des Palmiers qui relie la place de la Rade à la mer et attire le Casino, les belles villas.

L'écrivain Alphonse Karr fut un des premiers français à avoir hiverné à Nice; il est un bon témoin de sa transformation. Ce républicain avait fui la France après le coup d'Etat de 1851 ; suivant le conseil donné par son ami Pillet consul de France à Nice (le dernier qui ait assumé cette fonction). A Nice, Karr s'adonne à la culture florale expédiant à Paris ses productions. Les fleurs et ses enthousiasmes épistolaires servirent la réputation de Nice dans le public français. A.Karr ne cachait pas son mauvais caractère. « Karr avance et raille », « Karr rosse », écrit-il. Nice, pour lui, devient un « Karr naval », bruyant où sévit par exemple la cousine de l'Empereur, Marie Bonaparte qu'il appelle « la princesse Brouhaha ». Karr, finalement, ne supporte plus : en 1867, il quitte Nice pour se réfugier là où les hivernants sont encore rares, à Saint-Raphaël. IL y fait construire sa villa « la maison clos » protégée par des haies de cactus.

Les propos anecdotiques de Karr sur Nice nous montrent à la fois la domination britannique maintenu, mais aussi la venue des Français, déjà les plus nombreux sous le Second Empire et -enfin- l'arrivée des Russes, à partir de 1856. Le fait initiateur fut la venue de l'Impératrice Alexandra Feodorovna qui passa l'hiver 1856-57 à Nice. Elle logeait dans la villa Avigdor ; cette villa d'un banquier niçois était la plus belle et située à l'écart, sur la colline de Cimiez. L'Impératrice circulait beaucoup en carrosse dans Nice, faisait de grandes promenades à pied ; elle reçut pendant l'hiver plusieurs grands ducs et duchesses. Nice fut ainsi connue de l'aristocratie russe et les Niçois très flattés de cette présence- 149 familles russes hivernèrent à Nice en 1856-57. Les hivers suivants, ce nombre fut maintenu. Chaque hiver, vinrent des membres de la famille impériale, des écrivains tels Gogol ou Herzen, des nobles russes polonais, moldo-valaques.

A la fin du Second Empire, la primauté de Nice comme ville d'hiver est nettement établie elle à la plus importante colonie britannique et la seule colonie russe. Elle est adoptée par les rentiers français. Le chemin de fer -enfin arrivé- a beaucoup fait pour ce succès. Le P.L.M. qui n' pas ménagé ses efforts, se félicite du succès de la Riviera française plus tôt rattachée à l'Empire du Nord que la Riviera italienne. Le Conseil d'administration du P.L.M. exprime, annuellement, la satisfaction des actionnaires comblés. La multiplication de très belles affiches sur Nice et les autres villes d'hiver françaises montrent que le P.L.M. entretient la réputation flatteuse. Cela continue encore fin XIXe siècle ; les rapports annuels du P.L.M.

¹⁰⁵ Alexandre Dumas père, *Impressions de voyage*, 1841, p.83.

¹⁰⁶ Alexandre Dumas père, *Impressions de voyage*, 1841, p.83.

soulignent alors que « la Côte d'Azur se démocratise ». Les esprits chagrins, eux, disent alors qu' « elle s'encanaille ». Ce qui est vrai aussi.

Pendant le dernier tiers du XIXe siècle et le début du XXe, les articles de la grande presse, les libellés et ouvrages divers se sont multipliés sur Nice et la Côte d'Azur. L'éloge du climat et de la végétation alternent avec la critique des « constructions grotesques », la satire des mœurs, la dénonciation de cette ostentation. Il faut croire que le public aime cela et en redemande. Les grands écrivains qui ont choisi Nice ou une autre localité plus calme rappellent que la Côte d'Azur est autre chose et se réfèrent aux fondateurs, comme Alphonse Karr dont Lamartine louait ainsi la sagesse :

« Bravo pour avoir osé abandonner la plume et avoir pris la brèche.

Comme je vous envie !... A. Karr, dans son jardin c'est un paysage de Poussin, un coucher de soleil au bord de la mer ».

A. Karr fut continué par Théodore de Banville qui écrivit *La mer de Nice*. Au moment de l'Annexion, plusieurs auteurs commencent à écrire que les hivernants ont tort de quitter Nice dès avril ; ils se privent du plaisir d'observer l'éclat de la végétation, les plus belles floraisons.

La Côte d'Azur n'est pas qu'un refuge pour valétudinaires ou un lieu de perdition mondaine. Après 1890, certains font la promotion d'une Côte d'Azur sportive ; le climat en permet la pratique en toute saison. Sur terre, avec le golf, l'équitation, le tennis qui fut introduit ici avant la région parisienne. Sur mer aussi, avec les régates lancées par le duc de Vallombrosa. Les attractions y sont de plus en plus nombreuses. N'oublions pas la place des compétitions automobiles.

● L'âge d'or du tourisme élitiste de la Côte d'Azur et les mutations du XXe siècle

Entre 1890 et 1914, on peut parler d'un âge d'or de l'hiver dans le Midi et d'une Côte d'Azur à son zénith. La Côte d'Azur, depuis Stephen Liegeard, a un nom ; il progresse en notoriété. La Côte d'Azur est désormais sans rivale. Pas de concurrents sérieux sur la côte au-delà de Toulon. Les rivaux atlantiques –Pau, Biarritz Arcachon, n'ont pas progressé au même rythme ; et fin XIXe, Pau est même en déclin. Les villes d'hiver du golfe de Gênes ont progressé comme la Riviera française ; les rivages italiens au-delà de Rapallo n'ont vu naître qu'un nombre limité de villes d'hiver. La Côte d'Azur et les Rivières di Ponante e di Levante, vers 1900, sont sans rivales sérieuses. Leur progrès ne s'est pas fait selon l'image simpliste de la tache d'huile, mais sur la dynamique d'une surenchère élitiste multiforme. Les anciennes stations, fin XIXe, et encore -une dernière fois- après 1920- se redonnent un coup de jeune, en construisant des palaces plus beaux, des villes plus grandioses ou plus osées. C'est une permanente quête ostentatoire du plus beau, du plus riche.

Pendant une génération –vers 1860- 1890- la compétition se fit surtout sur le plan médical : l'argumentation portait sur la valeur climatique du lieu. Le maître en la matière avait été le Dr Bennett, auteur des ouvrages sur les *winter climates*. Bennett avait donné la primeur à Menton. Ses atouts exceptionnels ne furent plus contestés par la suite. Fin XIXe, les motifs de choix se diversifièrent. Les uns couraient vers le luxe, l'animation mondaine quand d'autres tentaient de trouver le refuge idéal, le lieu jusque là préservé. Les caps ou les presqu'îles sont alors recherchés: presqu'île de St Tropez, cap Nègre, cap Benat, cap Martin, cap Ferrat. Certains promoteurs tentent de concilier les aspirations contradictoires en édifiant des palaces au cœur de forêts ou de sites uniques. Ainsi furent édifiés, au cap d'Antibes, le *Grand Hôtel* et *l'Eden Roc*. Les Rothschild se protègent dans la villa *Ile de France* au Cap Ferrat. Le grand capitaliste germain du Crédit Lyonnais opte pour Cimiez, consacré par le séjour de l'impératrice Victoria.

A la fin du XIXe, la quête de l'exceptionnel peut conduire certains hivernants vers des lieux à l'image plus exotique... On peut citer dans l'Atlantique, Madère et dans l'espace

méditerranéen, Opatija, Corfou, Malte, l'Égypte et la Crimée. Les Nord-Américains, à leur tour, trouvent en Floride ce qu'ils allaient chercher sur la Côte d'Azur. Mais ces décors ne changent pas ; ni le mélange des motivations : thérapeutique et mondaine mélangées.

Les grandes mutations se situent un peu avant 1914. Une courte période (1919-29) peut faire croire que les migrations élitistes de l'avant-guerre ont repris comme avant. Illusion encore que de croire que tout vient de la conjoncture défavorable. Les causes sont structurelles. Avec l'effondrement des Empires austro-hongrois, IIe Reich, Empire tsariste, c'est toute la société aristocratique qui disparaît. La couche sociale des rentiers est laminée. Leurs goûts, leurs pratiques, leurs préférences sont « up-to-date ». Il y a longtemps, déjà, que les mœurs ont changé quand les responsables de la Côte d'Azur s'en aperçoivent. Ainsi en est-il de la nouvelle mode des sports de glisse sur neige et glace qui commencent à être à la mode à la fin du XIXe. C'est seulement en 1906 que certains hôteliers de la Côte d'Azur ont eu le premier soupçon : si cela expliquait la disparition de leur ancienne clientèle ? Ils envoient à Davos et St Moritz des espions qui retrouvent dans les stations de ski suisses naissantes leurs anciens clients.

Ce ne sont pas des professionnels méridionaux de tourisme mais des Nord-Américains qui ont découvert, initié l'attrait estival de la Méditerranée dans les années 1925-27. Ils s'appellent Gould, Fitzgerald ; ils trouvèrent littéralement Juan-les-Pins, la lancent. Il faut attendre 1928 pour que le *Carlton* de Cannes décide d'ouvrir aussi l'été- ce qu'il n'avait jamais fait. Pendant quelques années, autour de 1930, quelques stations comme Cannes pratiquent la double saison touristique très profitable tandis que d'autres villes d'hiver-Hyères, Menton, Grasse- persuadées qu'elles sont les mieux placées pour la seule saison imaginable, l'hiver, restent au bord du chemin.

Arrive la deuxième guerre mondiale, les occupations, les destructions pour certains établissements, les dégâts à réparer. La reconstruction de la Côte d'Azur ne fut pas rapide. Du point de vue strictement touristique, la seule grande fréquentation devenait estivale. Les anciennes villes d'hiver étaient maintenant concurrencées par de nouvelles venues –les stations du Languedoc par exemple ou celles de la côte entre Toulon et Marseille. Quantité d'établissements de l'ancienne grande station d'hiver furent reconvertis, vendus en appartements. Tout le monde (ou presque) dut se mettre à la nouvelle heure, qui était celle de l'été. Plusieurs stations, comme Grasse, durent admettre qu'elles avaient un beau passé plutôt qu'un bel avenir. Certains lieux méditerranéens qui avaient joué un rôle très modeste du temps du grand tourisme d'hiver devenaient maintenant de grandes destinations; ainsi la Corse qui autrefois se limitait à quelques séjours climatiques à Ajaccio et l'Ile Rousse... était, est toujours une destination très appréciée.

Cannes, autrefois distancée par Nice, devient peu à peu la station référence d'un tourisme méditerranéen français et cosmopolite à la fois, attirant pour sa vie mondaine, ses activités sportives, mais surtout son attrait culturel, son Festival de Cannes qui est le grand événement de toute la Côte d'Azur. Saint-Tropez, après sa période Colette, a une nouvelle vie avec Brigitte Bardot et symbolise le nouvel attrait de la nouvelle vague. L'élitisme n'a rien perdu de son dynamisme et de sa capacité à inventer de nouveaux lieux, de nouvelles pratiques. L'ancienne Côte d'Azur n'est pas du tout marginalisée, mais largement internationalisée.

TOBIAS SMOLLETT, L'INVENTEUR DE LA CÔTE D'AZUR

Pierre Joannon

Laurence Sterne s'est amusé, dans *Le Voyage Sentimental*, à caricaturer Tobias Smollett sous les traits d'un barbon souffreteux et colérique. De ce portait, digne du crayon de Hogarth, Emile Henriot fit l'épigraphe de son charmant roman aixois *Le Diable à l'Hôtel* : « Le savant Smelfungus voyagea de Boulogne à Paris, de Paris à Rome et ainsi de suite. Le savant Smelfungus avait la jaunisse. Accablé d'une humeur sombre, tous les objets qui se présentèrent à ses yeux lui parurent décolorés et défigurés. Il nous a donné la relation de ses voyages : ce n'est qu'un détail de ses pitoyables sensations. »

William Thackeray est moins sévère pour son confrère écossais qu'il dépeint, dans *Les Humoristes anglais du dix huitième siècle*, comme un « homme viril, sympathique, honnête et irascible, usé et battu, mais toujours brave et généreux. »

Une enfance endeuillée, solitaire et inquiète est sans doute à l'origine de l'irritabilité nerveuse qui fera de sa vie une vallée de larmes. Avec pour tout bagage une tragédie ratée et un vague brevet de médecin, Tobias Smollett embarque comme chirurgien sur un navire de ligne qui participe à l'expédition de Carthagène en 1741. Il s'engage dans la Compagnie des Indes Occidentales et réside quelque temps à la Jamaïque avant de regagner l'Angleterre où il épouse la « belle et accomplie Miss Lascelles », laquelle devra très vite renoncer à maîtriser ce fauve au cœur taraudé par l'anxiété, la misère et le dégoût de l'humanité.

En 1748, à l'âge de vingt sept ans, il connaît le succès avec *Roderick Random*, roman picaresque digne d'un *Le Sage* affligé d'aigreurs d'estomac. Taine soutenait qu'un français a peine à supporter les romans de Smollett tant ils évoquent « une meute de bouledogues acharnés à se battre, et qui, lorsqu'ils entrent en gaieté, s'amusent encore à s'enlever des morceaux de chair. » Visant l'auteur à travers un de ces personnages, le père de Thomas Graindorge ajoutait : « On prend en haine son caractère rancunier, concentré, opiniâtre, qui... n'est bon qu'à choquer ou à tyranniser les autres. »

Sans doute ses compatriotes prisaien-ils les histoires de bouledogues en furie : une certaine notoriété s'attacha à ses pas, mais une notoriété trop modeste pour lui assurer jamais l'aisance qui lui eût permis de poser sur l'homme et sur la vie un regard moins féroce. Alternant œuvres personnelles et compilations alimentaires, Smollett épuisa ses forces, trouvant dans ce travail de galérien ample motif à vérifier le bien fondé d'une misanthropie que l'ironie seule rendait tolérable à ses proches.

Indulgent au malheur, Thackeray ne lui marchandait point son estime : « Smollett demeura toujours un gentleman malgré toutes ses batailles et ses luttes, sa pauvreté, ses succès acquis durement et ses défaites. Ses romans ne sont que des souvenirs de ses propres aventures, que la description de son caractère et, à mon avis, de celui des personnages qu'il fut amené à connaître au cours de sa vie. Il devait avoir eu de bien étranges compagnons et avoir fait de bizarres connaissances dans son collège de Glasgow, dans l'officine d'un apothicaire de province, dans le poste des aspirants quand il naviguait comme chirurgien de marine ; et, aux Indes occidentales, dans la vie dure qu'il mena comme aventurier en quête de la fortune. Il ne dut pas beaucoup la trouver, j'imagine, mais doué d'un extraordinaire esprit d'observation, il nous décrivit tout ce qu'il vit, avec un charme étonnant et un humour délicieux. »

En juin 1763, flanqué de sa famille et d'un fidèle valet, Smollett passe le Channel. Ce voyage ressemble à une fuite : « Diffamé par la malveillance, persécuté par les factions, abandonné par d'illusoires protecteurs et accablé par l'épreuve d'un malheur familial que la fortune n'avait plus le pouvoir de réparer ...j'ai fui mon pays, théâtre de discussions

mesquines et d'incroyables folies, où, à force de calomnies perfides et d'insultes atroces, quelques vils incendiaires avaient rallumé le brandon menaçant de l'horrible discorde civile. »

But du voyage : le midi de la France où Smollett espère que la douceur du climat aura raison de ses insuffisances pulmonaires. Il passera un peu plus de deux ans sur le continent, écrivant d'abondance à des correspondants réels ou imaginaires qu'il renseigne avec une alacrité chagrine sur les différentes étapes de son périple à travers la France et de son long séjour au soleil de Nice. Remaniées et publiées en 1766 sous le titre *Voyages à travers la France et l'Italie*, ces lettres figurent parmi les classiques de cette « littérature voyageuse » si opportunément remise au goût du jour par Bruce Chatwin, Jacques Lacarrière, Kenneth White, Nicolas Bouvier et Michel Le Bris.

Elles offrent la première description détaillée des paysages, du climat, des ressources et de la vie publique et privée des habitants de ce littoral encore mal connu qui va devenir en peu de temps, l'auteur des *Voyages à travers la France et l'Italie* y est pour beaucoup, la destination favorite des lairds écossais, des lords- chanceliers d'Angleterre, des dandies londoniens et des Anglaises chlorotiques.

Pionnier, Tobias Smollett l'est à plus d'un titre. Alors que ses contemporains passent le Var pour se rendre en Italie, il se fixe à Nice et, si l'on excepte une incursion de deux mois en Toscane et à Rome, y réside de décembre 1763 à avril 1765. Il tient registre de tout ce qu'il voit, et comme sa curiosité est sans borne, la moisson est riche et instructive. C'est Taine qui le décrit fort à propos comme « un homme qui se met en voyage ayant sur les yeux une paire de lunettes extraordinairement grossissantes ». Enfin, ses manies, son humeur, sa contrariété permanente font de lui un critique assassin de l'espèce la plus réjouissante pour un lecteur d'aujourd'hui.

Sitôt arrivé à Boulogne, il épanche sa bile. Les Français, il les trouve légers, sales et importuns ; leurs compagnes, qu'il considère avec suspicion, sont coquettes et dissipées. La cuisine lui retourne le cœur tant il exècre l'ail qui relève tous les plats. Les crus dont on fait cas offusquent son palais : « En Bourgogne, le vin ordinaire est si faible et si léger qu'on n'en boirait pas en Angleterre ». Il se plaint d'avoir le plus grand mal à se procurer du lait pour son thé. La saleté, le manque de savoir-vivre et « l'exploitation à laquelle sont soumis les étrangers » lui font bouillir le sang en permanence. Tout au long du chemin, il ne cesse de gémir qu'on le vole, qu'on l'assassine, qu'on le bouscule et se moque de lui. L'impudence et la filouterie lui paraissent être les traits dominants de la corporation des aubergistes, tenanciers, hôtes, servantes, maîtres de poste, postillons, marchands et valets de place.

Pour comble d'infortune, un « asthme scélérat » compliqué d'un méchant rhume l'empêche de visiter Aix-en-Provence qu'il était pourtant fort curieux de découvrir. A Brignoles, c'est le froid qui lui perce les os : « Le vent qui soufflait s'appelle le Maestral en dialecte provençal et je n'en ai jamais connu de pire. » Le lendemain, en poussant les fenêtres quelle ne fut pas sa surprise en voyant la campagne couverte d'un épais manteau de neige : « Ce ne peut être le midi de la France », se lamente-t-il, « ce sont plutôt les Highlands d'Ecosse ». Au Muy, il se prend de querelle avec un aubergiste qui le mortifie cruellement ; à Fréjus, « ville tout à fait insignifiante et délabrée », il fait atteler six chevaux à sa voiture pour affronter la dernière étape de son voyage. « La montagne de l'Estérel qui s'étend sur huit milles, était autrefois hantée par une bande de dangereux bandits qui heureusement ont été exterminés. La route est très bonne mais parfois très raide et bordée de précipices. »

Au sommet, transis de froid, Smollett et les siens font halte dans un relais de poste dont la particularité ne laisse pas de leur arracher des cris admiratifs. Au nord, les fenêtres donnent sur un sombre paysage de roches enneigées et d'arbres aux branches couvertes de givre ; au sud, sur un magnifique oranger croulant de fruits mûrs sous les chauds rayons d'un soleil éclatant. « Jugez de mon étonnement », écrit Smollett, « de voir régner l'hiver dans toute sa rigueur d'un côté de la maison et de l'autre, l'été dans toute sa gloire. Le milieu de

cette montagne semblait vraiment marquer la limite du froid. L'après-midi, nous poursuivîmes lentement notre route dans un véritable enchantement. Le flanc de la colline est naturellement couvert des essences à feuilles persistantes les plus agréables, pin, sapin, laurier, cyprès, myrte, tamaris, buis et genévrier entremêlés de marjolaine, de lavande, de thym, de serpolet et de sauge.... »

La voiture amorce sa descente sur Cannes, « petite ville de pêcheurs située sur une plage agréable », passe en vue des fortifications d'Antibes et touche vers midi à Saint Laurent du Var : « Quoique le sol fût gelé le matin, le soleil était aussi chaud qu'au mois de mai en Angleterre ; la mer était calme et la plage faite de galets blancs et lisses. A main gauche, la campagne était couverte d'oliviers verdoyants et le bord de la route plantée de grands myrtes sauvages comme les aubépines en Angleterre. »

Frontière séparant la Provence du comté de Nice, le Var est un cours d'eau placide qui se mue en torrent impétueux au moment de la fonte des neiges. Faute d'un pont solide, on doit recourir à des passeurs pour franchir les courants. « Six d'entre eux, les vêtements relevés à la taille et de longues perches à la main prirent la voiture en charge et lui faisant faire de nombreux détours, l'amènèrent sans dommage à la rive opposée. » Trop heureux de s'en être tiré à si bon compte, Smollett rétribua grassement douaniers et « gaieurs » tout en appelant de ses vœux la construction d'un pont qui rendrait moins aléatoire le passage du royaume de France au royaume de Sardaigne. Encore était-il en grand équipage : quelle tête eût-il fait si, à l'instar de l'abbé Papon qui le relate dans son *Voyage littéraire de Provence* publié à Paris en 1780, il s'était présenté tout bonnement à pied ? « Si l'on ne passe ni en voiture ni à cheval , on s'assied sur l'épaule de deux hommes qui se tiennent serrés l'un contre l'autre , en prenant réciproquement avec la main le haut de leur veste au dessous du cou , de manière que l'un passe son bras droit sur le bras gauche de l'autre ; on traverse le fleuve dans cette attitude ; mais il faut avoir soin de ne pas regarder l'eau : elle est si rapide que la tête tournerait et l'on risquerait de tomber. »

Dans l'après-midi, Tobias Smollett fait son entrée à Nice. Il s'installe à l'auberge et se met aussitôt en quête d'un logement. On lui déconseille les maisons de ville, rares et chères, et les maisons de campagne où l'on gèle en hiver et cuit en été. Pour vingt-cinq livres par an, il déniché « un rez-de-chaussée pavé de briques comprenant une cuisine, deux grands vestibules, deux belles pièces avec cheminées, trois grands cabinets qui servent de chambre à coucher , avec cabinets de toilette, office et trois chambres de domestiques, débarras et réserve.... J'ai aussi deux petits jardins pleins d'oranges, de citronniers, de pêcheurs, de figuiers, de vignes, de salades et de légumes. »

Ayant meublé ce vaste intérieur, il reprend le fil interrompu de sa correspondance imaginaire : « Me voici installé à Nice », écrit-il à la date du 15 janvier 1764, « et j'ai enfin le loisir de vous parler un peu de cette ville remarquable. » Dans ce peu qui relève de l'euphémisme , tout est ramassé : l'histoire , la géographie , l'architecture civile et militaire, les institutions politiques, les vestiges archéologiques, l'économie locale, la cuisine régionale, et mille et une choses vues que ce bon docteur Smollett restitue avec précision, humour, et un sens de la couleur locale qui ne verse jamais dans le pittoresque racoleur .

« La ville qui a à peine un mille de circonférence », écrit-il, « compte douze mille habitants. Les rues sont étroites, les maisons bâties en pierre et les fenêtres en général garnies de papier au lieu de vitre. Cette matière ne serait guère adaptée dans un pays de pluie et d'orages, mais ici où ils sont rares, les losanges de papier sont assez efficaces. Néanmoins, les bourgeois commencent à faire vitrer leurs fenêtres.»

Il n'est guère impressionné par le port, petit bassin protégé par un môle de pierre hérissé de canons pointés vers le large : « il est généralement plein de tartanes , de polacres et autres petits bateaux qui viennent de Sardaigne, d'Ibiza, d'Italie et d'Espagne chargés de sel, de vin et d'autres denrées , mais il n'y a pas ici de commerce vraiment important. »

Par contre, il ne tarit pas d'éloge sur la campagne environnante : « quand je monte sur les remparts et que je regarde autour de moi, je crois vraiment à un enchantement. La petite campagne qui s'étend sous mes yeux est toute cultivée comme un jardin ; d'ailleurs on ne voit dans la plaine que des jardins pleins d'arbres verdoyants, chargés d'oranges, de citrons, de cédrats et de bergamotes qui font un charmant tableau. En s'approchant, on y trouve des carrés de petits pois bons à ramasser, toutes sortes de légumes magnifiques et des plates-bandes de roses, d'œillets, de renoncules, d'anémones et de jonquilles dans tout leur éclat et plus beaux, plus vigoureux et plus parfumés qu'aucune fleur jamais vue en Angleterre. Il faut que je vous dise que pendant l'hiver, on envoie des œillets jusqu'à Turin, à Paris et parfois même jusqu'à Londres, par la poste

Au milieu des plantations des environs de Nice, on aperçoit quantité de blanches bastides -ou maisons de campagne, qui font un spectacle éblouissant. Il y a parmi elles quelques belles villas qui appartiennent à la noblesse du comté ; des bourgeois possèdent même des cassines tout à fait logeables, mais en général ce sont des maisons de paysans qui n'abritent que la misère et la vermine. Elles sont de forme carrée et blanchies à la chaux ou au plâtre, ce qui enrichit encore le panorama. Les collines sont couvertes jusqu'au sommet d'oliviers qui restent toujours verts et dominées par des montagnes plus lointaines, couvertes de neige. Quand je me tourne vers la mer, la vue s'étend à l'infini, mais le matin par temps clair, on aperçoit les hauteurs de la Corse.»

En compagnie de quelques officiers suisses, il se rend à cheval à Villefranche afin de saluer le consul d'Angleterre, M. Buckland. Il en profite pour monter à bord d'une galère sarde, ce qui nous vaut une tirade marquée de la plus vertueuse indignation : « Je fus à bord d'un de ces vaisseaux et j'y vis deux cents misérables, enchaînés aux bancs sur lesquels ils rament lorsque la galère est en mer. Un sujet britannique conscient de son bonheur ne saurait voir un tel spectacle sans horreur ni émotion. Mais si l'on étudie la question froidement et posément, on reconnaîtra qu'il est juste et même sage, de mettre au service du public les malfaiteurs qui ne peuvent plus se prévaloir d'aucun des privilèges du citoyen. » Par contre, relève-t-il avec humeur, « c'est une atteinte manifeste et lamentable au droit des gens aussi bien qu'à l'humanité, de mêler à ces bandits les prisonniers maures et turcs capturés au cours d'opérations militaires. Et le fait que les prisonniers chrétiens sont traités avec la même cruauté à Tunis et à Alger, ne saurait justifier cette pratique barbare. »

Et puisqu'il est question d'honneur de la chrétienté, notre bon docteur y va de sa diatribe contre la France accusée de pactiser avec le diable au mépris des droits de l'homme, une antienne qui, on le voit, n'est pas nouvelle : « Il n'est assurément rien de plus honteux que les traités que la France et les puissances maritimes ont conclus avec ces barbares. Elles leur fournissent de l'artillerie, des armes et des munitions pour harceler leurs voisins. Elles leur paient même une sorte de tribut qu'elles présentent comme des libéralités et endurent souvent les affronts avec servilité par égard à quelque sordide petit avantage en matière de commerce.»

Il se défend, la main sur le cœur, d'être le moins du monde anti-français. N'est-il pas le premier à rendre hommage aux artistes et aux savants de cette nation, et à louer les qualités chevaleresques des soldats du Roi de France ?

Mais c'est plus fort que lui, il revient aussitôt à la charge, consacrant toute une lettre à stigmatiser le duel, coutume infâme, absurde et pernicieuse, que la France tolère sans voir que ces meurs barbares la déshonorent. Faute de pouvoir s'en passer, les français seraient moins odieux si, au lieu de s'embrocher, ils prenaient la saine habitude de se casser la tête à coups de pistolet, comme en Angleterre, cette pratique marquant un net progrès du bon sens « puisqu'elle met toute l'humanité sur le même pied. »

Autre bête noire de cet homme des lumières : la religion : « Je peux dire sans risque qu'ici la superstition règne à l'ombre très épaisse de l'ignorance et du préjugé. Il y a, je pense,

dix couvents d'hommes et trois de nonnes dans et hors les murs de Nice, mais je n'ai jamais entendu dire qu'un de ces religieux ait fait de progrès notable dans aucune des connaissances humaines Toutes les églises sont des asiles pour les criminels de toute sorte, sauf ceux qui sont coupables de haute trahison, et les prêtres sont extrêmement jaloux de leur privilège en ce domaine. Ils reçoivent à bras ouverts les meurtriers, les voleurs, les contrebandiers, les banqueroutiers et les criminels de toute obéissance et ne les livrent jamais avant de s'être assurés de leur vie et de leur liberté. Je n'ai pas à m'étendre sur les effets pernicieux de ce privilège infâme qui vise à augmenter le pouvoir et l'influence de l'église romaine en ruinant l'ordre et la moralité. »

L'Eglise est la principale cause de l'indigence : non seulement les Niçois passent le plus clair de leur temps à fêter les Saints au lieu de travailler, mais encore ils donnent la moitié de ce qu'ils gagnent au clergé et aux ordres mendiants. Experte dans l'art de distraire le peuple, l'Eglise, en retour, dispense à foison spectacles, processions, pèlerinages et fêtes votives. Cet aspect ludique de la religion papiste inspire à notre sombre Ecossais une remarque des plus pertinentes : « On m'autorisera à comparer la religion catholique à la comédie et le calvinisme à la tragédie. La première amuse les sens et inspire des idées d'allégresse et de bonne humeur, l'autre, comme la tragédie, joue sur la terreur et la pitié. » On n'est guère étonné de le voir en conclure que si les Français sont restés attachés au dogme catholique, c'est qu'à l'inverse du peuple anglais sujet à la mélancolie, ils sont versatiles, frivoles et irréfléchis.

Ayant réglé son compte à l'Eglise, Smollett s'en prend à l'aristocratie locale : « Nice abonde en noblesse, marquis, comtes et barons. Trois ou quatre familles sont vraiment respectables, les autres sont *novi homines*, issus de bourgeois qui ont épargné un peu d'argent dans leurs différents métiers et se sont élevés à la noblesse en l'achetant. L'un descend d'un avocat, un autre d'un apothicaire, un troisième d'un marchand de vin, un quatrième d'un marchand d'anchois, et on me dit qu'il y a même à Villefranche un comte dont le père vendait des macarons dans les rues. »

Cela ne les empêche pas d'être pointilleux sur l'étiquette et vaniteux comme des paons. Smollett que ne les aime guère, c'est visible, souligne d'un trait appuyé le grotesque de leur maquillage outrancier, de leur élégance criarde, de leurs mœurs dépravées. « Je ne veux pas entrer dans les détails ni ouvrir la chronique scandaleuse de Nice, par peur d'en être souillé. Pour ce qui concerne la délicatesse et la bienséance, lisez la description que le doyen Swift fait des Yahoos et vous avez une idée de la porcheria qui caractérise la galanterie à Nice. »

Leurs distractions : se réunir, le soir, en un lieu appelé le Parc « allongés sur des troncs d'arbres comme autant de phoques sur les rochers au clair de lune », ou dans la maison du Gouverneur à l'occasion d'une *conversazione* ou d'un bal financé par souscription. Inutile de dire que les Anglais ne se commettent guère avec ces aristocrates un peu trop voyants : « Notre consul qui est un fort honnête homme m'a dit qu'il avait vécu trente-quatre ans dans ce pays, sans avoir une seule fois mangé ou bu chez un noble. »

Loin de dédaigner les plaisirs de la table, l'auteur de Roderick Random consacre deux longues missives aux produits du marché, aux prix des denrées, à la meilleure façon d'accommoder les mets. On l'imagine à son affaire, curieux, empressé, cheminant avec componction d'un étal à un autre, flairant un melon, soupesant un becfigue, appréciant la fraîcheur d'un poisson, goûtant une olive, caressant la robe d'une pêche. Purgée de toute pensée maligne, la prose de Smollett vire au catalogue chatoyant et parfumé de tout ce qui pousse, vit et se consomme dans ce pays de cocagne.

Rayon viande : le bœuf piémontais est savoureux, le porc excellent, l'agneau délicat. On se pourlèche avec les chapons et les dindes. Le mouton, en revanche, est médiocre, les poulets étiques, et on chercherait en vain une oie dans tout le comté. En saison, le gibier est

abondant et délectable. Le sanglier rappelle le cochon sauvage de la Jamaïque. « Les lièvres sont gros, bien en chair et juteux. Les perdrix sont rouges en général, aussi grosses que des poulettes et très savoureuses ; il y a aussi des perdrix grises dans les montagnes et une troisième variété de couleur blanche. Celles-ci pèsent quatre ou cinq livres chacune. Les becfigues sont plus petits que des moineaux mais très gras ; on les mange généralement à moitié crus. La meilleure façon de les préparer consiste à en farcir un petit pain dont on a creusé la mie, de bien les arroser de beurre et de les faire rôtir jusqu'à ce qu'ils soient dorés et croustillants. Les ortolans sont mis en cage, gavés jusqu'à ce qu'ils en meurent puis mangés comme de véritables friandises. Les grives se servent avec les entrailles car elles se nourrissent d'olives. Ils pourraient aussi bien manger les tripes du mouton puisqu'il se nourrit des herbes aromatiques de la montagne. »

Nice, poursuit Smollett, ne manque pas de poisson : rougets, Saint Pierre, bonites, maquereaux, grondins, mostelles frétilent dans les filets. « L'un des meilleurs poissons de ce pays s'appelle le loup, blanc, ferme et savoureux. » Il y a aussi le poulpe qui, mijoté aux oignons, évoque le pied de bœuf. Mais la sardine, l'anchois et le thon sont assurément les prises les plus courantes sur la côte. « Les anchois ne font pas seulement l'objet d'un commerce considérable à Nice, ils jouent un rôle important dans toutes les familles. A souper, les nobles et les bourgeois mangent une salade et des anchois qu'ils consomment aussi tous les jours maigres. Tout au long de la côte, pêcheurs et marins n'ont guère d'autre nourriture que du pain sec et des anchois salés ; quand ils ont mangé le poisson, ils étalent la saumure sur leurs croûtes. Rien n'est plus délicieux que des anchois frits à l'huile ; je les préfère aux éperlans de la Tamise. Je n'ai pas à vous dire que sardines et anchois sont pêchés au filet, salés, mis en caques et expédiés dans tous les pays d'Europe. »

Il énumère les légumes, vante au passage la truffe blanche du Piémont, réputée la meilleure du monde, passe en revue fruits de saison qui, en été, « atteignent à la perfection » et sont plus fermes et parfumés que les fruits anglais, ce qui ne l'empêche pas de les trouver trop doux et sucrés pour son palais.

Le thé et le sucre, importés de Marseille, sont sans défauts. A l'inverse, beurre et laitages sont exécrables, et il en va de même du pain. « Le pain de Nice est très médiocre et très malsain, selon moi. La farine sent généralement le moisi et elle est mêlée de sable. » Si l'eau de vie est imbuvable, le vin est bon et d'un prix raisonnable, mais les Niçois ont à son endroit de bizarres façons. « Ici les gens ne traitent pas leur vin avec autant de précaution que les Anglais. Ils le gardent dans de grandes fiasques sans bouchons mis avec un peu d'huile sur le dessus et pensent qu'il ne perd rien à être ouvert depuis un jour ou deux. Ils n'hésitent pas à l'exposer à la chaleur du soleil et à tous les temps. Et il est bien vrai que ce traitement a peu d'effet, ou même aucun, sur son goût, son parfum et sa transparence. »

Ménager de ses deniers, Smollett, qui n'est pas écossais pour rien, tient néanmoins à mettre ses compatriotes en garde contre les voleurs patentés qui sévissent à l'office et au marché. « Il est très difficile de trouver un cuisinier acceptable à Nice. Une bonne qui sert les gens du pays pour trois ou quatre livres par mois ne viendra pas dans une famille anglaise pour moins de huit ou dix. Elles sont négligées, paresseuses et vous filoutent sans vergogne. » Les mêmes infâmes procédés ont cours chez les commerçants : « La plupart des prix que j'ai donnés sont ceux que payent les anglais, mais à part la viande de boucherie, je suis sûr que les gens du pays paient trente pour cent de moins. La façon dont ils nous volent n'est pas seulement la preuve de leur vilénie mais un scandale de la part de leur gouvernement qui devrait intervenir en faveur des sujets d'une nation à laquelle les lient aussi bien la politique que la reconnaissance. » Rien de nouveau sous le soleil...

Le commerce extérieur est peu développé. La responsabilité en incombe pour une part aux marchands génois qui veillent à empêcher « tout ce qui pourrait rendre ce pays plus accessible par voie de terre, et décourage en même temps son trafic par mer. » Les ballots de

marchandises arrivent au Piémont à dos de mulets et repartent vers la France par des voies détournées, les Niçois étant orfèvres en contrebande. Pourtant le comté ne manque pas de produits à exporter, qu'il s'agisse du chanvre, des oranges, des citrons, de l'huile, des anchois, voire même de la soie et du vin. Ne voulant rien laisser dans l'ombre, Smollett consacre de longs développements à l'élevage du vers à soie et à la fabrication de l'huile et du vin à qui, lorsqu'il en manque, on donne du corps en mêlant au raisin de la crotte de pigeon ou de la chaux vive, ce que notre bon docteur trouve pernicieux comme procédé. Enfin, en tant que port franc où les exportateurs sont exemptés d'impôts, Nice devrait canaliser une partie du trafic de Gênes ou de Livourne. Encore faudrait-il pour cela investir, bâtir des entrepôts et faire preuve d'un minimum d'esprit d'entreprise. Autant demander au créateur de changer les latins en industriels fils d'Albion : « Le grand obstacle au développement du commerce à Nice, c'est le manque d'argent, d'assiduité au travail et de volonté. Les gens du pays sont en général de si fieffés coquins qu'aucun étranger ne leur fait confiance en affaires. On sait que leurs fûts d'huile sont à moitié pleins d'eau et que dans leurs tonneaux d'anchois, avec les poissons, ils mettent aussi les têtes qui sentent pourtant très mauvais. »

Le petit commerce est entre les mains de margoulin sans foi ni loi : « les boutiquiers de Nice sont généralement pauvres, cupides et fourbes. Beaucoup d'entre eux sont des faillis de Marseille, de Gênes ou d'ailleurs. Pour fuir leurs créanciers, ils sont venus à Nice qui, étant port franc, offre asile aux fraudeurs et aux escrocs des toutes confessions. »

Les artisans ne valent guère mieux : « Ils sont paresseux, indigents, maladroits, et dépourvus de la moindre habileté. Leurs prix sont presque aussi élevés qu'à Londres ou à Paris. Plutôt que d'assurer un travail continu qui leur procurerait un revenu raisonnable et les ferait vivre confortablement, eux et leurs familles, ils préfèrent mourir de faim chez eux, flâner autour des remparts, lézarder au soleil et jouer aux boules dans les rues du matin au soir. »

Tout en bas de l'échelle sociale, les pêcheurs, journaliers, portefaix et paysans, vivent dans une abjecte pauvreté. Leur aspect extérieur est si repoussant qu'on les prendrait aisément pour des Maures. Ils se nourrissent de polenta, d'un peu d'huile et de déchets de légumes. Sales, hâves et dépenaillés, ils montrent cependant les plus belles dents du monde. Smollett en est tout ébahi, lui qui se serait plutôt attendu à trouver, chez ces êtres frustes et sans hygiène, des bouches pleines de chicots répugnants. Totalement dépourvus de moralité, ils mordent la main qui veut les secourir. Cherche-t-on à les pourvoir d'un modeste gagne-pain, ils exigent des sommes exorbitantes, bâclent scandaleusement le travail, et volent tout ce qu'ils peuvent empocher sans risque. « Tous les gens ordinaires sont des voleurs et des gueux, comme le sont toujours, me semble-t-il, les indigents et les miséreux ».

Cette humanité sordide que Tobias Smollett compare, du haut de sa superbe, à un troupeau de bêtes vicieuses, est pourtant étonnamment paisible et docile : « Le peuple de Nice est tout à fait respectueux et soumis à ses supérieurs. Il est calme et discipliné : il s'abandonne peu à l'ivrognerie. Depuis que je vis parmi eux, je n'ai pas entendu parler du moindre désordre. Le meurtre et le brigandage sont parfaitement inconnus. On peut traverser seul à minuit tout le comté de Nice sans aucun danger. La police est très bien faite. » Il est vrai que le couvre-feu et les entraves à la liberté d'aller et venir sont là pour dissuader les têtes chaudes et les coupe-jarrets. On est tout de même heureux de voir Smollett concéder, fût-ce à regret, quelques mérites à ces Niçois qu'il fouaille d'une plume hargneuse sans s'être apparemment donné la peine de les fréquenter ou même de les approcher.

La générosité n'étant de sa part qu'une distraction des plus brèves, Smollett ne tarde pas à reprendre le cours de ses pensées furibondes : « Il faut reconnaître qu'il n'est pas, dans toute la chrétienté, de pays moins imposé que celui de Nice, et comme la terre produit tout ce qui est nécessaire à la vie, avec un peu d'industrie, ses habitants pourraient renouveler l'âge d'or sous ce climat heureux parmi leurs bosquets, leurs bois et leurs montagnes

qu'embellissent fontaines, ruisseaux, rivières, torrents et cascades. » Au lieu de quoi, règne la misère, fille de la paresse, de l'ignorance et de la gabegie.

Soustrait à l'influence de la France et de l'Italie, ces « deux nations éclairées », le comté est un véritable désert intellectuel : « Vous voulez connaître l'état des arts et des sciences à Nice ; en vérité c'est un vide presque complet. Je ne sais quels hommes de talent a pu produire autrefois ce pays, mais à présent, il semble devenu le domaine de la lourdeur d'esprit et de la superstition ». Point de bibliothèques, pas de librairie, aucun sens de la musique, et pour idiome un patois négligé très éloigné de l'ancienne langue provençale, telles sont les carences affligeantes de cette ville où Smollett n'imagine pas qu'un artiste puisse vivre tant on y est dépourvu de goût et d'élégance, dans la pensée comme dans l'expression.

Si seulement on pouvait transporter les Niçois aux antipodes et les remplacer par quelque honnête et industrielle population, le séjour serait enchanteur en cette ville qui pourrait être si belle, sur cette côte si parfaitement accueillante, et sous ce ciel si pur. Smollett n'a jamais laissé ce coupable vœu passer la barrière de ses lèvres, mais il n'est pas interdit de penser que cette idée a pu, en certaines occasions, effleurer son esprit. Pendant deux siècles, ce sentiment sera d'ailleurs assez largement partagé par de nombreux sujets de Sa Gracieuse Majesté qui n'auront que trop tendance, comme aux colonies, à vivre en circuit fermé, limitant au strict nécessaire les contacts entre *we and the natives*.

Ce qui réconcilie Smollett avec ce pays, c'est le climat : « Il y a moins de pluie et de vent à Nice que dans aucune partie du monde que je connaisse », note-t-il en joignant à son épître un relevé éloquent des températures et de l'ensoleillement. « L'air est si calme que pendant plusieurs mois d'affilée, vous n'avez au dessus de la tête qu'une délicieuse étendue bleue sans le moindre nuage. » Climat idéal pour les valétudinaires en quête de prompt guérison : « Cet air sec, pur, lourd et élastique convient à ceux qui souffrent de faiblesse nerveuse, d'un blocage de la circulation, d'un relâchement des fibres, d'une viscosité de la lymphe et d'une circulation ralentie. » Par contre, gare au scorbut et aux terribles chaleurs de l'été à qui l'on doit ces fièvres putrides souvent mortelles.

Autre inconvénient du climat : ces myriades d'insectes qui rendent la vie insupportable pendant une bonne partie de l'année : « En été, malgré toutes les précautions possibles, nous sommes harcelés par des nuées incroyables de mouches, de puces et de punaises, mais les moustiques, les cousins, sont plus insupportables que tout le reste. De ce jour, il est impossible d'écarter les mouches qui vous envahissent la bouche, les narines, les yeux et les oreilles. Elles se précipitent dans votre lait, votre thé, votre chocolat, dans la soupe, le vin ou l'eau ; elles souillent le sucre, infectent les aliments et dévorent les fruits ; elles jonchent les meubles, les planchers, les plafonds et les gens et les couvrent de taches. Dès que vous éclairez les bougies, les cousins se mettent à vous bourdonner aux oreilles par myriades et à vous tourmenter de leur dard, si bien que vous n'avez ni repos ni répit avant d'aller au lit à l'abri de votre moustiquaire. Mais cette protection est fort désagréable par temps chaud et très malcommode pour ceux qui, comme moi, toussent et crachent fréquemment. »

Pour soigner ses bronches, l'intrépide Ecossois lance la mode des bains de mer : « Les gens furent très surpris, lorsque je commençai à me baigner au début du mois de mai. Ils trouvaient curieux qu'un homme apparemment poitrinaire plongeât dans la mer, surtout par un temps aussi froid, et des médecins prévoyaient une mort immédiate. Mais lorsqu'il apparut que, grâce à mes bains, j'allais de mieux en mieux, des officiers suisses en firent autant et quelques jours plus tard, plusieurs habitants de Nice suivirent notre exemple. Pourtant, il n'existe aucun aménagement et le beau sexe se trouve dans l'impossibilité absolue de profiter des bains, sauf à abandonner toute retenue car la plage est toujours pleine de monde et de bateaux de pêche. Si jamais une dame pouvait faire planter sur la plage une tente pour mettre et enlever son costume de bain, elle devrait également veiller à être convenablement assistée

pour se mettre à l'eau et encore ne pourrait-elle plonger la tête la première, ce qui est la façon la plus efficace et la moins dangereuse de se baigner. »

Somerset Maugham pose la question : serait-ce à l'origine au docteur Smollett que Nice doit d'être devenue une plage à la mode ? Il n'est pas loin de le penser et on est tenté de lui donner raison. Tout atrabilaire qu'il fut, le modèle de Smelfungus de Sterne avait les yeux ouverts, l'esprit d'observation et deux ou trois idées d'avenir qui finiront par s'imposer le moment venu. Les lettres de Smollett connurent Outre-Manche un grand succès de librairie. Elles furent le premier « Baedeker de la Riviera ».

Toujours ronchonant, Tobias Smollett quitta Nice et la France sans regrets. Après deux ans d'absence, il avait grande envie de revoir l'Angleterre : « Je suis attaché à mon pays car c'est la terre de la liberté, de la propreté et de la commodité, mais autre chose me le rend plus cher encore : il est le cadre de toutes les relations auxquelles je tiens et la demeure de mes amis, moi qui ne trouve l'envie de vivre que dans leur conversation, leur commerce et leur estime. » En juillet 1765, il passe la Manche et soupire d'aise en retrouvant sa chère Albion.

Pauvre Smollett : cinq ans seulement après avoir repassé le Var, les brumes glacées de l'Angleterre le renvoyaient, malade et désargenté, aux rives pouilleuses de la Méditerranée dont le climat était devenu indispensable à son organisme. Quelques amis essayèrent bien de lui obtenir un poste de consul, mais en vain. Exilé à Monte-Nero, près de Livourne, il composa *Humphrey Clinker*, la mieux construite et la plus apaisée de ses œuvres, et rendit à Dieu son âme chagrine le 21 octobre 1771, dix-huit ans avant que n'éclate cette révolution française qui l'eût assurément confirmé dans sa piètre opinion du genre humain en général, et des Français en particulier.

Le succès de ses Lettres sur la France et l'Italie lui ouvre droit à notre reconnaissance. Le plus récent traducteur des missives de l'atrabilaire Ecossais le souligne à juste titre : « A une époque où la mer suscitait plus de peur que d'attrait, Nice et sa région étaient à peu près inconnues, à l'écart des grandes voies de circulation, et les malades se fixaient plutôt à Montpellier où les médecins étaient nombreux, ou à Aix qui avait retrouvé ses eaux au début du siècle. Pendant les deux ans où les *Voyages* connurent le succès en Angleterre, ils furent le meilleur propagandiste de ce qui deviendrait un siècle plus tard la Côte d'Azur. La bonne société britannique y apprit qu'il existait, dans le midi de la France, un petit pays où, en plein hiver, on pouvait se soigner comme Smollett l'avait fait, bénéficiant du soleil et prendre les bains de mer à l'abri des vents glacés qui balayaient la Provence ou le Languedoc ; elle ne tarda pas à s'y rendre et à prendre l'habitude d'y établir ses quartiers d'hiver. Sans ce livre, la vogue de Nice et de sa région n'eût sûrement pas commencé aussi tôt ; il marque le début de leur développement touristique. Et puisqu'à défaut de la nommer, il l'a découverte et fait connaître au monde, il n'est pas abusif de voir en Smollett « l'inventeur de la Côte d'Azur ».

L'ÉGLISE ANGLICANE ET LA COMMUNAUTÉ BRITANNIQUE À NICE SOUS LE RÉGIME SARDE (1814-1860)¹⁰⁷

Robin Avillach

Cette étude n'a été rendu possible que grâce à l'amabilité des administrateurs de l'Eglise Holy Trinity, 11, rue de la Buffa à Nice, qui ont mis à notre disposition leurs archives. Ces archives, la mémoire de l'église, sont constituées essentiellement de registres, de comptes rendus de réunions et de la correspondance, le tout couvrant une période de cent soixante ans. Jusqu'à ce que nous les consultations, aucun des documents n'avait servi de base à une étude approfondie¹⁰⁸.

L'époque choisie est celle du régime sarde. C'est pendant cette période que fut édifiée la première église, que la communauté anglaise s'implanta à Nice et fut particulièrement active dans ses œuvres charitables.

Les premiers Anglais à venir à Nice au dix-septième siècle le firent pour des raisons politiques, économiques ou militaires. Pour ces mêmes motifs, un consul fut nommé à Nice en 1662. L'établissement de ce consulat favorisa la création de la future Eglise anglicane, puisque le consul allait servir d'intermédiaire entre les autorités locales et les sujets britanniques. Au début du dix-huitième siècle, les Anglais qui venaient à Nice le faisaient plutôt par hasard. Nice était une étape de leur voyage vers d'autres régions italiennes. C'est ainsi que Lady Cavendish donna le jour à son fils Henry en 1743, lors d'une escale forcée à Nice¹⁰⁹. Les premiers visiteurs à venir spécialement à Nice le firent sur l'avis de leurs médecins. Passer l'hiver dans une région plus clémente était leur souci majeur. Seuls les gens très aisés pouvaient entreprendre ce voyage onéreux, long et hasardeux. La noblesse anglaise choisit de s'établir à Nice pour diverses raisons. Des membres de la famille royale, le Duc d'York et le Duc de Gloucester, y étaient déjà venus. La baie de Villefranche était utilisée comme lieu d'escale par la marine anglaise. A cette époque, les consuls étaient des officiers de marine, affectés à Nice avec mission d'obtenir des renseignements sur les activités de la flotte française en Méditerranée. Et ce n'est pas un hasard si Tobias Smollett, qui a tant fait pour promulguer les bienfaits du climat niçois, exerçait la profession de chirurgien dans la marine.

Ces Anglais qui venaient visiter Nice louaient des résidences dans les quartiers à l'ouest du Paillon, aux alentours du faubourg de « la Croix de Marbre » (maintenant Rue de France). Ils louaient, puisqu'en règle générale les étrangers n'avaient pas le droit d'être propriétaires dans l'Etat du Piémont. Ils préféraient, de plus, se regrouper et se tenir à l'écart de la population locale.

De nombreux anglais qui arrivaient trop tard pour guérir moururent à Nice, ce qui posa le problème de savoir où enterrer des protestants étrangers. On avait pris l'habitude de les inhumer sous les galets de la plage à l'embouchure du vallon Saint Philippe (maintenant Bd

¹⁰⁷ Article paru dans le N°4 de la Revue *Cycnos*, publié en 1988 par le Centre de Recherche sur les Ecritures de langue anglaise du Département d'Etudes anglophones de l'Université de Nice-Sophia Antipolis

¹⁰⁸ Pour de plus amples détails concernant ce sujet, consulter le Mémoire de Maîtrise de l'auteur, *The Church of England and the British Community in Nice under the Sardinian Government (1814-1860)*, juin 1985, disponible à la Bibliothèque de l'Université de Nice, Faculté des Lettres & Sciences Humaines, ainsi qu'à la Bibliothèque de Cessole au Musée Masséna et aux Archives Municipales de Nice. Sauf indication contraire les documents cités ci-dessous appartiennent aux archives de l'église Holy Trinity.

¹⁰⁹ Lord et Lady Cavendish y revinrent d'ailleurs à plusieurs reprises, contribuant ainsi à faire de Nice un lieu privilégié pour l'aristocratie anglaise.

Gambetta), à l'endroit où s'était noyée une personnalité anglaise. Ce morceau de terrain, au fil du temps, fit office de cimetière. En effet, il fut acheté, pour partie en 1775, et en totalité en 1776, au nom du gouvernement britannique comme lieu de sépulture pour les Anglais et autres étrangers à la religion protestante. Il fut appelé « le cimetière de la vallée de Mantega »¹¹⁰.

En 1792, Nice fut occupée par les troupes révolutionnaires françaises et les Anglais quittèrent la ville. Les pierres tombales en marbre furent vendues aux enchères en 1794 pour 180 livres françaises¹¹¹.

Quelques Anglais sont revenus à Nice pendant la paix d'Amiens en 1802, mais en nombre moindre qu'avant les troubles, et ce n'est qu'en 1814, avec la Restauration Sarde, que les visiteurs d'Outre-Manche prirent à nouveau l'habitude de séjourner à Nice. Durant près de cinquante ans, sous le régime sarde, ils furent de plus en plus nombreux à entreprendre le voyage. Ils étaient pour la plupart des membres aisés de la gentry. Les visiteurs du dix-huitième siècle étaient frivoles, dépensiers et avaient donné à Nice la réputation d'un endroit de plaisir, d'amusement. Ce genre de visiteurs¹¹² hédonistes continua à venir passer la saison, mais, parallèlement, il arrivait de plus en plus d'Anglais qui venaient pour leur santé, menant une vie plus calme et tranquille. La plupart n'étaient pas membres de l'aristocratie titrée, mais néanmoins appartenaient à la haute société. Ils formèrent bientôt une colonie unie et raffinée qui ressentait le besoin d'avoir un lieu de culte.

• Un premier temple

En 1817, un groupe de gentilshommes anglais se réunit à Nice. Inquiets de l'exigüité de plus en plus évidente du cimetière, ils envisagèrent l'achat d'un plus grand terrain. Une collecte fut organisée, la somme versée à M. Peacock, vice-consul britannique par intérim. L'année suivante, il était manifeste que M. Peacock n'avait pas employé les sommes comme les souscripteurs l'escomptaient¹¹³. En avril 1820, néanmoins, eut lieu une réunion générale de sujets britanniques –neuf personnes présentes– qui décidèrent de demander au gouvernement sarde le droit d'acheter un plus grand terrain pour y créer un cimetière et faire construire une église. Une nouvelle souscription fut lancée à cette fin et les résolutions de la réunion furent imprimées pour être diffusées à Nice et en Angleterre¹¹⁴.

Monsieur Lacroix, le Consul britannique s'aventura dans un labyrinthe de l'administration tatillonne de Nice et de Turin. Même le Chargé d'Affaires britannique à Turin, malgré son influence auprès des autorités, ne put faire accélérer la procédure. Le gouvernement de Turin se montra réticent pour délivrer l'autorisation requise. Il fallut beaucoup de ténacité à M. Lacroix, et même l'utilisation de menaces à peine voilées : les familles britanniques cesseraient de venir à Nice si la requête n'était pas accordée. Les lettres patentes royales furent enfin délivrées le 19 janvier 1821, avec une clause selon laquelle « la petite construction dans laquelle les familles anglaises se réuniraient pour prier ne devrait pas servir à d'autres fins et ne devrait pas avoir l'apparence d'un temple »¹¹⁵. Le cimetière devait être entouré de hauts murs et devrait être assez éloigné des églises catholiques.

¹¹⁰ Copie de l'acte d'achat du terrain, en date du 11 avril 1776 dans « British Burying Ground Book ».

¹¹¹ A. Demougeot, « Les Anglais à Nice pendant la paix d'Amiens 1802-1803 », *Recherches Régionales*, Centre de Documentation des Archives des Alpes-Maritimes, Nice, 1963, N°1, p. 34.

¹¹² Une distinction est faite entre les « visiteurs », ceux qui n'étaient que de passage à Nice, et les « résidents » ceux qui résidaient à Nice de façon presque permanente.

¹¹³ « British Burying ground Book » et correspondance de l'époque.

¹¹⁴ Lettre du Captain Pearson R.N. à P. Lacroix, 19 février 1820 et résolutions de la réunion du 12 avril 1820.

¹¹⁵ Amplification des lettres patentes royales, en date du 19 janvier 1821, en italien et copie en anglais.

Malgré les lettres patentes, il fallut aussi obtenir l'accord des autorités locales, qui ordonnèrent toute une série d'études, par géomètre, architecte et premier médecin interposés, pour être sûres que l'emplacement choisi convenait.

Le dossier passa de commission en commission, de bureau en bureau, et chaque fois de nouvelles contraintes et de nouvelles clauses furent ajoutées, fixant la hauteur des murs, les essences d'arbres à planter, le nombre de fenêtres dans le bâtiment..... Enfin, le Sénat royal donna son approbation en septembre 1821¹¹⁶ ; une semaine plus tard, l'acte d'achat fut signé pour un terrain situé « au quartier de la première Buffa »¹¹⁷. Les travaux de construction commencèrent ; le bâtiment ressemblait à n'importe quelle villa de la région au milieu du terrain qui allait être le cimetière.

Une souscription fut lancée à Londres ainsi qu'à Nice. En mai 1822, 187 livres et 5 shillings furent comptabilisés à Londres et 180 livres et 1 shilling à Nice. Les listes des souscripteurs furent publiées à des fins incitatrices. Lorsque le premier service fut célébré dans l'église, le 1^{er} décembre 1822, la dette ne s'élevait plus qu'à 261 livres¹¹⁸. La souscription resta ouverte à Londres afin de l'effacer définitivement. Par ailleurs, une aide financière fut demandée aux fidèles pour l'entretien de l'église, et à cela s'ajoutèrent les revenus des enterrements (entre 100 et 500 francs). Le salaire du pasteur en résidence fut réglé par la location des places dans l'église (24 francs par siège près du chœur, 12 francs dans la galerie ou pour les enfants et domestiques pour toute la saison)¹¹⁹.

La saison à Nice durait environ six mois. L'église ouvrait en novembre, avec des offices chaque dimanche, et ce jusqu'en mai. Au début de chaque saison, une réunion générale des sujets britanniques avait lieu. A cette occasion, l'on désignait deux administrateurs. De 15 à 21 personnes étaient présentes à ces réunions présidées par un membre de la haute noblesse dont le rôle s'arrêtait là. Les administrateurs s'occupaient de la bonne marche de l'église pendant la saison : c'étaient eux qui encaissaient les locations des sièges ; l'organisation du cimetière leur incombait ; ils rédigeaient les procès verbaux de toutes les réunions. Ces fonctions temporelles allaient au fil des ans se développer ; aux pasteurs incombait le soin des âmes.

● Relations entre les Anglicans et les Catholiques

L'autorisation de construire une église fut accordée en premier lieu à condition qu'elle ne ressemblât d'aucune manière à un lieu de culte. Cette clause restrictive reflétait l'opposition au protestantisme du gouvernement de Turin, profondément catholique. Les protestants anglais furent tolérés, sans plus, pour tout ce qui concernait la pratique de leur foi. La position sociale des Anglais à Nice ne fut jamais mise en question, ils étaient trop riches pour cela . Dans le domaine de la religion, par contre, ils durent être plus que prudents. Les Britanniques se trouvaient être des dissidents par rapport à la religion du pays qui les recevait ; tout le contraire de leur position en Angleterre où leur foi d'anglicans était la condition nécessaire à leur position au sommet de la hiérarchie anglaise.

A Nice, tout ce qui avait trait à la religion de la petite communauté anglicane dépendait de la bonne volonté des Rois de Sardaigne : Victor-Emmanuel autorisa l'entrée des protestants sous réserve qu'ils ne pratiquent pas de prosélytisme et qu'ils ne fassent pas

¹¹⁶ Rapport du bureau de l'avocat fiscal général, Andreis de Cimella, 12 septembre 1821, transcrit dans « Church Documents », p.43.

¹¹⁷ Expédition de l'acte de vente par M. Louis Todon aux Anglais, en date du 22 septembre 1821.

¹¹⁸ « Vestry Book of the Protestant Chapel at Nice 1822 to 1837, N°1 », p.1 et comptes tenus par le capitaine Pearson , « Church Documents » , pp.27-29 Le coût total de la construction plus les frais s'élevaient à 42 734, 81 francs.

¹¹⁹ Comptes-rendus des réunions du conseil paroissial, « Vestry Book N°1 » pp.1-7

étalage de leur foi. Il est vrai que le désir d'être en bons termes avec la Grande-Bretagne pour des raisons politiques et commerciales favorisa l'acceptation des anglicans. En 1848, le Statuto Fondamentale de Charles-Albert introduisit une politique plus libérale en matière de religion, mais jusque là, les anglicans de Nice durent se résigner à pratiquer leur culte en privé. Ainsi Lady Olivia Sparrow, un des membres les plus prestigieux de la communauté anglaise, avait fait don de quatre cents livres pour la construction de l'église, mais elle se fit surtout remarquer des autorités locales lorsqu'elle commença à distribuer sept cents Bibles parmi les Niçois. On mit un terme à ses activités, malgré ses « relations » en Angleterre et à Turin, en la priant de ne pas se mêler aux gens du pays.

Chaque fois qu'une plainte fut portée à l'attention du consul britannique dénonçant les activités des résidents anglais qui empiétaient sur le domaine réservé à la religion établie du pays, les membres de l'église ne perdaient jamais de temps pour réfuter avec indignation de telles accusations. Qui plus est, ils demandaient sans tarder au pasteur d'expliquer du haut de la chaire les dangers et les conséquences que de telles actions pourraient avoir pour toute la communauté anglicane dans la pratique du culte¹²⁰.

Mais malgré leurs dénégations véhémentes, les Anglais ne faisaient pas toujours preuve de totale non-ingérence dans la religion des Niçois. En 1837, un pasteur suisse du nom de Buscarlet fut expulsé pour cause de prosélytisme à Nice ; il habitait dans la maison des dames Cole qui étaient des fidèles de l'église anglicane où le pasteur Buscarlet avait présidé des cultes en français pendant deux mois en 1835. En 1850, les membres de l'Eglise, surtout ceux qui appartenaient à des comités de charité, avaient pris l'habitude de distribuer des livres et des tracts en même temps que de l'argent, alors que certains membres, plus craintifs, s'y opposaient¹²¹.

A cette époque, la police officielle, pour tout ce qui avait trait à la religion, était devenue plus modérée, une autre église protestante (francophone) avait pu s'y établir. Néanmoins, il est de fait que les anglais qui voulaient pratiquer avec zèle leur foi évangélique allèrent souvent à Cannes (territoire français) où la société anglaise avait la réputation d'être plus pratiquante et où, surtout, la tolérance était plus grande.

● Charité et bonnes œuvres

Le domaine dans lequel les visiteurs britanniques à Nice pouvaient sans contrainte appliquer leurs devoirs moraux fut la pratique de la charité envers les pauvres. Même si la plupart des Anglais habitaient dans le faubourg chic de la Croix de Marbre, ils côtoyaient davantage la pauvreté qu'en Angleterre. Des mendiants s'assemblaient à la porte de l'église le dimanche, les importunaient pendant leurs promenades. La vue des mendiants, pour les Anglais, était une offense à leurs principes puritains qui exigeaient d'une personne saine de corps et d'esprit qu'elle travaillât. Mais quand cette personne était malade ou infirme, donc dans l'incapacité de travailler, la charité se justifiait et c'était même un devoir de la pratiquer. En ce domaine, les anglicans allaient se surpasser. Des souscriptions furent ouvertes spécialement pour l'assistance aux pauvres : toutes les collectes et distributions furent centralisées à l'église. Cela signifiait que la charité pouvait être pratiquée sur une plus grande échelle et ne devait pas être laissée aux soins des seuls particuliers, qu'elle devait être exercée, au nom des résidents britanniques, en tant que communauté pour démontrer leur solidarité dans le domaine religieux vis-à-vis de l'administration en place.

Les anglicans eurent l'occasion de se montrer très généreux dans une ville où le pouvoir local était impuissant à lutter efficacement contre la pauvreté. Dès l'ouverture de l'église en décembre 1822, des sermons furent prêchés pour solliciter « l'aide des résidents

¹²⁰ « Vestry book N°1 », pp.18-19 et p. 43.

¹²¹ Correspondance entre M. P. Burnet et le révérend Charles Childers, novembre et décembre 1853.

britanniques à Nice dans l'intérêt des pauvres »¹²². Une quête s'élevant à 1500 francs fut offerte à l'Evêque afin que celui-ci, par l'intermédiaire de l'Eglise catholique, la répartisse entre les pauvres. Il ne fait pas de doute que ce don et cette démarche étaient aussi diplomatiques ; il s'agissait de gagner le soutien de l'Eglise catholique pour la nouvelle Eglise anglicane. Les Britanniques devaient penser que l'Evêque de Nice ferait connaître leur action aux autorités de Turin. Dans les années qui suivirent, il y eut plusieurs autres exemples de dons importants à des institutions de bienfaisance locales, à l'abbé de Cessole, aux vaudois, au gouverneur de Nice à la suite de plaintes pour des activités de prosélytisme¹²³. Mais ceci ne restera pas longtemps la manière habituelle pour les Anglais de Nice d'exercer leur charité ; ils voulaient s'impliquer directement dans leurs actes de générosité : distribuer les fonds recueillis, visiter les nécessiteux, et de cette façon s'acquitter de leurs devoirs moraux. Rapidement, ils s'organisèrent pour gérer eux-mêmes les fonds collectés. ils travaillèrent en comités pour une multitude de bonnes causes. En réunions hebdomadaires, ils discutaient des progrès réalisés et consacraient beaucoup de temps et d'efforts à la recherche de « pauvres méritants » dans la détresse.

Leur charité ne fut pas orientée uniquement vers les gens du pays. Il y avait aussi des Anglais dans la détresse qui se tournaient naturellement vers l'Eglise anglicane. Ces Anglais de condition modeste étaient des domestiques, des artisans sans emploi, des délaissés de la société ou de la marine. Une somme de 50 à 200 francs fut laissée à chaque fin de saison à M. Lacroix , le consul britannique, dans le but d'aider les Britanniques de passage à Nice durant les mois d'été (par exemple en 1836, M. Lacroix distribua 176,30 francs à 17 sujets anglais). Chaque saison 5 à 8 personnes figuraient sur les listes, en majorité des Irlandais, ainsi que quelques Ecossais et Anglais. L'aide anglicane fut aussi accordée à des individus bien définis. Ainsi une certaine Mrs Shanover, veuve d'un officier anglais, reçut régulièrement 25 francs par mois pendant dix ans.

La charité constructive – en ce sens où ce n'était pas une simple aumône – vit le jour sous l'égide des Anglais pendant la saison 1823-1824. Ils décidèrent de financer une opération qui, non seulement donnerait du travail aux mendiants, mais aussi leur rendrait service. Les Anglais dans leur faubourg de la Croix de Marbre, avaient l'habitude de faire leur « petite promenade » le long de la mer. En ce temps-là, il n'existait pas de chemin à proprement parler, seulement un sentier raboteux large de deux mètres, qui allait de l'embouchure du Paillon jusqu'à la rue Meyerbeer (qui à cette époque n'était rien de plus qu'un étroit passage entre le front de mer et la Grand-route du Var, maintenant rue de France). En décembre 1823, il fut décidé d'élargir et de déblayer ce sentier du bord de mer pour le rendre plus praticable aux piétons et cavaliers. Le révérend Lewis Way¹²⁴ (au nom prédestiné) fut l'instigateur de cette entreprise destinée à employer des mendiants et des « sans travail ». Cette année-là, des gelées sévères avaient ruiné les récoltes aux alentours de Nice et une foule de paysans était en ville pour y mendier. L'autorisation pour l'exécution des travaux fut accordée ; une souscription fut ouverte et 2478 francs furent recueillis auprès de soixante personnes ainsi que des dons en nature. Les travaux commencèrent le 29 décembre 1823, durèrent douze semaines pendant lesquelles cent vingt hommes, quatre-vingt-dix-neuf femmes et soixante-quatorze enfants furent employés . Le coût total s'éleva à 2529 francs et 2 sous¹²⁵.

¹²² « Vestry book N°1 » p.6.

¹²³ 500 francs furent remis au Gouverneur De Canida en décembre 1835.

¹²⁴ Le révérend Lewis Way fut nommé pasteur de l'église à Nice en 1822 ; ancien avocat à la Cour, il avait succombé à la confession évangélique. Il était devenu prêtre avec l'intention de se consacrer à la conversion des juifs. Ce fut lui qui ouvrit l'église à Nice ; il y passa deux saisons avec sa nombreuse famille.

¹²⁵ « Beach Book ». Ce cahier contient six pages traitant de la future Promenade des Anglais

On l'appela « the English Walk », « Beach Road » ou « Sea Walk » à diverses occasions, mais en 1826, elle était déjà connue parmi les Niçois sous le nom de « Promenade des Anglais ». Dans les années à venir, la promenade fut entretenue au moyen d'une souscription spécialement ouverte à cet effet, ou pour tous autres travaux que l'on estimait justifiés, et ce jusqu'à ce que la municipalité de Nice prît à sa charge l'entretien de la Promenade en 1844. Les Anglais financèrent d'autres travaux d'entretien de la voirie de Nice et aux alentours. En 1826, le quai St Jean-Baptiste, en 1832, une route qui allait du Pont Neuf vers la colline de Cimiez. Tous ces travaux étaient destinés à occuper « les objets de notre charité en mesure de travailler »¹²⁶, initiatives que les Niçois n'apprécièrent pas toujours. De 1824 à 1837, une somme totale fut dépensée pour les travaux d'entretien des routes et pour l'emploi de personnes qui, sinon, auraient été réduites à la mendicité. Les Anglais estimaient que ces œuvres valaient bien cette dépense, d'autant plus que cela leur donnait le droit de « refuser toute sorte d'assistance à ceux que l'on estimait en mesure de travailler mais qui étaient disposés à le faire »¹²⁷.

Pour ceux qui étaient incapables d'exécuter de gros travaux, un groupe de couture et de tricot fut organisé en 1836. On fournissait tout ce qui était nécessaire à de vieilles femmes qui fabriquaient des vêtements distribués ensuite aux nécessiteux désignés par le comité. Néanmoins la charité la plus couramment pratiquée par les Anglais fut la distribution d'argent et de pain, au moyen d'une organisation qui devint de mieux en mieux rodée au fil des ans. Quand une personne dans le besoin avait été recommandée par écrit à un membre du comité de charité, son cas était examiné en réunion pour voir si l'on pouvait le prendre en considération. Encore fallait-il qu'il y ait un certificat de bonne conduite signé par le capitaine du quartier et le curé. Si tel était le cas, un autre membre du comité rendait visite à cette personne avant que la décision ne soit prise d'en faire un « pauvre méritant ».

Durant les années 1830, les Anglais préférèrent faire des dons uniques à un plus grand nombre de Niçois¹²⁸ plutôt que de verser une allocation chaque semaine comme ils le faisaient aux Britanniques dans le besoin. Ils craignaient qu'une partie de la population locale ne devînt dépendante de la charité britannique et n'essayât plus de subvenir à ses propres besoins. En 1845, la politique des comités de charité avait changé ; ils avaient élaboré un système d'allocations, offrant en sus des bons de pain et de soupe, des bons d'une valeur de 1 à 5 francs par semaine, distribués pour un certain nombre de semaines ou de mois, et pouvant être renouvelés plusieurs fois.

La charité accordée par les Anglais durant ces années ne fut peut-être qu'une goutte d'eau dans la mer de la pauvreté, mais les Britanniques résidant à Nice durant l'hiver ne représentaient qu'une très faible proportion de la population niçoise, et tous les Anglais ne contribuaient pas à l'assistance des pauvres. Ceux qui le faisaient donnaient généreusement et même si, de nos jours, nous pouvons trouver leur attitude quelque peu paternaliste, il ne fait pas de doute qu'ils agissaient avec les meilleures intentions et que leurs actes étaient en harmonie avec l'époque philanthropique dans laquelle ils vivaient.

¹²⁶ « Vestry Book N°1 », p. 64, réunion du comité de charité, 4 janvier 1832.

¹²⁷ Ibid., p. 124, réunion du comité de charité, 5 décembre 1836.

¹²⁸ Pendant la saison 1830-1831, trois cent quatre-vingt-dix-sept familles reçurent un total de 2516 livres de pain plus 886 bons pour de la soupe. « Vestry Book Accounts 1822-1837 », pp.107-111.

En 1838, le comité de charité versa 5 à 10 francs à des familles en dons uniques. A cette époque, 2 francs pouvaient nourrir un pauvre pendant une semaine. Pendant cette même année, le comité paya un boulanger 100 francs par semaine pour le pain qu'il fournissait aux pauvres.

• La communauté britannique de Nice

Les activités de bienfaisance des résidents britanniques étaient concentrées pendant les mois d'hiver ; à l'approche de l'été, les visiteurs mondains quittaient Nice, ne laissant que le noyau de la colonie britannique. Les registres de l'église anglicane montrent les différentes sortes de personnes qui composaient cette communauté presque permanente. Les registres de baptêmes, mariages et funérailles débutent en 1822¹²⁹. Si des noms réapparaissent année après année sur les listes de location de places dans l'église, ou parmi les indicateurs et guides du commerce de l'époque, on peut supposer que ces familles résidèrent à Nice de façon continue, surtout si plusieurs enfants de ces mêmes familles furent successivement baptisés dans l'église.

La société britannique de Nice fut un échantillon de celle de l'Angleterre, avec des représentants de toutes les classes sociales ; l'aristocratie, la petite noblesse, les officiers de carrière et certains membres des professions libérales constituaient la haute société. D'autres, médecins et pharmaciens, faisaient partie des classes moyennes, ainsi que certains commerçants. Enfin, il y avait des artisans, des domestiques et des pauvres.

Pendant les deux premières décennies qui suivirent l'ouverture de l'église, la plupart des résidents permanents appartinrent aux classes supérieures, le pasteur anglican et le consul formant le noyau. Le consul Pierre Lacroix était français. Son fils, Adolphe, qui avait épousé une anglaise, lui succéda comme consul britannique. Dès 1836, les pasteurs résidèrent à Nice toute l'année, plusieurs d'entre eux y baptisèrent leurs enfants. Il y eut d'autres familles étroitement liées à l'église au cours de ces années, comme administrateurs, trésoriers ou membres de divers comités. Les médecins anglais qui s'installèrent à Nice avec leur famille, pour soigner les malades anglais des différentes classes sociales, jouèrent tous un rôle plus ou moins important au sein de l'église.

Un certain nombre de commerçants et artisans s'installèrent : tailleurs, libraires, épiciers entre autres. Ils assuraient tous les services que les visiteurs anglais fortunés souhaitaient trouver. Les libraires vendaient des journaux et des livres anglais et beaucoup d'épicerie de Nice s'approvisionnaient en produits anglais. Les négociants anglais s'intégrèrent bien dans les milieux commerçants locaux, ce que prouve le nombre nullement négligeable de mariages mixtes célébrés à Nice à cette époque¹³⁰. Un rapprochement similaire ne se produisit que rarement parmi les membres des couches supérieures, il n'y eut que quatre mariages avec des étrangers dont tous étaient des visiteurs et non des résidents permanents à Nice.

242 décès de sujets britanniques furent enregistrés entre 1822 et 1860, près de 100 pendant la seule période 1850-1860, quand davantage de malades furent envoyés à Nice. Cinquante pour cent des décès de nouveaux-nés, enfants ou femmes en couche sont ceux de résidents permanents. La plupart des autres décès concernant des visiteurs. Le nombre des décès n'est pas élevé par rapport au nombre de visiteurs qui venaient à Nice chaque année pour des raisons de santé. En effet, il y eut plusieurs années où les baptêmes furent plus nombreux que les funérailles.

Malgré tout, il est difficile de déterminer le nombre exact de visiteurs qui venaient passer la saison à Nice. Les listes de location de places dans l'église indiquent une augmentation assez régulière du nombre de familles : cinquante quatre en 1822, trois cents en

¹²⁹ Ce ne fut qu'à partir de 1850 que l'Eglise anglicane tint les registres officiels d'état civil, en double exemplaires, dont un était remis chaque année, après clôture, aux autorités civiles.

¹³⁰ Entre 1822 et 1860, dix-sept mariages, sur trente célébrés à l'église anglicane, virent l'union de Britanniques avec des étrangers.

1861¹³¹. Les comptes-rendus des réunions révèlent que, dès 1851, l'église s'avéra bien trop petite pour accueillir tous les fidèles, même avec trois offices dominicaux. Ce qui laisse supposer qu'il y aurait eu davantage de familles sur les listes vers la fin de notre époque s'il y avait eu plus de place.

Un recensement effectué en Angleterre en 1851 révéla que soixante pour cent de tous les fidèles potentiels assistaient à un service religieux, le dimanche. A Nice, cette proportion fut probablement plus élevée, étant donné que l'église était un lieu de rassemblement de la vie mondaine anglaise. On y allait pour voir et être vu, surtout quand des membres de la haute aristocratie faisaient partie de l'assemblée des fidèles.

En 1856, le manque de places dans l'église fut la cause de discussions parmi les Anglais résidant à Nice. Ils décidèrent de construire une nouvelle église, plus grande sur le lieu même où avait été édifié le petit bâtiment qui remplissait cette fonction depuis vingt-cinq ans. Il n'y avait plus de restrictions de la part de l'administration concernant l'aspect de l'église. Les Russes et les Français, dont le nombre parmi les hivernants devenait de plus en plus important chaque année, avaient aussi éprouvé le besoin d'avoir de plus vastes lieux de culte.

La nouvelle église devait être « anglaise » de façon intransigeante, digne, solide, assez grande pour pouvoir contenir les fidèles de la meilleure société britannique que l'on attendait et dont le nombre n'allait pas cesser de croître. L'optimisme initial des fidèles prévoyait que la construction de la nouvelle église durerait une année pour un coût de 2500 livres. Ils déchantèrent, car en réalité la nouvelle église n'ouvrit ses portes que six ans plus tard, en décembre 1862. Le montant total des travaux s'éleva à 5187 livres, 7 shillings et 10 pence. Six ans avaient été nécessaires pour recueillir les fonds, instruire le dossier de démolition de la première église et établir les plans. Le nouveau lieu de culte s'éleva dans le style néo-gothique des églises anglaises de l'époque.

C'est ainsi qu'il apparaît aujourd'hui, avec son petit cimetière sous les arbres, en un lieu qui est maintenant en plein centre de Nice. L'église anglicane reste un monument, un témoignage des jours passés, de l'époque où les Anglais à Nice furent plus que de simples oiseaux de passage.

¹³¹ « Vestry Book Accounts 1822-1837 », « Book of the British Church Establishment at Nice 1820 to 1845 », « Church Minutes 1846 to 1865 ». Ces livres contiennent les listes de tous ceux qui louèrent des places dans l'église.

TOURISME ARISTOCRATIQUE BRITANNIQUE À NICE ET SUR LA CÔTE D'AZUR À LA BELLE ÉPOQUE¹³²

Isabelle Pintus

En 1841, Alexandre Dumas disait déjà : « Pour les habitants de Nice, tout voyageur est Anglais ». ¹³³ Par Anglais, il faut entendre tous les Britanniques d'Outre Manche ou même tout anglophone ¹³⁴.

Ces globe-trotters constituèrent avant même 1880 la communauté étrangère à Nice la plus importante et la plus influente. Ils conservent une place à part parmi les nombreux étrangers qui vinrent finir l'hiver sur la Côte d'Azur.

1880 inaugure en outre la période de grands bouleversements, conséquence immédiate de la révolution industrielle en Grande Bretagne, mais aussi le moment où les Britanniques découvrirent leurs premiers rivaux économiques. Avec la fin de l'ère de stabilité politique victorienne et l'ascension irrésistible de nouveaux riches, la hiérarchie sociale traditionnelle britannique fut perturbée et les conditions du pouvoir déplacées. Cette date marque aussi le début de ce qu'on appelle la Belle Époque, période qui correspond au zénith du panbritannisme mais également au développement spectaculaire de la ville de Nice et à l'apogée de sa prospérité économique.

● Portrait de la colonie britannique

Dès la fin du dix septième siècle en Grande Bretagne, l'on commença à voyager, selon la tradition aristocratique du « Grand Tour » qui consistait, pour les jeunes nobles de la vieille nation, à s'embarquer à Douvres pour parcourir la France, l'Allemagne ou l'Italie principalement, et à y rester plusieurs mois

Initialement étape sur la route de la Toscane et le reste de l'Italie, Nice constitua rapidement la véritable destination de quelques Britanniques intrépides en quête de longs séjours.

Attirés par la présence sur place de quelques uns de leurs compatriotes ayant bénéficié des avantages du porc franc, et conscients des bonnes relations qu'entretenait le Comté de Nice à leur égard, les touristes anglais s'installèrent d'abord en retrait de la ville, dans le quartier de Saint François de Paule. Puis ils se fixèrent entre les anciens remparts et le coude formé par le Paillon, avant d'élire enfin domicile au quartier de la Buffa, sur la rive droite, dans le faubourg dit de la Croix de Marbre, où ils bâtirent quelques maisons, une église puis un cimetière.

Parmi les Britanniques témoins de cette première vague, figure Albanis Beaumont qui séjourna à Nice en qualité de précepteur des enfants du Duc et de la Duchesse de Gloucester, en 1783-84. Il laissa un *Voyage historique et pittoresque du Comté de Nice*, truffé de lithographies. Mais le témoignage le plus célèbre revient incontestablement à l'Écossais Tobias Smollet qui séjourna à Nice de la fin de 1763 à 1765. Homme de Lettres et chirurgien par ailleurs, il donna dans ses *Travels through France and Italy*, une description détaillée et pittoresque de la ville de Nice et de ses habitants. ¹³⁵ Malade et d'humeur contrariée, il eut sur Nice les opinions les plus diverses : sa littérature a eu pour conséquence d'attirer dans les

¹³² D'après Pintus Isabelle, *L'aristocratie anglaise à Nice à la Belle Époque*, éditions ALANDIS, 2000.

¹³³ Dumas Alexandre, *Une année à Florence*, 1841.

¹³⁴ Au début du Vingtième siècle, et surtout après guerre, on confondit souvent les Britanniques avec des Américains, leur préférant le terme très controversé d'Anglo-saxons.

¹³⁵ Smollett Tobias, *Travels through France and Italy*, lettres XII à XXIV, cf traduction du Docteur E. Pilatte, Nice 1919, imprimerie de l'Eclaireur.

années qui suivirent une quantité de visiteurs curieux en provenance du Royaume Uni. Son apport reste décisif dans la venue des touristes anglais et de toutes les nationalités.

Hormis les jeunes aristocrates adeptes du Grand Tour, beaucoup de Britanniques furent séduits par les bienfaits du climat méditerranéen et se rendirent à Nice pour se guérir, entre autres de la « phtisie » ou d'autres maladies respiratoires. En 1851, dans ses *Impressions de Voyage*, Alexandre Dumas père décrit ces « valétudinaires » de la façon suivante : « Des Anglais poitrinaires et des Anglaises à la moelle épinière endommagée forment le gros de la population de Nice. » Toutefois, au lieu d'améliorer leur guérison, il n'était pas rare de constater que le trajet accélérât le processus de la maladie. Le Docteur Camous écrivit ainsi : « Il est bien pénible de voir arriver tous les jours, quelquefois après un voyage de deux cent, trois cent, et même quatre cent lieues, de malheureux malades venant de l'Angleterre (...), n'ayant qu'un souffle de vie qu'ils viennent exhaler à peine arrivés sur ces bords de la Méditerranée, où ils se berçaient de l'espoir de retrouver leur santé perdue; tandis qu'en demeurant dans leurs foyers ils auraient pu prolonger quelques temps encore leur débile existence. »¹³⁶ La beauté du paysage, le panorama exceptionnel de la mer sous l'intense ciel bleu caractéristique de la région, et la variété des couleurs du paysage, tout cela fascinait les Britanniques, mais c'était surtout la proximité de la montagne qu'ils appréciaient. La complicité entre les différents éléments du relief et le résultat merveilleux qui découlait de l'amalgame les attiraient.

En réalité, la santé chancelante des hivernants¹³⁷ d'Outre Manche constitua souvent un bon moyen pour déguiser leur grande oisiveté, car ils se déplaçaient également volontiers pour leur plaisir. Nice devint le lieu où se divertir par excellence. Parfois ils oublièrent même sur place leur retenue habituelle, et certains allèrent jusqu'à choquer : How many of our compatriots, both men and women, seem to leave at home most of their politeness when they come abroad !¹³⁸ Les Anglais apprécièrent Nice parce qu'ils pouvaient s'y laisser aller et qu'ils eurent à cet endroit l'opportunité de laisser de côté les lois restrictives endurées chez eux, surtout à la fin de l'époque victorienne. Cela se remarqua particulièrement dans l'architecture, sachant qu'on leur laissa la plus grande liberté dans le choix de leurs constructions.

Conséquence immédiate de la venue de Smolett sur la Riviera, et de l'engouement croissant de cette destination Outre manche, Nice devint immanquablement la ville étrangère de tourisme hivernal à la mode en Angleterre, et le passage obligé de toute cette clientèle bien particulière.

Les vagues successives de fréquentation touristiques reflétèrent souvent le climat politique international. Après le Rattachement en 1860, les Britanniques évitèrent de venir les premières années où la ville était française. Mais Napoléon III avait beaucoup fait pour faciliter leur retour à Nice. D'autre part, avec le rapprochement des deux nations jadis ennemies qui accompagna la fin des rivalités coloniales et la conclusion de la « deuxième entente cordiale » (1904), le mouvement touristique britannique se trouva relancé.

Les Anglais ne furent jamais aussi nombreux à Nice que durant la Belle Epoque. Indubitablement, ils furent les premiers à voir en Nice un lieu de retraite privilégié. Bientôt ils furent assez nombreux pour que l'on parlât de « colonie britannique » à Nice.

De nombreux personnages éminents adoptèrent la *French Riviera* pour lieu de villégiature, à commencer par la famille royale, Victoria en tête. A elle seule, l'Impératrice des Indes représente le tourisme hivernal britannique sur la Côte d'Azur, notamment par sa fidélité à la ville de Nice. Victoria régnait déjà depuis près de soixante ans sur le Royaume Uni lorsqu'elle vint pour la première fois sur la Côte d'Azur. La noble souveraine avait élu

¹³⁶ Goubet Amédée, *Les stations sanitaires de la France*, Nice 1884.

¹³⁷ On disait également hiverner à l'époque.

¹³⁸ Scott William, *The Riviera painted and described by William Scott*, London 1907, A and C Black, 232 p.

domicile sur les collines de Cimiez où elle effectua cinq séjours entre 1895 et 1900. Elle venait de la mi-mars à la fin avril, logea d'abord au Grand Hôtel de Cimiez dont elle louait une aile entière, puis à l'Excelsior Régina, dès que celui-ci fut achevé. Le Prince de Galles, fils de Victoria, et futur Edouard VII était également un habitué de la région depuis 1878. Il était tombé amoureux de ce littoral d'azur qui s'offrait à lui et s'y sentait particulièrement chez lui : « Je vais à la Riviera comme je vais au club, disait-il. C'est un pays de bonne compagnie où tout le monde se retrouve sur son plan, comme dans une garden-party ».

Edouard VII vint souvent à Nice, et c'est d'ailleurs grâce à lui que Victoria a honoré Nice de sa venue. Il fréquentait assidûment le Cercle de la Méditerranée et ne manquait pas de paraître au port de Nice à bord de son inséparable yacht *Britannia*. Comme Victoria, les Niçois appréciaient particulièrement l'illustre souverain ; sa personnalité ne le desservait pas, bien au contraire, et son humour allait droit au cœur des Niçois. Xavier Paoli disait de lui : « Il n'était pas communicatif, mais il aimait à discuter et il discutait avec compétence (...). Sa simplicité affable nous mettait à l'aise, son gros rire joyeux inspirait confiance (...). Il était en quelque sorte le Roi de la Côte d'Azur, rien ne se décidait en matière de réjouissance sans son assentiment »¹³⁹.

Père de l'Entente cordiale, il avait gardé pour la famille impériale une vive amitié, il parlait de l'Empereur Napoléon III et du Prince impérial avec émotion. Jusqu'à son couronnement en 1901, il partagea sa vie de plaisir entre Paris, Biarritz et la Côte d'Azur.

Dans le sillage de la reine Victoria, presque toute la famille royale fit le voyage : princesse Béatrice, Hélène, princesse de Slesvig-Holstein, duc d'Albany, Albert de Saxe-Cobourg-Gotha, Duc d'Edimbourg, prince de Galles, fils d'Edouard VII et futur Georges V. D'autres membres du gotha fréquentèrent les lieux, ainsi que des membres du gouvernement britannique et des personnalités politiques : Lord Salisbury, Premier ministre depuis 1885, Gladstone, Lord Harrington Balfour, Disraeli etc.

Militaires et industriels comme Thomas Lipton, honorèrent aussi la Côte de leur visite, de même que des artistes et des intellectuels, comme le vulcanologue Henry Johnston Lavis, Oscar Wilde, Bernard Shaw, Byron, ou Carlyle.

A cette élite d'aristocrates et têtes couronnées venait s'ajouter toute la domesticité jugée nécessaire : lorsque Victoria vint à Cimiez pour la première fois en 1895, sa suite fut évaluée à une cinquantaine de personnes : « Elle surpassa tout le monde, explique Bertrand Meyer. Quand dans l'hiver 1895 elle décida de retrouver sa chère Riviera française, un des fonctionnaires de sa maison, devant la liste des serviteurs indiens, anglais et écossais qu'elle avait projeté d'emmener, (...) lui demanda si par souci d'économie, il ne serait pas possible de se passer de certains d'eux. Mais Victoria soutint mordicus qu'elle avait besoin de tous alors qu'il était manifeste qu'une bonne partie de ces gens ne serait strictement d'aucune utilité. »¹⁴⁰

On comptait aussi un certain nombre de représentants de la *middle class* et les *lower orders*, entre autres des négociants, que la présence de Britanniques rendait indispensable, des personnes qui offraient leur services aux riches aristocrates comme des cours de langues ou de dessin, des médecins et des pharmaciens. Quant aux officiels, le rôle du consul et du vice-consul était primordial à la Belle Epoque¹⁴¹, sans oublier, pour satisfaire au culte anglican, les personnes en rapport avec l'Eglise Officielle.

Indéniablement, le « tourisme » à la Belle Epoque demeura l'apanage de l'aristocratie, un luxe réservé aux plus fortunés. Parmi ceux-ci la noblesse de sang commençait à voir son leadership remis en cause. En effet, on assista à la Belle Epoque à l'émergence des *businessmen* de la *middle class*, devenus nouveaux riches : hommes d'affaires ou banquiers, considérés comme les représentants « ploutocrates » de la nouvelle aristocratie.

¹³⁹ Paoli Xavier, *Leurs Majestés*.

¹⁴⁰ Meyer Bertrand, *La vie quotidienne à Buckingham*.

¹⁴¹ En 1886, J.C. Harris est vice-consul, 11 rue de la Buffa.

La présence de cette multitude d'hommes riches sur le littoral azuréen, fut à l'origine de nombreux stéréotypes qui marquèrent durablement les Niçois, car ceux-ci étaient convaincus que tout Anglais menait grand train. Pragmatiques, devant les fortunes impressionnantes qu'ils découvraient, les Niçois ne tardèrent pas à ajuster leurs prix. Tout se mettait à augmenter l'hiver; du prix du *cottage* douillet à celui du *bacon*.

Les aristocrates britanniques de la *upper class*, exigeaient un certain standing dans leurs vastes domaines et jonglaient avec les grandes réceptions mondaines. Condescendants et exclusifs, ils adoptaient des attitudes ségrégationnistes qui irritèrent bien des « indigènes ». Issus de la noblesse terrienne, ils tuaient leur oisiveté en s'adonnant à tous les loisirs qui leur étaient offerts, et il en fallait beaucoup.

Pour l'exercice de son culte, la colonie britannique avait à sa disposition en 1880 plus de cinq édifices anglicans à Nice et dans les environs. Outre le temple de la Buffa, Holy Trinity Church, il existait une église anglicane à Carabacel, Christ Church. Il y avait aussi une petite chapelle à Cimiez, à proximité de l'hôtel Régina, où Victoria se rendait pour les célébrations. Enfin il y avait au 5 de la rue Saint Michel l'église sous la protection de ce même Saint et une église écossaise non loin de la Buffa, 18 rue Longchamp, de confession presbytérienne. De même, plusieurs cimetières anglais furent édifiés à Nice au cours des siècles : consacré en 1780, le cimetière de la Mantega fut désaffecté dès 1826, remplacé par celui de la Buffa jusqu'en 1875, où fut ouvert le cimetière de Caucade.

La présence de très nombreuses femmes reste un aspect du tourisme aristocratique britannique déterminant dans la vie de saison. La femme anglaise de la Belle Epoque représenta un modèle singulier d'émancipation : avec la *new woman* apparut dès 1880 le féminisme modéré qui ne remettait pas en question les fondements de la morale traditionnelle. A Nice elles se révélèrent particulièrement présentes et influentes et leur omniprésence dans la vie de saison donna lieu à de nombreux témoignages écrits. Mérimée décrit l'arrivée de quelques unes d'entre elles à Cannes : « Il y a ici grande quantité d'Anglais. J'ai dîné avant hier chez Lord Brougham avec je ne sais combien de miss arrivées fraîchement d'Ecosse, à qui la vue du soleil paraissait causer une grande surprise. Si j'avais le talent de décrire les costumes, je vous amuserais avec ceux des dames. Vous n'avez jamais rien vu de pareil depuis l'invention de la crinoline. »¹⁴²

Respectées et prises en considération, elles organisaient toutes sortes de manifestations, n'hésitaient pas à prendre la parole pour défendre ce qui leur paraissait juste, et se distinguaient en participant à de multiples œuvres philanthropiques. Ce sont en outre des femmes anglaises qui ont peint la région.

Les Britanniques ne ressemblant à aucun autre peuple, leur tempérament se remarqua à Nice comme ailleurs, et engendra toutes sortes de réactions. Avec leur culture originale, leurs particularités et le peu de contacts qu'ils entretenaient avec les autres pays européens, surtout au dix neuvième siècle, ils avaient du mal à s'adapter aux nouvelles conditions de séjour qui les attendaient sur le littoral niçois. Mais ce qui rendait encore plus difficile leur intégration, c'est que les Anglais parlaient peu et très mal le français. Paul Gerbod explique qu'à la Belle Epoque, « le Royaume Uni s'enferme dans l'orgueilleuse conviction que l'anglais est devenu langue universelle ». »¹⁴³ Souvent, leur mauvaise volonté à s'exprimer dans la langue du pays fut remarquée et décriée. Leur orgueil singulier et le sentiment de supériorité qui les caractérisait, répandirent à Nice l'idée d'une Angleterre individualiste et méprisante. Pierre Daninos déclara en 1913 : « Le privilège de l'Anglais est de ne comprendre aucune

¹⁴² Mérimée, *Lettres à une inconnu*, 7 janvier 1859 cité par Blanche Bianchi, *La saison d'hiver à Cannes de 1870 à 1914*.

¹⁴³ Gerbod Paul, « Le tourisme britannique en France » in *l'Information Géographique*.

autre langue que la sienne. Et même s'il comprend, il ne doit en aucun cas s'abaisser à le laisser croire¹⁴⁴. »

Dans tous les domaines, les Anglais cultivèrent le particularisme. Les témoignages des relations qu'ils entretenaient avec les Niçois ne manquent pas, dans ce contexte d'hostilité qui régnait en France envers les Britanniques pendant les guerres du Transvaal ou celle des Boers. Le débat sur l'anglophilie et l'anglophobie en France redoublait. André Cane raconte d'ailleurs à propos de Lord Salisbury : « Lors d'une promenade, il est reconnu par un de ses compatriotes, hivernant comme lui, qui se risque à lui poser cette question : Votre Excellence est-elle francophile ou francophobe. Ni l'un ni l'autre, je suis simplement anglophile répondit-il. »¹⁴⁵

Toutefois, le caractère bon vivant et spontané de la jeune génération des Edouardiens convenait davantage à la population niçoise qui trouvait plaisant ce « laisser-aller » sympathique. Le Roi Edouard VII, que l'on surnomma « le père de l'Entente Cordiale » représentait à lui tout seul ce nouvel état d'esprit. Par ailleurs, les initiatives multiples des Anglais en faveur de Nice témoignèrent des liens qui les unissaient à la ville et à sa population.

L'influence des Britanniques sur la région s'exerça dans un champ extrêmement étendu. Depuis leurs actions isolées et collectives, jusqu'à l'image qu'ils donnèrent d'eux et qu'envièrent beaucoup d'autres aristocrates, ils façonnèrent la ville de Nice.

Lorsque l'on pense à l'héritage que les Anglais ont laissé à Nice, on pense spontanément au front de mer qui porte leur nom et dont la création remonte à la saison 1822, lorsque la colonie hivernante britannique récolta des fonds pour venir en aide aux pauvres sans emploi éprouvés par la rude saison précédente. Les Anglais décidèrent d'employer ces derniers à niveler une piste le long de la plage. Au début simple « chemin des Anglais », les travaux continuèrent à la Belle Epoque, et ce qui était devenu « la Promenade » fut prolongé jusqu'au Var par étapes successives, jusqu'à son achèvement en 1904.

Les initiatives britanniques remarquables sont à chercher dans les témoignages architecturaux laissés dans toute la ville de Nice et ses environs : certaines bâtisses sont de véritables châteaux, qui datent en majorité d'avant la Belle Epoque. Les Anglais d'alors construisirent leurs fantaisies, dont le château du Colonel Smith au Mont-Boron demeure le meilleur exemple : ce « château de l'Anglais » construit en 1858 par un ancien officier anglais de l'armée des Indes en inspira plus d'un : « Il n'y a qu'un cerveau britannique hanté par l'excentricité la plus dévergondée qui puisse concevoir la réalisation d'un rêve baroque: de loin c'est quelque chose, beaucoup même, de près il n'y a plus rien; on dirait un décor d'opérette ». ¹⁴⁶ Les villas qui foisonnèrent reçurent le même accueil mitigé : « Il est impossible de passer devant ces abominations sans avoir envie d'y mettre le feu. »¹⁴⁷ Mais après 1880 et dans le contexte de l'arrivée des grands hôtels sur la scène niçoise, châteaux et villas jurèrent avec le reste : passés de mode, ils avaient mal vieilli.

Dans le domaine de l'architecture également, le style anglais s'imposa avec des styles caractéristiques, dont le *Bow window*, ou dans les procédés, comme l'utilisation du béton. Des architectes anglais se virent confier quelques réalisations parmi lesquelles la Jetée-Promenade modelée en 1880 par un ingénieur britannique et construite en 1883 sur le modèle de la Jetée de Brighton.

Pour accompagner ces imposantes demeures, et fort de leur savoir faire, les botanistes anglais apprécièrent Nice pour ses qualités climatiques certaines. Ils mirent en place un gigantesque processus d'acclimatation de toutes les espèces végétales. Le modèle paysager né

¹⁴⁴ Pierre Daninos, *Les carnets du Major W. Marmaduke Thompson*, 1913.

¹⁴⁵ Cane André, *Les Anglais à Villefranche sur mer, Beaulieu et Saint Jean Cap Ferrat*, 1988.

¹⁴⁶ Sarty Léon, *Stations de la Méditerranée et environs*, 1885-86: Nice.

¹⁴⁷ Mérimée Prosper, *Lettre à Viollet le duc*, 17 décembre 1856.

en Angleterre entre 1715 et 1730 se répandit sur la Riviera au début du dix neuvième siècle, tandis que l'acclimatation de nouvelles espèces tropicales originaires des colonies britanniques favorisa la diffusion de nouvelles plantes. John Taylor importa ainsi les premiers plants d'eucalyptus du Royal Botanic Garden of Sidney, et les Anglais lancèrent la mode du palmier. Enfin, le gazon anglais fit son apparition sur le littoral comme indispensable revêtement des courts de «lawn» tennis, importé de Grande Bretagne par plaques entières.

Les Britanniques se distinguèrent des autres touristes, en créant des établissements spécialisés, telle la pension High School de Mme Price, aux Baumettes, créée vers 1883 sur le modèle des écoles anglaises dans laquelle les enfants de nobles familles britanniques recevaient une culture classique, ou le Queen Victoria Memorial Hospital, construit entre 1903 et 1906 en l'honneur de la reine Victoria à l'initiative de quelques membres éminents de la colonie britannique, dont Lord Salisbury, Henri Samuelson et Sir Livesey.

Les aristocrates britanniques organisaient des réceptions et tenaient salon dans des propriétés privées pour rythmer leurs longues journées oisives, contribuant ainsi au développement de la vie culturelle niçoise hivernale. *Garden parties*, galas, bals masqués et mardi gras alternaient avec des œuvres de bienfaisance, qui venaient s'ajouter aux nombreux dons, legs et autres participations financières à toutes sortes d'organismes ou causes. Les Britanniques financèrent ainsi tous les grands projets à Nice grâce à leurs capitaux précieux.

Les initiatives singulières ne manquèrent pas non plus, les Anglais se distinguant par leur originalité : création de l'Association Des Amis Des Arbres en 1891, pour le reboisement du Mont Boron et la préservation des oliviers parfois centenaires que l'urbanisation croissante menaçait ; Ligue contre la poussière, véritable croisade britannique à l'origine du revêtement en *macadam* de l'avenue Félix Faure, de la Promenade des Anglais et de l'avenue Massena ; « ferme d'autruches » créée en 1905 à la Californie par une société anglaise. Les Anglais organisèrent d'autre part des séjours et excursions dans les environs de Nice et rédigeèrent scrupuleusement de nombreux guides en anglais.

Très exigeants, les Britanniques facilitèrent l'amélioration des conditions de vie à Nice en favorisant notamment les travaux d'assainissement, le traitement de l'eau potable, l'installation de l'éclairage électrique, du gaz et du téléphone. L'amélioration des moyens de transport débuta avec l'arrivée du chemin de fer arriva à Nice en 1864, date qui correspond au début de l'arrivée en masse des touristes britanniques. En 1883 apparurent les premiers trains de luxe dont le « Calais-Nice-Rome » avec correspondance pour l'Angleterre, le « Méditerranée-Express » ou le « London-Riviera » qui effectuaient le même trajet. Il fallait désormais moins de vingt huit heures pour faire le trajet Londres-Nice. Bien des routes automobiles furent achevées avant 1914 grâce aux encouragements de quelques intrépides anglais.

Comme pour les infrastructures, les Britanniques exigèrent luxe et confort pour leur hébergement : les hôtels devaient nécessairement être agrémentés de tout le faste jugé nécessaire et des dernières nouveautés en matière de commodités : ascenseur, eau courante chaude et froide, salle de bain privée. Les Britanniques sont d'ailleurs à l'origine de l'installation très tôt à Nice du fameux *water closet*, expéditif cabinet à chasse d'eau, dont la cuvette à l'époque était en porcelaine finement ornée de motifs colorés. Ils révolutionnèrent également les installations sanitaires en encourageant l'installation des lavabos et du chauffage central.

L'activité favorite des aristocrates britanniques restait indubitablement la pratique du sport, et la diversité des disciplines à Nice leur était due pour beaucoup. *Lawn tennis* dans les jardins du Parc Impérial et Place Mozart, *yachting* sous l'influence du Prince de Galles et dans le cadre du Club Nautique de Nice, *rowing*, automobile dès 1892 dans le cadre de

l'Automobile Club de Nice, balbutiements de l'aviation¹⁴⁸ mais aussi polo club, golf, tir à l'arc, tir aux pigeons... A travers le sport étaient exaltées les vertus britanniques, le « fair play » aristocratique. On comprend mieux pourquoi la Grande Bretagne lança la mode du sport aristocratique. Rimbaud écrivait d'ailleurs des Anglais dans les *Illuminations* : « Ce sont les conquérants de ce monde... Le sport et le confort voyagent avec eux. »

Le rôle des Anglais dans l'affirmation du destin de Nice n'est plus à démontrer, car dès le dix-neuvième siècle, tout avait été entrepris pour les satisfaire, et pour que les grandes mises en œuvre répondent à leurs attentes. En 1860, lorsque les Niçois avaient décidé de se rallier à la France, les Anglais qui avaient boudé la ville en menaçant de ne plus revenir avaient suscité l'inquiétude des autorités. Théodore de Banville s'étonna de leur absence cette même année: « Je n'ai pas mieux vu cette innombrable foule d'Anglais, qui, me disait-on, s'abat chaque année sur Nice comme une nuée de sauterelles. Quelques Anglaises seulement, jeunes et charmantes, arborent les robes d'été, comme si nous étions sérieusement sous les tropiques. »¹⁴⁹ En effet ce sont les Anglais qui consacrèrent Nice comme station hivernale, et lui donnèrent le surnom de *Living Room of Europe*. Outre-Manche, *The Queen of the Riviera*, comme elle était appelée également, jouissait d'une extrême popularité. Edouard VII y était pour beaucoup : Paoli disait de lui qu'il « développait la prospérité » des stations hivernales de la Côte « en attirant là-bas une vaste colonie britannique. »

Les autorités locales manifestèrent leur gratitude à ce peuple de diverses manières. Des nombreux noms de Britanniques furent donnés à des rues et lieux publics, des monuments furent élevés, comme celui érigé en 1910 en hommage à Victoria en haut du boulevard de Cimiez devant l'hôtel Régina. Des célébrations furent organisées, comme les fêtes de l'Entente Cordiale, en 1904, ou les fêtes franco-anglaises en 1912. C'est d'ailleurs à cette occasion que le Président du Conseil, Raymond Poincaré, déclara : « L'amitié de la Reine Victoria pour notre pays prépara l'Entente Cordiale que le Roi Edouard VII, son fils, devait réaliser. »

Nice et la Côte d'Azur représentent un laboratoire dans lequel se sont reflétées les grandes tendances internationales. La remise en question du monopole britannique, le changement d'attitude des aristocrates et les mutations culturelles de la nation britannique s'y vérifièrent sans doute mieux qu'ailleurs.

Depuis 1860, Nice était devenue française, et les Anglais surpassés numériquement se virent contester leur *leadership* dans la région, d'autant que Nice avant 1900 avait pris l'habitude de recevoir toute une Europe cosmopolite. Les Britanniques devaient désormais cohabiter avec les Russes dont ils jugeaient souvent l'attitude extravagante répréhensible et la présence indésirable. De la même façon que tous les étrangers passaient autrefois pour des Anglais, à Nice on finit par appeler « Russes » tous les originaux. De leur côté, les Anglais s'étaient repliés sur eux-mêmes, et les plus réfractaires avaient fui Nice avant même la Belle Epoque, pour lui préférer Cannes. Paul Augier raconte que la Côte était devenue à la Belle Epoque une véritable colonie russe « à l'exception de Cannes où les Anglais, forts de leur statut de découvreurs et de premiers occupants, réussirent à préserver leur leadership à coups de protestations, de gestes et de propos désagréables »¹⁵⁰. Nice devint cosmopolite et Robert de Souza constata en 1913 : « C'est la ruée des Allemands inférieurs et même des Russes médiocres, dont la colonie se monte aujourd'hui à sept ou huit mille individus, tandis que s'enfuient les Anglais, les Américains et les Russes riches. »¹⁵¹

¹⁴⁸ En mars et avril 1910 eu lieu le premier meeting d'aviation de la Côte d'Azur : y prirent part deux Anglais : Charles Rolls (sur biplan Wright) et Arthur Rawlinson (sur biplan Farman).

¹⁴⁹ Banville Théodore, *La mer de Nice, Lettres à un ami*, 1861, Editions Marcel Petit, Paris 1990, 167 p.

¹⁵⁰ Augier Paul, *Quand les grands Ducs valsaient à Nice*.

¹⁵¹ Souza Robert de, *Nice capitale d'hiver*.

L'admiration universelle de la nation britannique, modèle à imiter, avait fait son chemin à Nice. Parallèlement, sur le plan international à la fin du siècle (dès 1880), de nouveaux rivaux étaient apparus et avaient compromis l'hégémonie de la Grande Bretagne. Toutefois, le plus souvent ils réalisèrent à peine ce qui les dépassait, et lorsqu'ils en prirent conscience, leur volonté à dominer partout les empêcha de reconnaître ce qui était évident. « Au moment où il lit et accepte ces avertissements sur le plan de l'intelligence, l'Anglais les repousse et refuse de les croire sur le plan de l'instinct. Sa confiance imperturbable en son pays, son orgueil, son invraisemblable faculté de ne pas voir ce qu'il préfère ignorer protestent contre la leçon, l'escamotent, l'annulent. Un optimisme béat, élémentaire, lui souffle qu'il s'en tirera, non pas parce qu'il aura su rajeunir ses méthodes ou renouveler son outillage, mais parce qu'il est Anglais. »¹⁵²

On constate aussi la présence de plus en plus déterminante des Américains sur le littoral niçois. Fait majeur, c'est un Américain qui découvrit et consacra Juan Les Pins comme station d'été. Il se conduisit en véritable Smolett. René Etiemble déclara en 1909 : « L'Anglomanie (ou l'anglofolie comme l'écrivit un chroniqueur), l'anglofolie (...) se voit déplacée par une américanolâtrie dont s'inquiètent les plus sages yanquis. »

A la Belle Epoque, l'aristocratie britannique se trouve aussi contestée au sein de sa propre société : la classe ascendante était désormais la *middle class* et pas seulement *the upper middle class* mais la classe bourgeoise dans son intégralité. On dénomma classe bourgeoise « conquérante » celle qui accédait aux privilèges qu'avait eu l'aristocratie. C'était ces Anglais-là qui grignotaient à la fin de l'ère victorienne du pouvoir sur l'aristocratie traditionnelle. A Nice, cette crise des valeurs victorienne se concrétisa par la démocratisation de la clientèle hivernale et le déferlement de nouveaux touristes sur la Côte d'Azur, favorisés par la révolution des moyens de transport. En Angleterre même s'était développé le voyage à grande échelle au sein d'une structure organisée, dont la compagnie Thomas Cook reste un bon exemple.

Ce changement de clientèle eut pour conséquence une urbanisation galopante engendrant elle-même un changement de l'habitat et un raccourcissement de la saison touristique, d'une part parce que les hôtels se mirent à ouvrir de plus en plus tard au début de la saison et à fermer dès les premiers jours de printemps, et d'autre part parce que Nice subit la concurrence des autres stations hivernales de France et d'Europe. Les Britanniques s'adaptèrent progressivement à ces nouveaux rythmes. Victoria ne resta qu'un mois en 1895 et en conserva l'habitude jusqu'en 1899. Edouard VII multipliait les courts séjours qui ne duraient pas plus de deux semaines.

Avec les nouveaux hôtes, de nouvelles activités virent le jour. Après 1880, les Britanniques affirmèrent leur volonté de plus de sports, plus d'amusements publics, plus de vie trépidante. Mais le développement de l'industrie du jeu se développa aux dépens de nombreux aristocrates britanniques qui ne furent pas rares à se retrouver du jour au lendemain sans un sou. En février 1884 fut inauguré le Casino Municipal à Nice, concurrencé très vite par celui de Monaco ; au Casino de la Jetée Promenade, les jeux se multiplièrent dès 1908 et la clientèle s'élargit. L'introduction du jeu dans la région de Nice s'accompagna de réelles nuisances : corruption, âpreté aux gains et relâchement de la moralité amenèrent à penser que les nouvelles générations de la nation britannique étaient moins vertueuses. En Grande Bretagne on appela la période *The naughty nineties* (les années polissonnes).

Face aux grands bouleversements et à la modification de leurs conditions de séjour, les aristocrates Britanniques s'étaient retrouvés démunis : « Il y a quinze ans encore (...) Nice était le rendez-vous de la fashion et de l'illustration de l'Europe. Avec cela il y régnait la plus grande simplicité ; vous aviez des pique niques sur l'herbe, des excursions aux environs ; la

¹⁵² Siegfried André, *La crise britannique au XXe siècle, l'Angleterre des années trente*, Paris 1931, 3e édition 1975.

conversation roulait souvent sur les sites pittoresques des alentours et j'ai vu moi-même un pair d'Angleterre conduisant l'âne sur lequel chevauchait sa femme (...) Aujourd'hui tout cela est changé : il est assez rare qu'un pair d'Angleterre vienne séjourner quelques temps dans nos murs, y louer une villa et s'y établir avec sa famille pour la saison. S'il en vient encore un ou deux de temps en temps, c'est pour les courses ou les régates, et ils demeurent juste le temps d'assister à ces divertissements. »¹⁵³ En manque de repères, les riches anglais allèrent rechercher ailleurs le côté paisible qu'ils ne trouvaient plus en bord de mer. L'arrêt de la croissance se produisit très nettement en 1905, date à laquelle les Britanniques s'enthousiasmèrent pour de nouveaux passe-temps inédits. Le paradoxe dans la fuite des aristocrates anglais de Nice, c'est qu'ils refusèrent l'économie des loisirs dont Nice est l'exemple idéal, alors même qu'ils avaient rassemblé par leur seule présence les conditions à l'élaboration de celles-ci. C'est tout là l'intérêt d'essayer de déchiffrer « *le plus indéchiffrable des peuples*¹⁵⁴ ».

Ceux qui refusaient la nouvelle vie s'éloignèrent du centre de Nice, s'installèrent *far from the madding crowd* sur les collines environnantes pas encore trop exploitées. Ces Anglais téméraires, cherchèrent à retrouver la campagne toujours plus loin ; ils s'éparpillèrent tout le long du littoral, puis s'étendirent sur les collines immédiates. Beaulieu et la rade de Villefranche jouissaient de leur prédilection, quant à Antibes, les Britanniques furent les premiers à y construire.

Mais c'est réellement Cannes qui devint leur refuge. Les premiers Anglais qui s'y étaient installés, Lord Brougham en tête, avaient dû se replier parce que la traversée du Var vers l'Italie leur avait été refusée en période d'épidémie de choléra. Dès 1840, le développement de ce petit port de pêcheurs s'était fait avec la participation des énergies françaises et britanniques conjuguées : « Deux nations possèdent Cannes : la France et l'Angleterre. Longtemps ennemies, alliées désormais, la confraternité du champ de bataille a étouffé leurs haines séculaires. Elles s'estimaient, au plateau d'Inkermann ; au golfe de Napoule, elles s'aiment. Ce sont des sœurs que Lord Brougham abrite désormais sous les plis de sa robe de marbre. L'une et l'autre, elles détiennent la terre ; à frais égaux, elles l'ornent de plantes rares, elles l'enrichissent à l'envi d'étincelantes habitations. Leur seule rivalité s'exerce à mettre le joyau le plus seyant au front de la mère commune. »¹⁵⁵ La ville de Lord Brougham naquit des Anglais. La différence avec Nice, c'est qu'ils y manifestèrent peut-être davantage encore leur attitude colonialiste, et sectaire. A Cannes, ils s'employèrent à maintenir leur position dominante. On retrouvait encore des altesses royales et des célébrités anglaises alors que Nice n'en avait plus. Symbole de ce déplacement du prestige, Edouard VII et son frère, le Duc d'Albany, préférèrent Cannes à Nice où se rendait chaque année leur mère. En 1883 Albert Edouard, petit-fils de Victoria, s'y trouvait également, et autour de ces hôtes royaux se pressait tout un beau monde.

Très vite, face à cette concurrence des stations du littoral, des rivalités apparurent. Parmi les villes les plus réputées : Nice, Cannes, Monaco, Menton. En réalité, Cannes et les autres villes de la Côte d'Azur ont indéniablement profité de la croissance de Nice qui fut à l'origine du succès des autres stations du littoral. Lord Brougham ne se serait pas fixé à Cannes et ne s'en serait pas émerveillé s'il avait pu atteindre Nice. Leur préférence allait toujours plus aux zones restées vierges.

Nice garda toutefois ses fervents « hiverneurs ». Pour conserver sa clientèle, Nice avait multiplié les occasions d'organiser des fêtes et de diversifier l'offre de loisirs. La municipalité avait cherché avant même 1880 à promouvoir une saison estivale, mais ces

¹⁵³ Harris J.C. « Nice Station d'Hiver », in *Annales de la société des Lettres, Sciences et Arts des Alpes Maritimes*, 1884.

¹⁵⁴ Selon l'expression d'Elie Halevy.

¹⁵⁵ Liegeard Stéphane, *La côte d'Azur*, Nice 1988, (réédition 1888), 628 p.

initiatives pour créer un tourisme d'été restèrent vaines à la Belle Epoque. Elles étaient trop précoces.

En revanche, les sports d'hiver attirèrent toute l'attention des Britanniques fortunés. Les Anglais, infatigables pionniers, connaissaient de façon admirable les environs de Nice. Leur caractère intrépide, conquérant, les amena à repérer rapidement les endroits les plus remarquables. Emile Negrin en parlant de Falicon et de la grotte aux chauves-souris s'exclamait : « Les seuls touristes qui se hasardent sur ce sentier solidement pavé et droit comme l'échelle de Jacob, sont des Anglais; mais où ne vont pas les Anglais !¹⁵⁶ ».Après 1850, les Anglais recherchèrent de nouvelles sensations fortes. A partir de 1905 ils mirent en pratique sur les sommets des Basses Alpes un nouveau sport qu'ils avaient expérimenté depuis 1879, l'alpinisme. Une fois de plus, ils lancèrent les dés. Stéphane Liegeard avait prédit le phénomène en 1887 avec une étonnante clairvoyance : « Des forêts de châtaigniers et de mélèzes où retentit jadis le cor des Grimaldi de Beuil et, plus tard, celui du Roi Galant-homme, des pentes embaumées de lavandes, de torrents rapides, des lacs glacés, des cimes comme le Mercantour ou le Gelas, à peu près vierges du clou britannique (...) Dans vingt ans, plus tôt peut-être, la compagnie Cook y promènera ses breaks triomphants : hâtez-vous donc, ennemis du profanum vulgus ! »¹⁵⁷

La Belle Epoque représenta ces années durant lesquelles les Britanniques diffusèrent leur optimisme triomphant, et leurs exploits mondains. Inventeurs du tourisme, pour reprendre l'expression de Marc Boyer¹⁵⁸, les Anglais se conduisirent sur la Côte d'Azur, et particulièrement dans la région niçoise, en pionniers. Eternels découvreurs se sentant investis d'une mission civilisatrice partout où ils se rendaient, les aristocrates britanniques incarnèrent lors de leurs voyages d'agrément tout l'éclat de la société victorienne, et diffusèrent leur culture si particulière sur la Riviera ; ils continuèrent de manifester leur pouvoir sous Edouard VII et George V, en promouvant les sites qui leur semblaient les plus remarquables. Insatiables de nouveautés et d'exclusivité, ils allèrent chercher toujours plus loin ce qu'ils ne trouvaient plus dans les territoires qu'ils avaient jadis aidés à développer.

Premier témoin de l'émergence du tourisme comme facteur de développement, la ville de Nice demeure grâce aux Britanniques la première grande ville qui dut sa prospérité économique au tourisme ; elle se transforma de façon décisive grâce au séjour de personnes venues d'Outre Manche et grâce à l'attraction phénoménale qu'elle exerça sur celles-ci.

¹⁵⁶ Cité par Henri de Montaut, *Voyage au pays enchanté*.

¹⁵⁷ Liegeard Stéphane, *opus cit.*

¹⁵⁸ Boyer Marc, *Histoire de l'invention du tourisme XVIe-XIXe siècles* Ed de l'Aube Collection Monde en cours 2000 333p.

LES ÉLECTIONS DE 1945 DANS L'ARRONDISSEMENT DE NICE

Jean-Louis PANICACCI

Si, aujourd'hui, les autorités estiment qu'il n'est pas judicieux de faire se succéder plusieurs élections en l'espace de quelques mois, il n'en fut pas de même en 1945 où, entre le 29 avril et le 21 octobre, les électeurs furent convoqués à trois reprises afin de renouveler des assemblées locales (conseils municipaux, conseil général) et nationale (Constituante), mais aussi de répondre, par référendum, à deux questions institutionnelles. Il est vrai qu'à l'époque, on sortait de six années de guerre (dont quatre années de dictature sous le régime de Vichy), qu'il convenait de sonder les citoyens sur la légitimité du GPRF et des autorités qu'il avait désignées ou validées à la Libération (Délégations spéciales, Délégations municipales, Comité départemental de Libération) et que les Français avaient été privés d'élections municipales depuis mai 1935, d'élections législatives depuis mai 1936 et d'élections cantonales depuis octobre 1937, une partie des électeurs du chef-lieu ayant pu s'exprimer en mars 1939 dans le cadre d'une législative partielle provoquée par l'élection au Sénat du député-maire de Nice Jean Médecin.

Cet article ne se propose pas seulement pour objectif d'évoquer le déroulement des quatre élections intervenant en 1945 (municipales des 29 avril et 13 mai, cantonales des 23 et 30 septembre, législatives et référendum du 21 octobre) mais il a l'ambition de procéder à des comparaisons avec les dernières élections correspondantes, d'envisager dans quelle mesure les autorités désignées ou confirmées par l'Etat français puis par le GPRF furent rejetées ou validées par le corps électoral, d'appréhender l'éventuelle apparition d'une génération politique de la Libération (voire de la Résistance) et le poids du vote féminin ainsi que la représentation des femmes dans les assemblées renouvelées.

Moins d'une année après la libération de la plupart des communes azuréennes¹⁵⁹ et avant même la capitulation de l'Allemagne nazie, les panneaux électoraux, les affiches, les tracts, les meetings, les campagnes de presse¹⁶⁰ firent leur réapparition alors qu'une partie non négligeable du corps électoral était indisponible (prisonniers de guerre, requis du STO, déportés politiques et raciaux¹⁶¹, populations de la Bévéra et de la Roya transférées de force en Italie du Nord¹⁶², mobilisés dans la 1^e Armée française).

• Les municipales à Nice

La campagne électorale municipale fut particulièrement longue et animée dans le chef-lieu en raison des enjeux (éventuelle candidature de Jean Médecin, validation ou rejet de la Délégation spéciale dirigée par l'ancien député communiste Virgile Barel, ambitions manifestées par la SFIO, voire par une personnalité du Mouvement Combat, problème de la Liste unique de la Résistance) ; la révision des listes électorales déboucha sur 53226 additions (notamment 52000 femmes qui devinrent 49% du corps électoral du chef-lieu) et 7253 radiations (décès, départs, perte des droits civiques devant les tribunaux épurateurs)¹⁶³.

¹⁵⁹ Breil avait été libérée le 15 avril, Saorge le 24 et Fontan le 25, mais les dégâts subis, l'importance du minage et l'évacuation de la plupart des habitants du Mentonnais et de la Roya firent reporter les élections municipales au début de l'automne, où elles coïncidèrent avec les cantonales à Menton, Moulinet, Breil, Fontan, Saorge et Isola.

¹⁶⁰ La Libération apporta un pluralisme inhabituel dans le domaine de la presse quotidienne puisque paraissaient *Le Patriote de Nice et du Sud-Est* (organe du Front national de lutte pour l'indépendance de la France), *L'Aurore de Nice et du Sud-Est* (organe du PCF), *L'Espoir de Nice et du Sud-Est* (organe de la SFIO), *La Liberté de Nice et du Sud-Est* (organe du MRP) et *Combat de Nice et du Sud-Est* (organe du Mouvement Combat), auquel succéda, à partir du 15 septembre, *Nice-Matin* (organe du Mouvement de Libération nationale).

¹⁶¹ Les rapatriements de PG, de STO et de déportés s'échelonnèrent du 15 mars au 12 septembre.

¹⁶² Les rapatriements via la Suisse intervinrent du 12 avril au 10 mai, mais les populations ne furent autorisées à regagner leurs foyers que progressivement : le 8 juin à Fontan et Saorge, du 17 juin au 31 juillet à Breil, le 26 août à Moulinet. Quant aux Mentonnais, ils purent regagner la « cité des citrons » à compter du 7 mai, mais moins de 3000 personnes étaient dénombrées début juin.

¹⁶³ ADAM, 30 W 6887, rapport préfectoral du 17 février 1945.

La situation niçoise était complexe : le sénateur-maire Jean Médecin -maintenu par Vichy en mars 1941 mais éloigné par les Italiens en juillet 1943 et interné par les Allemands à Belfort en juin 1944-, venait de bénéficier, le 14 mars, de la levée de sa déchéance par le Jury d'Honneur¹⁶⁴ mais il n'entendait pas se présenter, officiellement pour raisons de santé, en réalité par souci tactique, la nouvelle municipalité ne devant gérer la commune que durant deux années, au cours desquelles il envisageait de faire sa « rentrée » politique à l'échelon cantonal, voire législatif, avant de tenter de reconquérir le fauteuil de maire occupé, depuis septembre 1944, par son vieil adversaire Virgile Barel ; ce dernier, convaincu du bilan satisfaisant de la Délégation spéciale, estimait devoir conduire une liste unique de la Résistance susceptible de l'emporter assez facilement¹⁶⁵ sur la (ou les) liste(s) conservatrice(s). En fait, le scénario fut plus complexe, voire fratricide puisque deux candidats isolés –l'ancien adjoint Paul Deudon, député radical de 1932 à 1936 et André Verdy-commandant *Lenoir*, directeur de l'hebdomadaire polémique *L'Ergot*-, affrontèrent les deux listes se réclamant de la Résistance : la liste commune d'union patriotique, républicaine et antifasciste, conduite par Virgile Barel et la liste républicaine et socialiste de la Résistance, dont les deux figures de proue étaient l'avocat socialiste Jacques Cotta (l'un des membres du directoire du MLN) et le directeur du Ravitaillement général, Lucien Gueguen, leader du Mouvement Combat.

Pourquoi la liste commune, assez généralement adoptée dans le département, échoua-t-elle dans le chef-lieu ? Plusieurs facteurs d'explication sont à prendre en compte : la position de force du PCF au sein de la Délégation spéciale (huit membres sur quatorze) nuisit à l'image de rassembleur que Virgile Barel souhaitait donner de lui¹⁶⁶ ; la dure polémique ayant eu lieu à propos de la parution controversée du quotidien *La Liberté*, au début du mois d'avril, avait provoqué la rupture des résistants chrétiens avec le PCF et le FN ; une volonté de revanche de la SFIO (mise à l'écart d'Alex Roubert de la présidence du CDL le 30 août 1944¹⁶⁷, sous-représentation au sein de la Délégation spéciale de Nice avec le seul Paul Draghi¹⁶⁸) se faisait jour¹⁶⁹, assortie des ambitions personnelles de Jacques Cotta et de Lucien Gueguen¹⁷⁰. Aussi, les Niçois apprirent-ils par la presse, les 29 et 30 mars, que la liste

¹⁶⁴ Au cours de la séance du CDL du 21 mars, où fut âprement discutée la validité de la réhabilitation de Jean Médecin, vivement contestée par les communistes, les socialistes ne les soutinrent plus dans la mesure où le seul sénateur-maire de Nice était l'objet d'un rejet et pas ses anciens lieutenants, ce que le préfet commenta en ces termes : « Il est net que les socialistes se sont servis de cette nouvelle discussion sur l'affaire Médecin pour démolir à la veille de la campagne électorale la candidature possible de M. Bounin. On peut se demander s'il n'y a pas eu manœuvre de leur part. En effet, leur vote de la motion de protestation au cours de la séance du 14 mars a laissé croire aux communistes qu'ils se joindraient à eux si l'affaire était de nouveau évoquée au CDL » (ADAM, 30 W 6955). Quant au secrétaire fédéral Alex Roubert, il explicita ainsi la position des socialistes dans *L'Espoir* du 27 mars : « Nous ne pouvions, en toute justice, laisser désolidariser M. Médecin de M. Bounin, qui fut son adjoint, qui prit la parole au meeting PPF auquel on fait grief à M. Médecin d'avoir assisté, et qui, dans la période d'occupation, a toujours agi en accord complet avec le maire de Nice ».

¹⁶⁵ Entretien avec Virgile Barel le 11 octobre 1966.

¹⁶⁶ Le Patriote du 17 mars publia un éditorial intitulé « Pour la sauvegarde de l'unité », dans lequel Michel Sapir posait la question de l'unité « à géométrie variable » : « Pourquoi ce qui est possible dans telle ville ne le serait-il pas dans telle autre ? Quelles sont ces raisons ? Il nous semble extraordinaire que ce qui est souhaitable dans telle localité ne le soit pas dans telle autre, à moins que des raisons purement opportunistes militent en faveur de cette manière de voir. »

¹⁶⁷ Entretien avec Alex Roubert le 13 novembre 1969.

¹⁶⁸ Entretien avec Paul Draghi le 5 avril 1967.

¹⁶⁹ Le préfet indiqua au ministre de l'Intérieur, à l'issue du vote du CDL le 7 mars : « Le PCF et le FN craignent les élections et souhaitent la liste commune grâce à laquelle ils pourront se maintenir par des dosages pré-électifs. Les partis modérés et socialiste s'estiment assez puissants pour remporter un succès, qui améliorera leur position. En particulier, la part très importante prise par le PCF à la Résistance lui a donné des avantages politiques qui ne seraient sans doute pas conservés après des élections » (ADAM, 30 W 6955).

¹⁷⁰ Entretien avec leur colistier Georges Renevey le 30 décembre 1969 et le 22 juin 1974.

républicaine et socialiste comprendrait des éléments issus de la SFIO, du MLN, du MRP, du parti radical et du Mouvement Combat, alors que la liste « commune » rassemblerait des candidats provenant du PCF, du FN, de la CGT, de l'Union des femmes françaises, des Forces unies de la jeunesse patriotique et de l'Union paysanne. Quant au Mouvement prisonnier, il affirma son intention de rester à l'écart de la mêlée – bien que certains de ses membres se présentèrent sur les deux listes-, tout comme l'abbé Daumas, pourtant vice-président du CDL et président du FN¹⁷¹. Des tractations dans la coulisse eurent bien lieu, durant les trois premières semaines du mois d'avril, afin de parvenir à un accord sur une « liste unique » de la Résistance : le Mouvement Combat proposa au PCF, dans un premier temps, quatre sièges pour les partis, deux pour les mouvements de résistance, trois pour les prisonniers et déportés, cinq pour les syndicalistes puis, dans un second temps, une liste de 45 noms¹⁷² de laquelle les électeurs rayeraient neuf personnes de leur choix : le rapport de forces était trop déséquilibré pour convaincre les partisans de Virgile Barel, réduits à neuf unités dans le premier cas de figure et à un maximum de treize dans le second cas, sur les trente-six conseillers éligibles¹⁷³. *L'Ergot* dénonça à plusieurs reprises la liste commune, dans laquelle il ne voyait qu'une « liste unique », « la liste du parti au pouvoir », « la liste du parti communiste »¹⁷⁴. Quant au quotidien socialiste *L'Espoir*, il attaqua la candidature de Paul Deudon, en laquelle il voyait aussi bien un « sous-marin » médeciniste qu'un soutien objectif de Virgile Barel pour le second tour : « Qu'un Paul Deudon qui est parti de Nice dès 1936 et n'y est reparu qu'en avril 1945 ait le front de se présenter en arbitre et en maître est seulement grotesque et ridicule (...) En 1936, il se désiste pour Barel qui est élu. En 1945, il revient et essaie de faire élire Barel. Telle est la vérité, tout le reste n'est que concours de grimaces. Voter pour Deudon, c'est faire le jeu de Barel »¹⁷⁵.

La liste « commune » comprenait vingt et un communistes¹⁷⁶ et trois communistes (Lucie Chambral, Jack Leydet, Emile Decourt), quelques éléments issus des MUR (l'avocat Muscat, les docteurs Pérès¹⁷⁷ et Pulvéris) et une forte représentation féminine : 19,5% (les sept candidates étant placées en bloc derrière Virgile Barel afin de séduire le nouvel électorat féminin) ; sa composition socio-professionnelle démontrait une volonté d'ouverture de la part du « parti de la classe ouvrière » puisque l'on dénombrait 28% d'employés, 14% de professions libérales, 11% d'enseignants, de commerçants et d'ouvriers, 8% de cadres publics, 5,5% d'artisans, d'exploitants agricoles et d'entrepreneurs. La liste « républicaine et socialiste » comprenait six candidats pour les partis, neuf pour le Mouvement Combat, trois pour le MLN et les syndicalistes, deux pour les prisonniers de guerre mais sa proportion de femmes était plus faible (11% avec quatre candidates placées par ordre alphabétique) ; quant à sa composition socio-professionnelle, elle était plus bourgeoise : 28% de professions libérales, 13,5% d'employés, 11% de commerçants, 8,5% d'artisans, de cadres publics, d'enseignants et d'entrepreneurs, 5,5% de cadres privés, 2,75% d'étudiants, d'ouvriers et de sans profession.

¹⁷¹ Entretien avec Mgr Alfred Daumas les 25 et 29 août 1969.

¹⁷² Neuf pour le PCF, la SFIO, le MRP et Combat, cinq pour les radicaux et quatre pour le FN.

¹⁷³ Entretien avec Virgile Barel le 11 octobre 1966, Charles Andrieu le 30 décembre 1969, Fernand Alizard le 12 août 1969 et le 11 avril 1971, Roland Claudel le 28 décembre 1969 et le 12 avril 1970, Pierre Dolla le 15 juin 1983, Henri Gruber le 30 décembre 1969, René Houat le 22 juin 1974, Marc Ricci le 1^{er} décembre 1976.

¹⁷⁴ Numéros des 3, 17 et 25 avril 1945.

¹⁷⁵ Numéro du 28 avril 1945.

¹⁷⁶ Virgile Barel, Marcelle Brocard, Rose Cathala, Rosette Charles, Madeleine Faraut (membre de la DS), Lucie Tua, Jean Baud, François Borello, Eugène Bouvet (membre de la DS), Sénèque Brunet (président du CDL), Pierre Dolla, Benjamin Gassier, Emile Gimello, Charles Menardi (membre de la DS), Nicolas Pedemonte, Jacques Raynaud, Honoré Revelat, Antoine Risso, Augustin Salge (membre de la DS), Marius Vial, Auguste Viel.

¹⁷⁷ Entretien avec Antoine Pérès le 30 juin 1970.

Le dépouillement fut compliqué par la possibilité qu'avaient les électeurs de rayer des noms et d'ajouter des croix préférentielles. Les résultats du premier tour démontrèrent que le chef-lieu demeurait modéré puisque Jean Médecin –sans s'être présenté- recueillit 15149 voix, Paul Deudon 12092 et André Verdy 5330, alors que les deux listes se partagèrent à peu près équitablement les suffrages restants : de 32371 (J. Raynaud) à 34259 (V. Barel) pour la « commune » et de 33058 (J. Ottonelli) à 35677 (L. Gueguen) pour la « républicaine et socialiste ». Sur le plan individuel, Barel arriva en 24^e position, Cotta en 23^e, le secrétaire fédéral de la SFIO Roubert en 15^e alors que le directeur du Ravitaillement général marqua des points dans l'attribution ultérieure du poste de maire. Il est significatif de constater que les sept meilleurs scores furent obtenus par des membres du Mouvement Combat (L. Gueguen, P. Bouvier, E. Dunan, C. Bouqueret, G. Renevey, R. Gilquin, M. Baizet), ce qui pouvait être interprété comme une préférence des électeurs pour de stricts résistants plutôt que pour des politiciens se réclamant de la Résistance.

La période séparant les deux tours vit le renouvellement des tractations entre les deux listes. Le PCF proposa une liste unique composée de dix-neuf membres de la « républicaine et socialiste » et de dix-sept membres de la « commune » -dont plusieurs non-communistes- ayant pour leader Virgile Barel « le candidat du groupement, de loin, le plus important de la cité, un pur symbole de l'honnêteté politique et morale, du courage physique comme du dévouement à la cause du peuple et à celle de la France »¹⁷⁸. La liste « républicaine et socialiste » repoussa cette offre tout en faisant la contre-proposition suivante : cinq membres par parti, deux par mouvement résistant et un par tendance syndicale (unitaire, confédérée, chrétienne). Le FN la rejeta en ces termes : « Avouez que vous nous faites la part du pauvre ! »¹⁷⁹ ; en effet, avec une moyenne de 33000 voix, la liste « commune » aurait bénéficié de huit sièges alors que la liste « républicaine et socialiste », avec une moyenne de 34000 voix, en aurait obtenu vingt-huit ! La position locale de la SFIO était en contradiction avec la décision du comité national d'entente socialo-communiste qui invitait ses sections à se rassembler, pour le second tour, en un bloc antifasciste, républicain et laïque excluant toute coalition avec le MRP. Aussi, deux membres de la SFIO (L. Meffre, J. Narice) et le secrétaire général des Groupements unis de la Résistance (E. Alexander)¹⁸⁰ décidèrent-ils de se présenter sur la liste « commune », tandis que le docteur Cazalis remplaçait Julien Ottonelli sur la liste « républicaine et socialiste ». Les reports de voix allaient être décisifs pour départager les deux listes en présence. Paul Deudon invita ses amis à voter « Niçois », ce qui pouvait être une incitation à voter pour Barel, les principaux leaders de la liste « républicaine et socialiste » n'étant pas nés à Nice. Quant à Jean Médecin, il exposa, dans une lettre adressée à son ancien adjoint Dominique Paez –candidat sur la liste « républicaine et socialiste », qu'une coalition anticommuniste « ne correspondrait ni à mes sentiments ni à l'intérêt du pays », soulignant que « dans la détresse générale et devant les difficultés qui nous attendent, nul de ceux qui ont fait leur devoir ne doit être exclu de la direction des affaires »¹⁸¹. Cette intervention de l'ancien maire suscita l'irritation de la mouvance socialiste, perceptible dans un article de *L'Espoir* paru le 11 mai, rappelant que le FN et le PCF s'étaient

¹⁷⁸ *L'Aurore de Nice*, 3 mai 1945.

¹⁷⁹ *Le Patriote*, 4 mai 1945.

¹⁸⁰ *Le Patriote* publia, le 8 mai, le communiqué suivant : « Nous avons suivi attentivement les pourparlers en vue de la constitution d'une liste d'union au 2^e tour. Nous sommes attristés de voir que les efforts sincères des représentants de la liste commune n'ont pu aboutir à cause de l'opposition systématique des divers dirigeants des groupements de la liste dite « républicaine et socialiste de la Résistance ». Nous dénonçons les auteurs de ce confusionnisme qui fait le jeu de la réaction et nous donnons notre adhésion et notre concours actif à la liste d'union républicaine, patriotique et antifasciste à la tête de laquelle se trouve M. Virgile Barel. Signé : Meffre (SFIO), Narice (SFIO), Emilie Jotte-Latouche (Groupe Surcouf), Fouché (Groupe Joseph le Fou), Alexander (secrétaire général des Groupements unis de la Résistance) ».

¹⁸¹ Document publié le 7 août 1945 par *Le Patriote*.

opposés à la réhabilitation de Jean Médecin, qu'ils avaient exigé la déchéance des anciens conseillers municipaux qui n'avaient pas démerité et « qu'aujourd'hui, après avoir qualifié les voix de Médecin et de Deudon de fascistes, vichyssoises ou réactionnaires, ils cherchaient à s'en servir ».

La liste « républicaine et socialiste » l'emporta, le 13 mai, grâce au désistement d'André Verdy¹⁸² mais aussi et surtout aux suffrages de l'électorat médeciniste qui ne suivit pas la position circonstancielle de l'ancien maire. La liste « commune » perdit en moyenne 500 voix, obtenant un score variant de 32276 (L. Cresto) à 33517 (V. Barel), tandis que la liste « républicaine et socialiste » gagna en moyenne 11500 voix, avec un score évoluant de 46059 (J. Cotta) à 46952 (G. Renevey) mais qui fut un camouflet pour les deux prétendants au fauteuil de maire, puisque Jacques Cotta et Lucien Gueguen (46069) recueillirent le minimum des suffrages s'étant portés sur leur liste alors que le chef-adjoint du Mouvement Combat, bien que quasiment inconnu du grand public, arriva en tête, bénéficiant vraisemblablement des croix préférentielles et de l'absence de ratures¹⁸³.

L'organe communiste put titrer : « La coalition socialo-réactionnaire a remporté un résultat provisoire »¹⁸⁴ tandis que l'abbé Daumas fit preuve de lucidité dans l'hebdomadaire *L'Avenir de Nice* le 3 juin : « La liste qui a remporté la victoire représente une union fragile parce que, bon gré mal gré, elle fut beaucoup plus orientée contre quelqu'un que vers quelque chose ».

Le 17 mai, les élus se réunirent et désignèrent Jacques Cotta comme le maire officieux, par 27 voix contre 8 et un bulletin blanc. Le lendemain, au début de la séance du conseil municipal, Lucien Gueguen lut la déclaration suivante : « Les élus du mouvement Combat se sont trouvés en présence d'un accord conclu entre les partis socialiste, radical et MRP, accord dont le caractère nettement politique est contraire aux engagements pris lors de la constitution de la liste républicaine, socialiste et de la Résistance. En conséquence, le mouvement Combat ne présente aucun candidat au poste de maire, ni aux postes d'adjoints. Toutefois, conscients des devoirs de leur charge, ils apporteront, dans le rang, à l'administration de la cité, le concours de leur dévouement et de leur expérience »¹⁸⁵. Jacques Cotta fut ensuite élu maire par 27 voix, puis les douze adjoints furent désignés (Cf. Annexe I). La motion suivante fut adoptée après l'arrivée du préfet Escande : « Le Conseil municipal de la Ville de Nice, réuni pour la première fois, exprime au Général de Gaulle, Président du Gouvernement provisoire de la République française, ses sentiments de déférente admiration et de fidélité ainsi que l'expression de sa foi dans les destinées de la France et de la République, démocratique et sociale, qu'il a su incarner dans le moment le plus tragique de son histoire »¹⁸⁶.

La nouvelle municipalité, au sein de laquelle ne figurait qu'un seul conseiller élu en 1935 mais éliminé par Vichy (D. Paez) et cinq membres de la Délégation spéciale nommés par le préfet en septembre 1944 (M. Baizet, P. Bouvier, P. Draghi, R. Gilquin, J. Martin), fut rapidement soumise à des forces centrifuges, attirant vers Jean Médecin D. Badin, M. Baizet, P. Bouvier, P. Catella, B. Migozzi, D. Paez –qui se présenteront sur sa liste en octobre 1947-, et vers la mouvance gaulliste pure et dure E. Dunan et L. Gueguen, qui se présenteront sur la liste RPF à la même époque. Si l'on compare les élus de 1935 et ceux de 1945, on s'aperçoit

¹⁸² *La Liberté* du 13 mai publia la lettre du commandant *Lenoir* : « En toute conscience et fort de mon passé de socialiste, je pense que la liste républicaine et socialiste de la Résistance est la seule qui est susceptible actuellement de satisfaire les aspirations d'une majorité de Français, désireux de faire obstacle aux conceptions d'une politique paradoxalement autoritaire, trop souvent illogique et mensongère, dont s'accomode mal notre amour de la véritable liberté et, partant, de nos vieilles institutions républicaines. »

¹⁸³ Entretien avec Georges Renevey le 30 décembre 1969.

¹⁸⁴ *L'Aurore*, 15 mai 1945.

¹⁸⁵ Archives municipales de Nice, Délibérations, volume 109, page 5.

¹⁸⁶ *Idem*, p. 9.

que la liste médeciniste homogène de l'avant-guerre était beaucoup plus bourgeoise (75% de professions libérales, d'industriels et de négociants contre 37%) et âgée (moyenne de 48 ans contre 43, 19% de plus de 60 ans contre 2,5%, 63% de 40 à 59 ans contre 58%) que la liste hétérogène de la Libération ; le benjamin de l'équipe médeciniste (J. Bounin) avait 27 ans et son doyen (D. Bottone) 80 ans, alors que le benjamin de l'équipe Cotta (P. Joselet) avait 23 ans et son doyen (E. Fidelis) seulement 61.

• Les municipales dans le reste de l'arrondissement

La situation dans les 98 communes concernées était, le plus souvent, moins conflictuelle que dans le chef-lieu, soit que le maire élu en 1935 fût une personnalité incontestée et que le préfet l'eût confirmé à la Libération -qu'il eût été agréé par Vichy (François Dalbéra à Cantaron, Joseph Robaut à Peillon, Joseph Arnaud à Villeneuve d'Entraunes, Jean-Baptiste Roux à Duranus, Jean Gaudou à Sainte-Agnès, Ferdinand Garino à Falicon, Louis Dalmas à Ascros, Joseph Miquelès à Pierrefeu, Emile Gastaud à Revest les Roches, Calixte Ciamin à Isola, Joseph Issautier à Saint-Dalmas le Selva, Maurice Franco à Venanson, Adolphe Ramin à Roubion, Félix Hancy à La Tour sur Tinée) ou révoqué par lui et rétabli par le GPRF (Fernand Torthe à Roquebrune-Cap Martin, Joseph Boyer à Sauze, Jules Musso à Saint-André)-, soit que le maire âgé eût préparé sa succession (César David à Saint-Léger, Gustave-César Lions à Roquestéron) ou que la personnalité nommée par le préfet apportât des garanties de renouveau (Auguste Dubar à Beausoleil, André Botton à Breil, Joseph Faraut à L'Escarène, Edouard Raymond à Lucéram, Joseph Brocart à Peille, Jules Ravel à Guillaumes, Albert Guérin à La Roquette sur Var, Victor Asso à La Trinité, Emile Raybaud à La Penne, François Richier à Valdeblorre, Félix Truchi à Moulinet, Vincent Comiti à Sospel). Il convenait toutefois de vérifier devant le suffrage universel la légitimité des vingt présidents de Délégation spéciale, voire des présidents de Comité local de Libération ayant des ambitions municipales et, dans certains cas, de donner une chance à des maires maintenus (Julien Agnely à Guillaumes, François Puons à Saint-Sauveur) ou révoqués (Joseph Raybaud à Levens, Louis Fulconis à Saint-Martin-Vésubie, Raymond Gramaglia à Cap d'Ail) par Vichy mais rejetés par le CLL.

Les élections prirent une tournure politique dans les villes, avec une poussée très forte de la gauche, même quand elle était divisée comme à Menton¹⁸⁷, ce qui justifia le rapport adressé par le préfet au ministre de l'Intérieur le 15 mai 1945 : «Le net glissement à gauche constaté dans la plupart des communes s'est effectué aux dépens des autres partis modérés : radical-socialiste et républicain de gauche. Le parti socialiste a réalisé des gains importants, mais le parti communiste arrive bon second et a acquis des sièges au sein de municipalités où jusqu'alors il n'avait pas été représenté »¹⁸⁸. En effet, la SFIO contrôlait désormais, outre le chef-lieu, une dizaine de municipalités (Menton, Breil, La Turbie, Sainte-Agnès, Pierrefeu, Clans, Valdeblorre, Isola, Puget-Théniers)¹⁸⁹ mais le PCF avait conquis Beausoleil, Drap, L'Escarène, Moulinet, La Penne, Saint-Martin-Vésubie, Guillaumes et pénétrait pour la première fois dans d'autres conseils comme à Menton et Roquebrune-Cap Martin, tandis que le parti radical ne conservait cette dernière commune que pour peu de temps¹⁹⁰ ; quant au MRP, il ne conquiert aucune commune et le seul élu démocrate-populaire d'avant-guerre,

¹⁸⁷ Le président socialiste du CLL, le docteur Camaret, ancien maire de 1932 à 1935, se présenta avec les anciens conseillers municipaux modérés élus en 1935 contre la plupart des membres du CLL et de la DS conduits par les socialistes Michel Ozenda (maire provisoire) et Georges Parenthou (ancien député de la Seine) !

¹⁸⁸ ADAM, 30 W 6887.

¹⁸⁹ Sans compter deux communes importantes (Grasse, Cagnes sur Mer) dans l'autre arrondissement.

¹⁹⁰ Fernand Torthe, après avoir été élu conseiller général du canton de Menton le 23 septembre, adhéra à la SFIO le mois suivant.

Joseph Robaut, malgré sa participation active à la Résistance au sein du mouvement Libération, n'obtint que 41% des voix au premier tour à Peillon et aucun siège! Dans les communes rurales « critiques », les électeurs votèrent plus en fonction de la personnalité des candidats que des programmes ou des étiquettes politiques¹⁹¹ : lorsque la personnalité sortante bénéficiait d'une forte implantation, elle l'emporta le plus souvent sur son challenger plus politisé, comme ce fut le cas à Levens (Joseph Raybaud), Saint-Etienne de Tinée (Maurice Rovero), Saint-Sauveur sur Tinée (François Puons)¹⁹² alors qu'à Guillaumes, Julien Agnely – sous le coup d'une enquête sur sa gestion financière- ne parvint pas à redresser la situation et fut battu par le communiste Jules Ravel.

Ces élections induisirent un important renouvellement des maires, puisque les « nouveaux venus » sur la scène politique s'imposèrent à Villefranche, Saint-Jean Cap Ferrat, Cap d'Ail, Menton, Castellar, Castillon, Tourrette-Levens, Contes, Berre les Alpes, Saorge, Fontan, Lantosque, Roquebillière, Venanson, Tournefort, Marie, Rimplas, Ilonse, Saint-Dalmas le Selvage, Bairols, Malaussène, Touët sur Var, Saint-Léger, Daluis, Péone, Saint-Martin d'Entraunes, Entraunes, tandis que sept présidents de CLL s'imposèrent à Drap, Lucéram, Colomars, Gilette, Thiéry, Villars, Clans, un président de DS à Guillaumes, quinze personnalités cumulant les fonctions de président du CLL et de maire provisoire à Beausoleil, Breil, L'Escarène, Peille, Cantaron, Sospel, Moulinet, La Trinité, La Roquette sur Var, Duranus, Ascros, La Penne, Revest les Roches, Puget-Théniers, Valdeblore, deux membres de CLL et de DS à Saint-Martin-Vésubie et à Beaulieu, un membre de la DS à Eze, deux membres de CLL à Utelle et Massoins. On peut affirmer que 35% des maires élus étaient des « nouveaux venus » presque toujours liés à la Résistance, 44% des maires provisoires nommés en 1944 et confirmés par le suffrage universel, 8% des maires élus en 1935 et 6,5% des maires élus en 1929. Sur le plan de l'âge, la moyenne était de 46 ans et demi en 1945 contre 51 en 1935, avec 45,5% de moins de 50 ans contre 34% et 51% de 50 à 70 ans contre 61%. Sur le plan socio-professionnel, les exploitants agricoles étaient un peu plus nombreux en 1945 (30% contre 26% en 1935), comme les commerçants et artisans (15% contre 10%), les cadres (13% contre 9%), les employés et ouvriers (3,5% contre 0,5%), alors que les entrepreneurs étaient moins bien représentés (7% contre 16%) ainsi que les professions libérales (14% contre 20%). Le benjamin des maires élus en 1945 était Louis Graille (Châteauneuf d'Entraunes) avec 28 ans¹⁹³ et le doyen Jean-Baptiste Millo (Eze) avec 74 ans¹⁹⁴. Contrairement à la tendance départementale, les lignées d'élus diminuèrent dans l'arrondissement de Nice¹⁹⁵, passant de sept (C. Ciamin, F. De May, J. Durandy, J. Médecin, J. Raybaud, F. Ricolfi, J. Robaut) à cinq (L. Astraud à Aspremont, C. Ciamin à Isola, Zoé David à Saint-Léger, L. Issautier à Saint-Dalmas le Selvage, J. Raybaud à Levens). Quant à la présence féminine, elle fut bien faible : un seul poste de maire¹⁹⁶ pour Zoé David (fille du maire sortant) à Saint-Léger, sept postes d'adjoint¹⁹⁷ (Denise Badin à Nice, Louise Gazzo à Eze, Julienne Demaria à Fontan, Josette Gentilini à La Bollène-Vésubie, Thérèse Guigo à Belvédère, Philippine Solimius à Saint-Martin-Vésubie, Adeline Tamagno à Saint-Antonin), soixante-huit postes de conseillers municipaux¹⁹⁸ (dont quatre à Entraunes, trois à Nice et à

¹⁹¹ ADAM, 30 W 6887, rapport préfectoral du 17 mai 1945.

¹⁹² Un cas de figure identique se présenta dans la commune urbaine de Cap d'Ail avec Raymond Gramaglia.

¹⁹³ Le benjamin de l'ensemble des maires azuréens fut alors Marius Issert (Saint-Paul de Vence), considéré comme le plus jeune maire de France, ce qu'avait déjà été Joseph Raybaud en 1929 avec 25 ans.

¹⁹⁴ Le doyen de l'ensemble des maires azuréens fut Charles Dahon (Théoule) avec 77 ans.

¹⁹⁵ Elles passèrent de sept à dix individus de 1935 à 1945.

¹⁹⁶ Il y en aura trois en 1947 avec Rosalie Roumieu à Sallagriffon et Henriette Rubino à Castillon.

¹⁹⁷ Deux autres postes revinrent à Madeleine Henin à Saint-Jeannet et à Henriette Marin à Saint-Cézaire. Il y aura dix adjoints féminins en 1947 et en 1953.

¹⁹⁸ Il y en aura 97 en 1947 et 109 en 1953. Il y avait eu 35 femmes présentes dans 30 municipalités provisoires nommées et 68 femmes présentes dans 64 comités locaux de Libération.

Châteauneuf d'Entraunes, deux à Menton). Le préfet indiqua au ministre de l'Intérieur : « Le vote des femmes ne paraît pas avoir eu une influence déterminante sur le sens de ces élections »¹⁹⁹, considération qui n'était pas évidente avant le verdict des urnes, beaucoup de progressistes redoutant une vague conservatrice.

Peut-on parler d'une génération de maires de la Libération ? Oui, si l'on tient compte que beaucoup d'entre eux vont conserver leur mandat sur une période plus ou moins longue : 42 ans et demi pour Jean Favre (mort en fonction), 38 ans pour Zoé David et Lucien Pierlas, 37 ans et demi pour Pierre Cauvin (mort en fonction), 28 ans pour Léon Astraud, 20 ans pour Jean Augier, Paul Clermont, Jean Giauffret, Louis Graille, Raoul Marchetti, Marius Maurin, Antoine Passeron, François Richier et Charles Sido, Roger Aliez et Louis Dalmas, 14 ans pour Arthur Bessi, Léopold Cagnol, Florentin Clary, Claude Damiano, Auguste Gastaud, Robert Labbé, Charles Masséna, Armand Michelis, Maurice Rolando, Charles Romersa, Emile Roux et Léon Roux, 13 ans pour André Botton (démissionnaire en 1958), 8 ans pour François Barberis, Robert Blanc, Roch Bottazzi, François Demateis, Henri Domerego, Eugène Donadeï, Stéphane Flachon, Denis Fournier, Joseph Gastaud, Hilarion Gioffredo, Paul Isnardy, Marcel Lions, Pierre Parenthou, Emile Raybaud et Henri Raynaud, soit 44% des maires élus en 1945 (Cf. Annexe II) et 72,5% des maires élus pour la première fois en 1945.

• Les élections cantonales

Au début janvier 1945, le préfet sollicita le CDL afin qu'il lui fournît un avis sur les conseillers généraux sortants et que, le cas échéant, il lui communiquât les noms des remplaçants. Le comité renâcla à aborder la question du conseil général, de peur de disparaître²⁰⁰ et préféra proposer son élargissement. Pourtant, petit à petit, le CDL formula un avis circonstancié sur chacun des conseillers généraux, en rejetant vingt-trois sur trente (seize sur vingt et un dans l'arrondissement de Nice²⁰¹), parmi lesquels le président Léon Baréty, le président du Conseil départemental de Vichy Bernard Issautier et Jean Médecin. La composition politique de ce conseil général désigné –mais qui ne siégea jamais– montra l'importance prise désormais par les formations de gauche (six communistes, six FN, sept SFIO, deux socialistes indépendants, cinq radicaux-socialistes sur trente, soit trois communistes²⁰², trois FN²⁰³, quatre SFIO²⁰⁴, un socialiste indépendant²⁰⁵, quatre radicaux-socialistes²⁰⁶, quatre républicains de gauche²⁰⁷ et un membre du mouvement Combat²⁰⁸ dans le seul arrondissement de Nice, le canton de Breil – encore occupé par les Allemands– étant attribué au futur maire de ce chef-lieu). L'un des conseillers désignés, le socialiste Jacques Cotta, émit des réserves sur la légitimité d'une telle assemblée : « Proposé comme conseiller

¹⁹⁹ ADAM, 30 W 6887, rapport du 17 mai 1945.

²⁰⁰ ADAM, 30 W 6886, rapport préfectoral du 9 janvier 1945.

²⁰¹ B. Issautier à Beausoleil, J. Durandy à Breil, P. Roux à L'Escarène, J. Agnély à Guillaumes, J. Raybaud à Levens, L. Depetris à Menton, P. Balestre à Nice III, D. Ciaudo à Nice IV, L. Baréty à Puget-Théniers, P. Corniglion à Roquebillière, L. Fulconis à Saint-Martin-Vésubie, M. Rovery à Saint-Etienne de Tinée, J. Médecin à Sospel, A. Olivari à Utelle, F. De May à Villefranche.

²⁰² J. Faraut (maire provisoire) à L'Escarène, J. Ravel (maire provisoire) à Guillaumes, V. Barel à Nice IV.

²⁰³ M. Brunel (vétérinaire cantonal) à Puget-Théniers, G. Demonfaucon (président du CLL) à Roquebillière, L. Millo (maire provisoire) à Utelle.

²⁰⁴ M. Ozenda (maire provisoire) à Menton, J. Cotta à Nice III, C. Ciamin (maire d'Isola) à Saint-Etienne de Tinée, A. Honorat (maire provisoire) à Villefranche.

²⁰⁵ P. Sola (notaire, chef de la Résistance locale) à Saint-Martin-Vésubie.

²⁰⁶ F. Ricolfi maintenu à Contes, H. Ugo maintenu à Nice I, G. Gojon (maire de Clans) à Saint-Sauveur remplaçant J. Ciamin décédé, E. Donadeï (président du CLL de Villars) remplaçant L. Robini décédé.

²⁰⁷ B. Semeria (membre du CDL) à Beausoleil, H. Toesca maintenu à Nice II, M. Durandy maintenu à Roquestéron.

²⁰⁸ F. Verola (maire provisoire) à Levens.

général du 3^e canton de Nice à l'agrément du Ministre, je n'ai pas la moindre illusion. Ce n'est pas d'élections de mes concitoyens que je tiendrai ce mandat. Et je ne remplirai ce dernier que parce que, appartenant à un grand parti, je dois avant tout me plier à ses directives. Mais, avec mon parti et avec les Français honnêtes et indépendants, avec le souvenir des voix françaises de Londres et d'Alger, je dis : la parole doit être rendue au peuple souverain. Pour ma part, je ne connais de mandat valable et sacré que celui que donne la volonté du peuple »²⁰⁹.

Après le verdict des municipales et le dur affrontement dans le chef-lieu entre communistes et socialistes, la campagne des cantonales fut marquée par un événement spectaculaire, la publication dans *Le Patriote* du 17 août d'un communiqué commun signé par Virgile Barel et Jean Médecin²¹⁰ ; le préfet en informa aussitôt le ministre de l'Intérieur : « La campagne donne lieu à certaines consultations qui ne manquent pas d'étonner le public. Par exemple, celle qui a rapproché le député communiste, M. Barel, de M. Médecin, nouvel adhérent du parti radical et qui fut, pendant longtemps, sénateur-maire de Nice. Cette nouvelle, annoncée par le journal du Front national a été accueillie avec une grande ironie par les socialistes et quelque déception par les modérés »²¹¹. Ce communiqué troubla également de nombreux communistes et provoqua la colère du président du FN, l'abbé Daumas, qui traita de « salauds » les deux signataires²¹². Cette rencontre « historique » fut en fait plus tactique que stratégique, plus un « armistice » qu'un « traité de paix »²¹³ : les 15000 voix recueillies par J. Médecin au premier tour des municipales durent peser lourd dans la balance et conduire à ce véritable « pacte de non-agression » conclu avec une personnalité modérée que les communistes n'avaient cessé d'accabler –au CDL comme dans leur presse-, durant tout le premier trimestre.

Ces élections cantonales des 23 et 30 septembre devaient permettre de juger le prestige de sept conseillers généraux sortants²¹⁴, de neuf conseillers désignés par le CDL et agréés par le GPRF²¹⁵, mais aussi de constater si – après quatre mois de légalité retrouvée, la fin des hostilités et le retour des prisonniers de guerre et déportés-, des modifications étaient susceptibles d'intervenir dans le comportement des électeurs ou bien si les tendances qui s'étaient dégagées lors des municipales se confirmaient, voire s'amplifiaient.

Le premier tour²¹⁶ vit l'élection de trois sortants bien implantés pourtant révoqués par le CDL (J. Raybaud à Levens, M. Rovero à Saint-Etienne de Tinée, L. Fulconis à Saint-

²⁰⁹ *L'Espoir*, 24 janvier 1945.

²¹⁰ « M. Jean Médecin, sénateur des Alpes-Maritimes, et M. Virgile Barel, député, mandaté par le bureau fédéral du PCF, se sont rencontrés. Ils ont, ensemble, abordé l'étude des grands problèmes de l'heure. Ils ont reconnu la nécessité d'une politique d'union de tous les éléments sains du pays, républicains et démocrates, pour l'accomplissement des grandes tâches que posent après la guerre la reconstruction et la renaissance de la France. »

²¹¹ ADAM, 30 W 6887, 17 août 1945.

²¹² Entretien avec Mgr Alfred Daumas le 29 août 1969.

²¹³ Interrogé publiquement par mes soins lors du colloque sur la libération des Alpes-Maritimes, tenu à la Faculté des Lettres le 22 juin 1974, Virgile Barel affirma ne pas se souvenir de cet épisode, contrairement à son directeur de cabinet et membre du secrétariat fédéral René Houat et au cadre cégétiste Henri Gruber.

²¹⁴ H. Ugo et H. Toesca à Nice I et II, J. Agnely à Guillaumes, J. Raybaud à Levens, M. Rovero à Saint-Etienne de Tinée, L. Fulconis à Saint-Martin-Vésubie, J. Médecin qui abandonna Sospel pour se présenter à Nice IV.

²¹⁵ Outre les deux sortants maintenus à Nice I et II, B. Semeria à Beausoleil, A. Botton à Breil, J. Ravel à Guillaumes, V. Barel qui passa de Nice IV à Nice II pour ne pas affronter J. Médecin, J. Cotta qui passa de Nice III à Nice IV afin de battre J. Médecin et l'éliminer définitivement de la vie politique (Témoignage du secrétaire de la section SFIO Gérard Roméo recueilli le 11 août 1969), E. Donadeï à Villars et J. Laurenti qui passa de Vence à Roquebillière.

²¹⁶ Le taux de participation varia de 58% à Menton à 87,8% à Nice I, avec de bons indices à Saint-Etienne de Tinée (84,8%), Roquebillière (82,3%), Roquestéron (81,2%), Lantosque (80,4%), L'Escarène (78,2%), Utelle (77,2%), Nice II (76,8%), Breil (76%) et Saint-Sauveur (75%), alors que d'autres cantons enregistrèrent une

Martin-Vésubie), de trois communistes (V. Barel à Nice II, A. Dubar à Beausoleil, J.P. Comiti à Sospel), d'un radical-socialiste (G. Salvago à Roquestéron), de cinq candidats uniques de la gauche (les radicaux-socialistes F. Torthe à Menton et E. Donadeï à Villars, les socialistes A. Botton à Breil, J. Favre à Villefranche et G. Maurin à Saint-Sauveur), ainsi que la situation très difficile du maire de Nice Jacques Cotta -devancé de 4000 voix par Jean Médecin et de 1300 voix par le communiste Laurent Spinelli (vice-président du CDL)-, et de son premier adjoint MRP André Pruvost –au coude à coude avec l'USR Paul Augier-, l'attitude du PCF ou de ses électeurs devant être déterminante : malgré ses efforts, J. Cotta ne parvint pas à convaincre les communistes qu'il était le mieux placé pour battre l'ancien maire de Nice et A. Pruvost avait peu de chances de séduire un électorat laïque soucieux de prendre sa revanche des municipales.

Le second tour vit donc l'élection de six communistes supplémentaires (C. Andrieu à Nice I, L. Anfosso à Contes, M. Castel à Puget-Théniers, J. Laurenti à Roquebillière, J. Ravel à Guillaumes, A. Risso à L'Escarène), de l'USR P. Augier à Nice III, du radical-socialiste A. Giacomoni à Utelle et de J. Médecin à Nice IV.

Le PCF sortit grand vainqueur de ces élections puisqu'il comptait onze conseillers généraux (dont neuf dans l'arrondissement de Nice), ce qui permit à Virgile Barel d'être élu, le 29 octobre, président de l'assemblée départementale en recueillant 22 voix sur 30. Le PCF avait obtenu au premier tour des scores exceptionnels dans plusieurs cantons (43,5% à Puget-Théniers, 44% à Nice I et Roquebillière, 48,5% à L'Escarène, 50,5% à Sospel, 58% à Nice II, 59% à Beausoleil) ; de plus, sur les quatre cantons de Nice, il avait recueilli 38,5% des suffrages, devançant la SFIO (28%), les candidats modérés (24%) et le MRP (9%), ce dernier ne parvenant pas à décoller en raison du phénomène médeciniste. La comparaison tendancielle avec les conseillers élus en 1937 révèle l'étendue du bouleversement enregistré en 1945 : neuf communistes au lieu de zéro, cinq SFIO au lieu d'un, trois radicaux-socialistes au lieu de quatre, quatre républicains indépendants au lieu de onze, aucun conservateur au lieu de cinq. Outre le président communiste, la gauche obtint le poste de président de la Commission départementale attribué au SFIO André Botton et un poste de vice-président revenant au radical-socialiste Fernand Torthe. Le benjamin de la nouvelle assemblée fut l'USR Paul Augier (33 ans) et le doyen le républicain indépendant Maurice Roverly (66 ans).

Lorsque l'on analyse la composition des vingt et un conseillers élus dans l'arrondissement de Nice (Cf. Annexe III), on s'aperçoit que la structure par âges révèle un rajeunissement sensible (moyenne de 48 ans contre 52 en 1937, avec 14% de moins de 35 ans contre 4,5% en 1937 et 38,5% de plus de 50 ans contre 60%), une structure socio-professionnelle plus variée (28,5% d'employés contre 0% en 1937, 42,5% de professions libérales, d'industriels et de négociants contre 80%, 14,5% de cadres publics contre 3,5%), un ancrage local moins net (85,5% de natifs de l'arrondissement de Nice contre 100% en 1937) mais un renforcement de la résidence niçoise des élus (66,5% contre 60%), une forte diminution de l'appartenance à une lignée d'élus (19% contre 43%)²¹⁷. La fonction de maire demeura un bon tremplin pour emporter la décision (neuf cas de figure²¹⁸, soit 43%) même si elle s'avéra moins déterminante qu'en 1937 (onze cas de figure²¹⁹, soit 52%), tandis que celle

participation plus décevante comme Beausoleil (65,6%), Saint-Martin-Vésubie (67,2%), Nice III (69,4%), Sospel (70,5%), Puget-Théniers (72,8%) et Nice IV (73,5%).

²¹⁷ Eugène Donadeï, Jean Médecin, Joseph Raybaud, Maurice Roverly contre Léon Baréty, Joseph Ciamin, Jean et Maurice Durandy, Bernard Issautier, Jean Médecin, Joseph Raybaud, Félix Ricolfi, Maurice Roverly.

²¹⁸ André Botton, Eugène Donadeï, Auguste Dubar, Jean Favre, Gaston Maurin, Jules Ravel, Joseph Raybaud, Maurice Roverly, Fernand Torthe.

²¹⁹ Julien Agnély, Joseph Ciamin, Philippe Corniglion-Molinier, François De May, Jean Durandy à Menton (élu à Breil), Louis Fulconis, Jean Médecin à Nice (élu à Sospel), Joseph Raybaud, Félix Ricolfi, Paul Roux, Maurice Roverly.

d'adjoint n'interféra que dans un seul cas²²⁰, soit 4,5%, contre trois²²¹, soit 13,5%, en 1937. Il n'y eut pas d'élus féminins²²² et seulement deux candidates²²³, en septembre 1945.

• Les élections législatives

A peine sortis de la campagne cantonale, les électeurs furent soumis, dès le 7 octobre, à la campagne législative (élection de cinq députés à la proportionnelle pour désigner l'Assemblée constituante) et référendaire (consultation des citoyens sur deux questions institutionnelles : « Voulez-vous que l'Assemblée élue ce jour soit constituante ? », « S'il y a une majorité de oui à la première question, approuvez-vous l'organisation provisoire des pouvoirs publics proposés par le gouvernement ? »).

L'abandon du vote par circonscription politisa encore plus les débats puisque les candidats devaient figurer sur une liste de cinq noms, ce qui privilégiait les partis structurés. Six listes se disputèrent les suffrages des électeurs azuréens : trois pour les partis traditionnels (PCF, SFIO) ou nouvellement créé (MRP), une quatrième (constituée par Jean Médecin et intitulée « Union républicaine ») qui allait servir de base au futur Rassemblement républicain, tandis que deux personnalités locales – l'ancien préfet Jean Chaigneau (déporté en mai 1944) et l'abbé Daumas (vice-président du CDL et président du FN)-, compliquèrent l'affrontement électoral en présentant des listes « apolitiques » qui allaient drainer vers elles aussi bien des voix modérées antimédecinistes (Entente républicaine de Jean Chaigneau) que des voix progressistes antipartisanes (Union des républicains indépendants d'Alfred Daumas).

Sur les trente candidats, vingt et un résidaient dans l'arrondissement de Nice : trois sur la liste du PCF (le président du conseil général Virgile Barel, l'instituteur Jean-Paul Comiti, conseiller général de Sospel et le monteur TSF Raoul Gastaud), deux sur la liste de la SFIO (le commerçant Aimé Bermond, adjoint au maire de Nice²²⁴ et le professeur Thérèse Romeo, conseiller municipal de Nice), trois sur la liste médeciniste (le conseiller général Jean Médecin, le maire de Falicon Ferdinand Garino et l'avocat niçois Edmond Nabias), quatre sur la liste du MRP (le secrétaire fédéral Edgar Hevers, Yvonne Trastour, l'adjoint au maire de Nice Joseph Martin et le professeur Jean Fruchier, adjoint au maire de Beausoleil), quatre sur la liste « Entente républicaine » (Jean Chaigneau, l'industriel niçois Bernard Denis, le notaire niçois Félix Crépeaux et le vétérinaire niçois Pierre Castay) et cinq sur la liste « Union des républicains indépendants » (l'abbé Daumas, le membre du CDL Basile Semeria, directeur commercial à Beausoleil, l'employé des TNL Alexandre Ferrero, le maire de Puget-Théniers Marcel Isnardy et le journaliste Jean Huon). Encore une fois, l'élément féminin était sous-représenté avec deux candidates sur trente (6,5%), toutes deux originaires de l'arrondissement de Nice mais placées en position inéligible (Yvonne Trastour 3^e, Thérèse Romeo 5^e) ; notons qu'aucune femme ne fut présentée par le PCF, contrairement aux cantonales.

Les électeurs du chef-lieu furent un peu surpris de ne pas voir candidater le maire de Nice et son premier adjoint : dans le premier cas, il semblerait que Jacques Cotta eût été écarté après son échec aux cantonales et qu'il en eût voulu au secrétaire fédéral Alex Roubert²²⁵ ; dans le second cas, André Pruvost, lui aussi battu aux cantonales, venait d'être exclu de la CFTC et était contesté par le personnel des Assurances sociales qu'il avait dirigé

²²⁰ Louis Anfosso à Contes.

²²¹ Louis Depetris à Menton, Antoine Olivari à Nice (élu à Utelle), Louis Robini à Villars.

²²² Il faudra attendre le 16 janvier 1966 pour voir Odile Ollivier succéder à son mari décédé au siège de conseiller général de Contes.

²²³ M. Legier (SFIO) qui obtint 19% des voix à Guillaumes et A. Laurenti (PCF) 24% à Vence.

²²⁴ La tête de liste Alex Roubert, avocat au Barreau de Grasse et résidant à Antibes, était indiqué comme conseiller municipal de Nice.

²²⁵ Entretien avec le secrétaire de la section socialiste de Nice Gérard Romeo le 11 août 1969.

pendant la guerre, ce qui poussa le MRP à lui préférer comme tête de liste le directeur du quotidien *La Liberté*, à la réputation d'intégrité.

La campagne fut moins animée que les deux précédentes tout en donnant lieu à 275 réunions publiques²²⁶ dans le département (75 pour le PCF, 65 pour le MRP, 64 pour la SFIO, 30 pour la liste médeciniste, 21 pour la liste Entente républicaine et 20 pour l'Union des républicains indépendants). Les résultats furent un peu surprenants (Cf. Annexe IV) puisque le PCF arriva nettement en tête au niveau départemental avec 71286 voix et 37,9% –ce qui lui valut, grâce à la répartition au plus fort reste, trois sièges de député (V. Barel, H. Pourtalet, J. Laurenti)-, devant l'Union républicaine (39804 voix, soit 21,2% et un siège pour Jean Médecin), la SFIO (32939 voix, soit 17,5%²²⁷ et un siège pour Alex Roubert), le MRP (17082 voix et 9,1%²²⁸), l'Entente républicaine (15564 voix et 8,3%) et l'Union des républicains indépendants (11568 voix et 6%). *Le Patriote* du 23 octobre put titrer : « Dans les Alpes-Maritimes, les communistes triomphent, le MRP est battu » ; en effet, pour la troisième fois en six mois, le parti démocrate-chrétien ne parvint pas à tirer son épingle du jeu, compte tenu de la concurrence médeciniste, alors que le parti communiste enregistra un succès historique par l'ampleur des suffrages recueillis dans un département réputé conservateur (81% à Castellar, 77,5% à Bairols, 74% à Revest les Roches, 72,5% à Pierrefeu, 71,5% à Toudon, 70% à Tourrette du Château, 68,5% à Saint-Blaise, 67,5% à Rigaud, La Roquette sur Var et Malaussène, 64% à Saint-Antonin, Rimplas et La Penne, 62,5% à Lucéram, 60% à Moulinet et Blausasc, 59% à Saorge, 57% à Gilette, La Bollène et Peille, 56% à Ascros et Saint-Martin du Var, 55% à L'Escarène, 53,5% à La Trinité, 52% à Belvédère, Peillon et Drap, 51% à Fontan, 50% à Roquebillière, 48% à Entraunes, 45% à Sospel, 43,5% à Cap d'Ail et Villars, 41% à Beausoleil, 40,5% à Menton, Eze et Saint-André, 39,5% à Lantosque et Saint-Martin-Vésubie, 38% à Utelle et Roquebrune-Cap Martin, 37,5% dans le chef-lieu et à Guillaumes, 31% à Puget-Théniers et Saint-Sauveur, 28% à La Turbie, 24% à Levens, 23% à Isola, 22% à Beaulieu mais seulement 10% à Saint-Etienne et 4% à Beuil). La SFIO oscilla entre 4% à Levens²²⁹ et 38% à La Turbie (fief de Jean Favre), obtenant 34% à Puget-Théniers, Marie et Berre les Alpes, 32,5% à Malaussène, 30,5% à Sospel, 29,5% à Isola (fief de Calixte Ciamin), 27% à Beaulieu, 26% à Clans, 24% à Roquebillière et Roquebrune-Cap Martin (fief du néo-socialiste Fernand Torthe), 21% à Beausoleil mais seulement 12,5% des voix à Menton et à Nice, toutes deux dirigées par un maire socialiste. Le MRP oscilla entre 2% à L'Escarène et 27% à Castagniers, obtenant 26% à Saint-Jean Cap Ferrat, 18,5% à Saint-Martin du Var, 10% à Villefranche et Roquebrune-Cap Martin, 9,4% à Nice et 8,7% à Menton²³⁰. La liste médeciniste n'obtint pas le score qu'elle espérait et l'élection d'un second candidat, oscillant entre 6,5% à Beausoleil et 78% à Châteauneuf d'Entraunes et Saint-Martin d'Entraunes, obtenant 68,5% à Beuil, 68% à Venanson, 66% à Colomars, 61,5% à Saint-Etienne de Tinée, 54,5% à Massoins, 51% à Sauze et Saint-Dalmas le Selvage, 50% à Tourrette-Levens, 47,5% à Utelle, 46,5% à Valdeblore, 45% à Bendejun et Coaraze, 41% à Aspremont et Gorbio, 39,5% à Saint-Martin-Vésubie et Belvédère, 35% à Levens, 33% à Saint-Sauveur, 32% à Saint-André, 31% à Lantosque, 29% à La Bollène, 27,5% à Beaulieu mais seulement 24,4% dans le chef-lieu (bastion de « Jouan de Nissa ») et 14% à Sospel (ancien canton de Jean

²²⁶ ADAM, 30 W 7056, rapport du commissaire central de Nice, 17 octobre 1945.

²²⁷ Le déficit était sensible par rapport au score national de 24,6%, explicable par une organisation moins développée dans les Alpes-Maritimes et à la présence d'une mouvance communiste dynamique s'appuyant sur de nombreuses organisations-sœurs et sur l'aura du « parti des fusillés ».

²²⁸ Le déficit était énorme avec la moyenne nationale de 25,6% mais il faut tenir compte de la présence de la liste « chrétienne de gauche » de l'abbé Dumas et d'une partie de l'électorat médeciniste ayant préféré « voter utile ».

²²⁹ La liste de la SFIO ne recueillit aucun suffrage à Pierrefeu et à Revest les Roches.

²³⁰ La liste du MRP ne recueillit aucun suffrage à Cuebris, Revest les Roches, Saint-Blaise, Castillon, Venanson, Marie, Rimplas, Bairols, Lieuche, Tournefort, Auvare, La Croix, Châteauneuf d'Entraunes, Entraunes.

Médecin), ainsi qu'à Menton. Jean Chaigneau, malgré son manque d'implantation locale, vit sa liste osciller de 1% à Roquebillière, Saint-Etienne de Tinée et Sospel à 21,5% à Entraunes, obtenant 11,5% dans le chef-lieu où elle pénalisa Jean Médecin, 10,5% à Saint-Jean Cap Ferrat et Villars sur Var, 10% à Aspremont, 9,5% à Colomars et Villefranche, 9% à Breil, 8,5% à Beaulieu et Blausasc, 7,5% à Menton et 3% à Beausoleil²³¹. Quant à la liste conduite par l'abbé Daumas, elle oscilla de 3% à Lantosque, Roquebillière et Sospel à 50% à Puget-Rostang, obtenant 36,5% à Pierlas, 29,5% à Levens, 22,5% à Beausoleil (fief de son colistier Basile Semeria), 16,5% à Entraunes, 15,4% à Menton et Beaulieu, 14,5% à Puget-Théniers (fief de son colistier Marcel Isnardy) et à Saint-Martin du Var, 13% à Péone, 10% à La Turbie mais seulement 4,5% dans le chef-lieu²³² : après avoir été un « compagnon de route » du PCF, le président du FN et la « bonne conscience » du « peuple de gauche » azuréen, l'ecclésiastique progressiste fit la dure expérience d'un combat électoral dans une consultation nationale où, compte tenu de son absence de relais organisationnel, il avait tout à perdre ; aussi, ne fut-il pas surprenant de le voir démissionner peu après de la direction de l'hebdomadaire *L'Avenir* et de la présidence du comité directeur du FN.

Dans le cadre de la campagne référendaire, la plupart des organisations appelèrent à voter OUI-OUI –c'est-à-dire pour une IV^e République bicamériste-, alors que le PCF et le FN recommandèrent le OUI-NON, puisqu'ils souhaitaient une Assemblée nationale souveraine face à un exécutif aux pouvoirs limités. Il ne fut donc pas étonnant de découvrir, dans *Le Patriote* du 20 octobre l'encart suivant :

« Vous ne voterez
ni Da-Niet
ni Yes-Yes
ni Ya-Ya.
Vous voterez Français
Vous voterez OUI-NON ».

Les résultats furent conformes au rapport des forces, soit 183769 OUI (98,5%) et 2472 NON à la première question (84504 OUI soit 98,5% et 1251 NON dans le chef-lieu) et 110032 OUI (59%) et 76069 NON à la seconde (50927 OUI soit 59,5% et 34803 NON dans le chef-lieu)²³³. Il convient de noter que le total départemental des NON dépassa de 4783 voix le score de la liste communiste aux législatives (2434 à Nice). L'arrondissement de Nice et le département des Alpes-Maritimes votèrent donc un peu plus massivement que la moyenne nationale (96%) pour le OUI à la première question²³⁴ tandis qu'ils furent davantage en retrait pour le OUI à la seconde question (66,5% au niveau national) en raison d'une influence communiste plus forte (26,3% au niveau national)²³⁵.

²³¹ La liste « Entente républicaine » ne recueillit aucun suffrage à Bonson, Cuebris, Pierrefeu, Revest les Roches, Saint-Antonin, Toudon, Bendejun, Saint-Blaise, Moulinet, Venanson, Marie, Bairols, Massoins, Ascros, Auvare, La Croix, La Penne, Puget-Rostang.

²³² La liste « Union des républicains indépendants » ne recueillit aucun suffrage à Revest les Roches, Toudon, Blausasc, Bairols, Massoins.

²³³ A Menton, où la participation fut limitée à 65% en raison du rapatriement incomplet de la population, le OUI à la première question atteignit 99,2% tandis que le OUI à la seconde question plafonna à 55,1%.

²³⁴ Vingt-trois communes approuvèrent à 100% cette question : Bonson, Cuebris, Gillette, Pierrefeu, Tourrette du Château, Berre, Cantaron, Châteauneuf de Contes, Clans, Ilonse, Rimplas, Valdeblorre, Bairols, Lieuche, Malaussène, Pierlas, Thiéry, Touët sur Var, La Penne, Puget-Rostang, Rigaud, Saint-Léger, Châteauneuf d'Entraunes, Sauze.

²³⁵ Le NON l'emporta même dans vingt-six communes : 80% à Bairols, Revest les Roches et Tourrette du Château, 78% à Pierrefeu, 72% à Rimplas et La Croix, 70% à Moulinet, 69% à Saint-Blaise, 68% à Cuebris, 66% à La Penne, Rigaud et Daluis, 65% à La Roquette sur Var, 60% à Saint-Martin du Var et Saint-Léger, 59% à Blausasc et Duranus, 56% à Castagniers et La Bollène, 55% à Belvédère, Gillette, Peille et Peillon, 51,5% à Touët de L'Escarène, 51% à Bonson et Marie, 50,5% à Péone.

En guise de conclusion, nous insisterons sur le fait que, malgré la répétition des scrutins du printemps à l'automne 1945, le taux de participation à la double consultation du 21 octobre fut très élevé : 85,5% dans le chef-lieu et 82% dans l'ensemble du département²³⁶, ce qui prouvait la « fringale » électorale des citoyens après une longue période d'abstention due au déclenchement de la seconde guerre mondiale puis au régime de Vichy ayant banni le suffrage universel.

Indications bibliographiques

- Bardon Catherine**, *Historique du Conseil général des Alpes-Maritimes de 1929 à 1940*, mémoire de Maîtrise d'Histoire préparé sous la direction de Ralph Schor, Faculté des Lettres de Nice, 1989, 204 p.
- Basso Jacques - Vernier Olivier**, « Jean Medecin en politique, le pouvoir d'un notable, la passion d'une ville (1925-1965) », *Nice Historique*, N° 2-3, juillet-décembre 1990, p. 21-45.
- Gelormini Daniel**, *Les élections municipales d'avril-mai 1945 dans les Alpes-Maritimes*, mémoire de Maîtrise d'Histoire préparé sous la direction d'André Nouschi, Faculté des Lettres de Nice, 1974, 129 p.
- Icart Jean**, *Le Conseil général des Alpes-Maritimes. De la reconstruction à la décentralisation*, Nice, Serre, 1997, 223 p.
- Panicacci Jean-Louis**, *Les pouvoirs dans les Alpes-Maritimes à la Libération (6 juin 1944-21 octobre 1945)*, IHTP-CNRS, 1986, 121 p.
- Panicacci Jean-Louis**, « Les élections municipales d'avril-mai 1945 à Nice », *Le Sourgentin*, N° 116, mars-avril 1995, p. 19-21.
- Panicacci Jean-Louis**, « Les conseillers généraux de l'arrondissement de Nice sous la IV^e République » in *Destins niçois, Cahiers de la Méditerranée* N°55, novembre 1997, p. 203-215.
- Panicacci Jean-Louis**, « Les maires des Alpes-Maritimes de 1935 à 1959. Etude prosopographique », in *Hommage à Jacques Basso*, Nice, France Europe Editions, 2006, p. 193-214.
- Vinaï Audrey**, *Le Conseil départemental de Vichy dans les Alpes-Maritimes (1943-1944)*, mémoire de Maîtrise d'Histoire préparé sous la direction de Jean-Louis Panicacci, UFR Lettres de Nice, 2000, 101 p.

ANNEXES

Signification des sigles : SFIO (parti socialiste), IDG (Indépendant de gauche), RI (Républicain indépendant), RS (parti radical-socialiste), FN (Front national de lutte pour l'indépendance de la France, mouvance communiste), UP (Union Paysanne, relais du FN et de la CGT dans le monde rural), USR (Union socialiste républicaine), MLN (Mouvement de libération nationale regroupant les mouvances résistantes socialiste et gaulliste de gauche), MRP (Mouvement républicain populaire, nouveau parti démocrate-chrétien), MNRPGD (Mouvement national de résistance des prisonniers de guerre et déportés, organisation fondée par François Mitterrand).

I LE CONSEIL MUNICIPAL DE NICE ELU EN MAI 1945

Maire	: Jacques Cotta	(1911, avocat)	SFIO
1^{er} Adjoint	: André Pruvost	(1911, cadre public)	MRP
2^e Adjoint	: Dominique Paez	(1902, commerçant)	RS
3^e Adjoint	: Aimé Bermond	(1892, commerçant)	SFIO
4^e Adjoint	: Joseph Martin	(1900, cadre TNL)	MRP
5^e Adjoint	: Hervé Bourdon	(1890, retraité SNCF)	RS
6^e Adjoint	: Paul Draghi	(1897, enseignant-journaliste)	SFIO
7^e Adjoint	: Pierre Aubour	(1897, architecte)	RS
8^e Adjoint	: Denise Badin	(1908, sans profession)	MRP
9^e Adjoint	: Paul Giordan	(1903, employé de jeux)	SFIO
10^e Adjoint	: Edmond Fidelis	(1884, pharmacien)	MRP
11^e Adjoint	: Joseph Arnould	(1904, employé de commerce)	MLN

²³⁶ La participation varia de 99,5% à Castagniers à 22,5% à Castillon, les communes sinistrées –où de nombreux habitants ne s'étaient pas réinstallés-, figurant évidemment dans la tranche inférieure (74% à Breil, 71,5% à Saorge, 68,5% à Moulinet, 65% à Menton, 61,5% à Fontan) bien que dépassant parfois des communes n'ayant pas connu les destructions et/ou évacuations (La Croix 71%, Cuebris 70%, Daluis 69%, Saint-Antonin et Valdeblore 68%, Massoins 66%, Péone et Rigaud 65%, Revest les Roches, Châteauneuf d'Entraunes et Villeneuve d'Entraunes 64%, Entraunes et Tournefort 60%). Les communes ayant davantage voté que la moyenne départementale furent : Saint-Martin du Var 90%, Pierlas, Tourrette du Château et Touët de L'Escarène 87%, Auvare et Beaulieu 85%, Châteauneuf de Contes, Colomars, Gillette, Sigale, La Penne et Puget-Rostang 84%, Berre et Lieuche 83%, La Roquette sur Var, Clans et La Bollène 82,5%.

12^e Adjoint	: Raymond Comboul	(1900, industriel)	MLN
conseillers	: Charles Blancardi	(, limonadier)	MRP
	Jean Calleri	(, employé du Gaz)	CGT
	Paul Catella	(, tapissier)	MNRPGD
	François Courti	(, contrôleur PTT)	MNRPGD
	Frédéric Granet	(, commerçant)	SFIO
	Pierre Joselet	(1922, étudiant-journaliste)	MLN
	Emmanuel Martin	(, dentiste)	RS
	Blaise Migozzi	(, médecin)	RS
	Joseph Moretti	(, directeur commercial)	RS
	Barthélemy Olivari	(, entrepreneur)	MRP
	Robert Cazalis	(1904, médecin)	SFIO
	Juliette Parrot	(, employée)	CGT
	Roger Rabouam	(, enseignant)	MRP
	Thérèse Romeo	(1913, professeur)	SFIO
	Alex Roubert	(1901, avocat)	SFIO
	Maurice Baizet	(, pharmacien)	Combat
	Paul Bouvier	(1885, officier retraité)	Combat
	Charles Bouqueret	(, journaliste)	Combat
	Eugène Dunan	(, boulanger)	Combat
	Roger Gilquin	(, ingénieur agronome)	Combat
	Lucien Gueguen	(1894, cadre public)	Combat
	Georges Renevey	(1915, dessinateur)	Combat
	Daria Tomasini	(, fonctionnaire)	Combat

Sources : ADAM, 27 W 14 Conseil municipal de Nice ; Archives municipales, délibérations, volume 109 ; *L'Espoir de Nice* du 23 avril 1945 ; *L'Aurore de Nice* du 26 avril 1945.

II LES MAIRES DE L'ARRONDISSEMENT DE NICE ELUS EN 1945

Beausoleil	Auguste Dubar	(1904, musicien)	PCF
Breil	André Botton	(1897, enseignant retraité)	SFIO
Fontan	Maurice Rolando		SFIO
Saorge	Jean Steva	(1879, instituteur retraité)	IDG
Contes	François Demateis	(1900, homme d'affaires)	IDG
Bendejun	Charles Mannoni	(1894, S.P.)	IDG
Berre les Alpes	Robert Labbé	(agent d'assurances)	RI
Cantaron	François Dalbera	(1887, entrepreneur)	RS
Châteauneuf de Contes	Léon Brocard	(1885, négociant)	RI
Coaraze	Florentin Peglion	(1879, propriétaire)	RI
Drap	Pierre Cauvin	(1907, cultivateur)	PCF
L'Escarène	Joseph Faraut	(1882, retraité)	PCF
Blausasc	Stéphane Flachon		RS
Lucéram	Edouard Raymond		FN
Peille	Joseph Brocard	(1882, propriétaire)	FN
Peillon	Antoine Passeron	(1904, entrepreneur)	RI
Touët de L'Escarène	Charles Sido	(1891, militaire retraité)	FN
Guillaumes	Jules Ravel	(1902, employé)	PCF
Beuil	Firmin Robion	(1876, cultivateur)	RI
Châteauneuf d'Entraunes	Louis Graille	(1917, employé)	IDG
Daluis	Charles Masséna	(1902, agent commercial)	IDG
Entraunes	Marcel Lions	(1911, cultivateur)	IDG
Péone	Florentin Clary	(1883, retraité)	IDG
St Martin d'Entraunes	Raoul Marchetti	(1912, propriétaire)	RS
Sauze	Joseph Boyer	(1884, cultivateur)	RI
Villeneuve d'Entraunes	Joseph Arnaud	(1903, cultivateur)	IDG
Levens	Joseph Raybaud	(1904, exploitant)	RI
Aspremont	Léon Astraudo	(1899, propriétaire)	FN
Castagniers	Baptistin Pin	(1912, cultivateur)	UP
Colomars	Paul Clermont	(1875, enseignant retraité)	RI
Duranus	Jean-Baptiste Roux	(1875, cultivateur)	RI
La Roquette sur Var	Albert Guérin	(1917, instituteur)	FN

St Blaise	Henri Raynaud		FN
St Martin du Var	Léon Noble	(1889, médecin)	IDG
Tourrette-Levens	Emile Roux	(1881, greffier retraité)	RI
Menton	Pierre Parenthou	(1876, cadre public)	SFIO
Castellar	Henri Domerego	(1899, retraité)	PCF
Gorbio	Etienne Palmaro	(1876, cultivateur)	RS
Roquebrune-Cap Martin	Fernand Torthe	(1882, entrepreneur)	RS
Ste-Agnès	Jean Gaudou	(1894, artisan)	USR
Nice	Jacques Cotta	(1911, avocat)	SFIO
Falicon	Ferdinand Garino	(1895, cadre public)	RI
La Trinité-Victor	Victor Asso	(1910, médecin)	FN
St André de Nice	Jules Musso	(1895, entrepreneur)	USR
Puget-Théniers	Charles Isnardy	(1905, commerçant)	FN
Ascros	Louis Dalmas	(1884, cultivateur)	IDG
Auvare	Félix Martin	(1911, cultivateur)	RI
La Croix sur Roudoule	Denis Fournier	(1898, cultivateur)	RI
La Penne	Emile Raybaud	(1912, artisan)	PCF
Puget-Rostang	Marius Maurin	(1904, cultivateur)	RI
Rigaud	Prosper Baylon	(cultivateur)	FN
St Léger	Zoé David	(1908, aubergiste)	RI
Roquebillière	Arthur Bessi	(chef cantonnier)	RI
Belvédère	Denis Lambert	(1888, maréchal-ferrant)	
La Bollène-Vésubie	Charles Romersa	(1901, entrepreneur)	PCF
Roquestéron	Victor Lions	(1913, médecin)	FN
Bonson	Léon Roux	(1893, assureur)	RI
Cuébris	Louis Andrio	(retraité)	FN
Gilette	Michel Altare	(entrepreneur)	FN
Pierrefeu	Joseph Miquelis	(1897, cultivateur)	PCF
Revest les Roches	Emile Gastaud	(1887, cultivateur)	RI
St Antonin	Jean Augier	(1914, cultivateur)	IDG
Sigale	Timothée Passeron	(1883, retraité)	RI
Toudon	Hilarion Gioffredo	(retraité)	PCF
Tourrette du Château	Auguste Gastaud	(1904, instituteur)	RI
St Etienne de Tinée	Maurice Rovero	(1879, médecin)	RI
Isola	Calixte Ciamin	(1896, cadre public)	SFIO
St Dalmas le Selvage	Joseph Issautier	(1897, cultivateur)	RI
St Martin-Vésubie	Jacques Mario	(1908, employé du Gaz)	PCF
Venanson	Maurice Franco	(1894, employé)	RI
St Sauveur sur Tinée	François Puons	(1893, entrepreneur)	RI
Clans	Gaston Maurin	(1898, médecin)	SFIO
Ilonse	Lucien Pierlas	(1902, professeur)	IDG
Marie	Rosé Bottazzi	(1889, entrepreneur)	RI
Rimplas	Arnaud Michelis	(1911, cultivateur)	PCF
Roubion	Adolphe Ramin	(1879, cultivateur)	RI
Roure	Jules Malet	(1878, enseignant retraité)	RS
Valdeblore	François Richier	(1894, retraité)	SFIO
Sospel	Vincent Comiti	(1888, militaire retraité)	IDG
Castillon	André Amade	(1889, cultivateur)	RI
Moulinet	Félix Truchi	(retraité)	PCF
Utelle	Claude Damiano	(1911, cadre public)	RI
Lantosque	François Barberis	(1889, cultivateur)	RS
Villars sur Var	Eugène Donadei	(1898, avocat)	RS
Bairols	Robert Blanc	(1901, cultivateur)	SFIO
Lieuche	Joseph Gastaud	(1907, cultivateur)	RI
Malaussène	Eugène Michelis	(1890, industriel)	RI
Massoins	Paul Isnardy	(1888, propriétaire)	RI
Pierlas	Denis Belleudy	(1896, cultivateur)	RI
Thiéry	Léopold Cagnol	(1914, journalier)	RI
Touët sur Var	Jean Giauffret	(1892, propriétaire)	RI
La Tour sur Tinée	Félix Hancy	(1894, greffier)	RI

Tournefort	Roger Aliez	(1903, cultivateur)	RI
Villefranche sur Mer	Antonin Laugier	(1882, ingénieur retraité)	RI
Beaulieu	Etienne Petit	(1882, enseignant retraité)	CGT
Cap d'Ail	Raymond Gramaglia	(1893, entrepreneur)	RI
Eze	Jean-Baptiste Millo	(1871, retraité)	RI
La Turbie	Jean Favre	(1910, cadre public)	SFIO
St Jean-Cap Ferrat	Georges Eymard	(1897, administrateur)	RI

Source : ADAM, 27 W 7 à 18, Conseils municipaux élus en 1945.

III LES CONSEILLERS GENERAUX ELUS EN SEPTEMBRE 1945

Beausoleil	: Auguste Dubar	(1904, musicien)	PCF
Breil	: André Botton	(1897, enseignant retraité)	SFIO
Contes	: Louis Anfosso	(1899, employé)	PCF
Guillaumes	: Jules Ravel	(1900, employé)	PCF
L'Escarène	: Antoine Risso	(1895, ouvrier)	PCF
Levens	: Joseph Raybaud	(1904, propriétaire)	RI
Menton	: Fernand Torthe	(1881, entrepreneur)	RS
Nice I	: Charles Andrieu	(1910, ouvrier)	PCF
Nice II	: Virgile Barel	(1889, enseignant retraité)	PCF
Nice III	: Paul Augier	(1912, avocat)	USR
Nice IV	: Jean Médecin	(1890, avocat)	RI
Puget-Théniers	: Marius Castel	(1908, employé)	PCF
Roquebillière	: Jean Laurenti	(1893, cultivateur)	PCF
Roquestéron	: Georges Salvago	(1896, journaliste)	RS
St Etienne de Tinée	: Maurice Rovero	(1879, médecin)	RI
St Martin-Vesubie	: Louis Fulconis	(1880, médecin)	RS
St Sauveur sur Tinée	: Gaston Maurin	(1898, médecin)	SFIO
Sospel	: Jean-Paul Comiti	(1902, enseignant)	PCF
Utelle	: Antoine Giacomoni	(1881, avocat)	RS
Villars sur Var	: Eugène Donadeï	(1898, agent immobilier)	RS
Villefranche sur Mer	: Jean Favre	(1910, cadre public)	SFIO

Sources : Conseil général, Délibérations, volume 1945, tome 2, p. 3 ; ADAM, 30 W 6887 rapports du préfet transmis en 1945, 6955 CDL, 91 W 18709 Conseil départemental, 89 J 43 à 45 personnalités départementales.

IV RESULTATS DES LEGISLATIVES PAR COMMUNES

	PCF	MRP	SFIO	UR	ER	URI
Breil	301	47	176	67	65	58
Fontan	143	14	69	27	3	21
Saorge	178	16	66	25	4	10
Sospel	506	81	344	158	9	33
Moulinet	143	7	66	13	0	10
Castillon	10	0	2	10	1	4
L'Escarène	304	11	44	131	17	45
Blausasc	139	15	9	47	20	0
Lucéram	219	9	46	36	6	34
Peille	250	7	59	109	20	19
Peillon	197	20	46	86	14	15
Touët de L'Escarène	60	6	9	39	3	2
Menton	1659	358	508	608	309	650
Roquebrune	484	125	308	112	58	191
Castellar	180	2	15	12	2	11
Gorbio	60	4	48	83	3	9
Sainte-Agnès	68	5	30	33	9	13
Beausoleil	1556	229	799	256	114	848
Villefranche	645	177	344	254	168	119

Eze	121	22	45	60	21	31
La Turbie	131	41	174	57	10	47
Cap d'Ail	401	43	205	196	28	47
St Jean Cap Ferrat	151	163	83	129	64	29
Beaulieu	192	68	151	232	73	131
Nice	32369	8050	10891	21003	9901	3809
Falicon	31	11	3	172	7	15
St André	205	20	62	160	27	31
La Trinité	534	80	139	149	49	45
Contes	530	53	215	221	81	28
Bendejun	41	2	31	66	0	7
Berre les Alpes	73	25	83	29	17	14
Cantaron	66	1	22	57	2	5
Châteauneuf	61	4	11	52	1	3
Coaraze	100	6	17	107	4	3
Drap	229	11	58	105	13	23
Levens	147	26	28	211	16	176
Aspremont	56	2	6	56	14	3
Castagniers	104	57	18	4	5	22
Colomars	56	3	3	171	25	1
Duranus	23	2	2	24	3	6
La Roquette sur Var	101	1	10	30	0	7
Saint-Blaise	57	0	0	21	0	5
St Martin du Var	221	12	73	24	4	57
Tourrette-Levens	135	5	19	209	12	37
Utelle	199	21	25	247	12	17
Lantosque	393	25	67	260	27	61
Roquebillière	342	51	163	94	9	21
La Bollène	157	1	23	82	4	8
Belvédère	238	3	16	181	4	11
St Martin-Vésubie	261	24	72	260	8	37
Venanson	31	0	1	72	0	2
St Sauveur	90	14	44	97	15	30
Clans	113	15	81	66	1	28
Ilonse	11	7	18	36	6	2
Marie	29	0	20	7	0	8
Rimplas	41	0	4	9	1	4
Roubion	41	1	2	7	9	3
Roure	20	5	16	40	10	2
Valdeblore	85	10	55	140	9	7
St Etienne	71	59	107	441	11	30
Isola	71	18	89	96	8	24
St Dalmas le Selvage	12	1	16	37	2	4
Villars sur Var	121	24	31	47	29	28
Bairols	21	0	1	5	0	0
Lieuche	3	0	6	9	1	1
Malaussène	60	4	29	20	4	4
Massoins	41	1	4	43	0	0
Pierlas	10	2	2	47	2	18
Thiéry	25	1	2	13	8	3
Touët sur Var	63	6	14	96	11	9
La Tour	71	43	10	39	46	26
Tournefort	2	0	1	10	8	4
Puget-Théniers	222	6	245	75	11	104
Ascros	76	1	48	4	0	7
Auvare	16	0	2	1	0	4
La Croix	71	0	7	5	0	12
La Penne	66	2	20	8	0	6
Puget-Rostang	8	2	4	1	0	15
Rigaud	88	1	20	7	1	14

Saint-Léger	21	2	1	2	1	7
Guillaumes	134	22	79	99	10	20
Beuil	11	5	62	192	6	7
Châteauneuf	1	0	1	29	1	5
Daluis	69	1	5	17	17	6
Entraunes	41	0	5	7	18	14
Péone	76	3	10	59	3	23
St Martin d'Entraunes	6	10	7	101	2	3
Sauze	12	2	7	26	2	2
Villeneuve	28	10	2	21	7	6
Roquestéron	50	3	22	69	7	5
Bonson	79	54	24	2	0	5
Cuebris	31	0	4	13	0	2
Gilette	166	11	61	28	6	17
Pierrefeu	50	5	0	14	0	0
Revest les Roches	23	0	0	6	0	2
Saint-Antonin	23	2	5	4	0	2
Sigale	60	0	12	70	1	3
Toudon	91	4	3	18	4	7
Tourrette du Château	37	1	7	8	0	0

Sources : ADAM, 30 W 7056, Elections d'octobre 1945 et *Nice-Matin*, 23 octobre 1945.

COMPTES-RENDUS BIBLIOGRAPHIQUES

Jeanneney (Jean-Noël), *La Guerre dans tous ses états. Concordance des temps*, Nouveau Monde Editions, Paris, 2008, 492 pages.

De nombreux historiens sont invités dans l'émission *Concordance des temps* produite par Jean-Noël Jeanneney sur France Culture. Il eût été dommage que leurs propos dormissent dans les archives radiophoniques. Aussi le producteur a-t-il eu l'heureuse idée de transcrire sous forme de livre certains échanges qu'il a eus avec ses invités. Le deuxième volume aborde la question de la guerre.

Conformément au principe de l'émission, des parallèles sont établis entre les conflits anciens, comme ceux des Hébreux et des croisés, et ceux de l'époque contemporaine, Corée, Algérie, Vietnam, Irak... Les deux guerres mondiales occupent à juste titre une place importante, mais non exclusive. Le livre en effet fait place à tous les types d'affrontement, guerres internationales « classiques », guerres civiles et coloniales. Les historiens évoquent la condition des combattants, par exemple le rôle des tirailleurs sénégalais qui ne furent jamais victimes de racisme au front. Le sujet porte naturellement à la gravité : les auteurs rappellent le traumatisme infligé aux familles ne pouvant récupérer le corps de leurs proches disparus. La question de la torture est abordée et est illustrée par une intéressante interview du général Massu. Cependant des thèmes plus légers sont présents comme le comique troupier au music-hall ou les pièces de Courteline faisant la satire du monde militaire.

De nombreuses interventions sont centrées sur les idéologies qui essaient de justifier les conflits armés : mythe biblique pour les habitants de la Terre sainte, dénigrement de l'adversaire – musulmans au temps des croisades, hérétiques aux yeux des « purs » - cela pour se rassurer sur une supériorité supposée, affirmer une légitimité politique ou raciale, « bourrer le crâne » du public... Les choix effectués par les maîtres d'un territoire peuvent se résoudre en conflit des décennies plus tard : les affrontements entre l'Inde et le Pakistan, de 1947 à nos jours, étaient inscrits dès le XIXe siècle dans la volonté des Britanniques, colonisateurs du sous-continent indien, de privilégier les musulmans qui représentaient seulement un cinquième de la population.

Les guerres sont également étudiées dans leurs conséquences à court et à long terme : vengeances, réconciliation, oubli, construction méthodique de la paix, définition des concepts de génocide et de crime de guerre, procès des coupables, essai d'humanisation des conflits.

Le bilan se révèle sombre. A l'évidence la guerre brise de nombreux tabous et le vernis de civilisation toujours fragile. Les alibis idéologiques apparaissent souvent frêles. Après les croisades, certaines populations chrétiennes, soumises à une autorité byzantine tyrannique, accueillirent les musulmans comme des libérateurs. A l'issue des guerres civiles, comme celle de Vendée, la paix, qui se veut réaliste, impose souvent de renoncer à certains idéaux considérés jusque-là comme sacrés. Il semble toujours difficile de concilier l'ordre et le droit, la force et la justice, le réalisme qui conduit parfois à voir dans la guerre un fait inévitable et l'idéalisme qui, souvent, n'empêche pas la guerre.

Le livre ne prend pas la forme d'une démonstration rigoureuse, mais d'une conversation savante, toujours brillamment relancée par Jean-Noël Jeanneney. Les nombreux documents qui illustrent le propos ajoutent à l'agrément de la lecture.

Ralph Schor

Pécout (Roland), *Laissarem degun, Oustau dau pais marseilhès*, 2008. (Ouvrage publié avec le soutien du conseil général des Bouches-du-Rhône)

On connaît Roland Pécout, qui, sur la chaîne de télévision FR3, est animateur de l'émission *Vaqui*. C'est cependant un écrivain aux facettes multiples, dont nous apprécions,

entre autres, l'œuvre poétique. Avec *Laissarem degun*, écrit dans la graphie « classique » du courant occitan, il nous livre son dernier recueil de poèmes, dans lequel il exprime son admiration pour *Une saison en enfer* de Rimbaud.

C'est le voyage qui permet à Roland Pécout de bâtir son univers poétique :

« Bolegar lo batèu dins lei Pas deis montanhas,

Per una outra partença abandonar la vau

E seis ostaus de bosc qu'un estanh d'aur lei banha. »

Mais le voyage, qui conduit le poète à être un « romiu dei vilas matraçadas », un « pèlerin des villes tourmentées », le pousse aussi vers les paysages de Saint-Rémy, que Van Gogh a appréciés.

Peut-être s'agit-il d'une conception initiatique du voyage puisque l'on passe du contact avec l'autre à la recherche d'images poétiques qui se situent dans le sillage de Rimbaud, d'André Suarès et de Saint Pol Roux.

Il s'agit donc d'une œuvre qui appartient à la littérature contemporaine.

Joseph Valliche

Lillo (Natacha), *Italiens, Espagnols et Portugais en France au XXe siècle, regards croisés*, Editions Publibook, Paris, 2008, 157 pages.

Un groupe de chercheurs français et espagnols a travaillé en commun pour établir une comparaison entre les immigrations italienne, espagnole et portugaise en France au XXe siècle. La comparaison se révèle aisée dans certains cas, ainsi dans celui des politiques migratoires de l'Espagne et du Portugal entre 1950 et 1970. Il s'agit alors de deux dictatures qui, tout en tirant profit des devises envoyées par les expatriés, se montrent hostiles aux départs. Ceux-ci en effet sont vus comme un désaveu du régime autoritaire, une menace pesant sur l'unité des familles et de la nation protectrice naturelle, un risque de contamination des émigrés par les idées démocratiques ou révolutionnaires rencontrées en France. Cependant, en 1956 pour l'Espagne et 1968 au Portugal, la nécessité de modernisation de l'économie et de contacts plus étroits avec l'Europe conduisent à une révision et à une appréciation plus positive de l'émigration. Aussi les formalités régissant les départs sont-elles assouplies. Mais les gouvernements espagnol et portugais se plaignent de ce que la France, où les besoins de main-d'œuvre sont importants, facilite les entrées clandestines et régularise rapidement les nouveaux venus : ces pratiques ruinent les efforts de contrôle et de sélection tentés dans les pays d'origine.

En matière d'habitat, des comparaisons peuvent être établies entre l'occupation de vieux immeubles dans les centres urbains, l'installation dans des pavillons de banlieue, l'édification des sinistres bidonvilles. La diversité de l'habitat peut être mise en relation avec les décalages chronologiques des migrations, le mode d'urbanisation propre à chaque période, les particularités culturelles. Ainsi s'expliquerait l'éparpillement des noyaux résidentiels italiens correspondant à « des traditions d'indépendance montagnarde et l'aptitude à organiser des solidarités à petite échelle » (page 56).

L'étude du travail féminin et l'image convenue d'une primo-arrivante toujours vouée aux seules tâches ménagères doivent être nuancées : là aussi, les traditions régionales dans le pays de départ – femmes confinées chez elles ou ayant déjà l'expérience d'un emploi salarié – peuvent être invoquées, de même que le nombre d'enfants à élever, l'éventuel chômage du mari ou le veuvage prématuré. A la deuxième génération, le travail féminin, l'ascension sociale, le mariage mixte, l'accès à la nationalité française se généralisent. La socialisation des femmes se trouve accélérée quand, malgré les fréquentes réticences des hommes, elles

participent à la vie associative, surtout si elles parviennent à prendre des responsabilités dans les organisations.

Dans le domaine syndical, l'accès aux responsabilités est difficilement ouvert aux travailleurs étrangers. Ceux-ci, il est vrai et quelle que soit la nationalité, hésitent à s'engager par peur de la répression, manque de conscience politique, projet de retour rapide au pays. Quant aux syndicats français, ils oscillent entre deux attitudes contradictoires : défense prioritaire de la main-d'œuvre nationale et antifascisme, solidarité avec les ouvriers étrangers, demande de l'égalité des droits.

Au sein des associations portugaises règne encore la diversité. Selon les époques, les associations ont pris un tour militant contre la dictature ou culturel, folklorique, sportif... Aujourd'hui, l'objectif visé est la défense des racines au profit des jeunes qui ne regagneront pas le pays de leurs parents.

Tout est-il comparable ? Il est sûr que toutes les comparaisons ne se révèlent pas parlantes. Les auteurs en conviennent eux-mêmes et invoquent à juste titre les décalages chronologiques liés à chaque immigration. Au fond, peu importe car les textes sont dus à d'excellents spécialistes qui, même s'ils n'esquissent pas toujours de comparaison, offrent de riches mises au point dans leur domaine de spécialité.

Ralph Schor

Klotz (Roger) – *La République guidait leurs pas. Maires et conseillers généraux juifs des Bouches-du-Rhône de 1848 à 1940*, Editions l'Astrado, 2008. (Ouvrage publié avec le concours du Conseil général des Bouches-du-Rhône). 2008, 161 pages. [12 euros, service commande l'Astrado -2 bis route de Langlade 30620 Bernis]

C'est une page d'histoire régionale que présente ici Roger Klotz. L'auteur évoque dans cet ouvrage un certain nombre d'élus qui ont tous un enracinement juif et provençal à la fois : leurs familles sont en effet originaires des juiveries de l'ancien Comtat-Venaissin : David Millaud, Jassuda Bédarride, Joseph Lunel (le grand-père de l'écrivain Armand Lunel), Félix Abram, Salomon Bédarride, Benjamin Abram, Jules et Daniel Millaud, Roger Carcassonne. Tous ces élus sont républicains, socialistes et souvent francs-maçons. L'ouvrage se termine par une méditation sur les rapports entre judaïsme, laïcité et citoyenneté.

Cette étude, qui se situe en quelque sorte dans la longue durée, fait également apparaître l'évolution de certaines notions : le socialisme, romantique en 1848, est radical en 1875 ; en 1936, c'est le socialisme du Front Populaire. Cet ouvrage appartient en quelque sorte à l'histoire des idées politiques.

Enfin, l'ouvrage est illustré de cartes postales d'époque et de photos prises par l'auteur.

Joseph Valliche

Cappeau (Arnauld), *Méthode du commentaire de texte historique. 51 sujets rédigés*, Seli Arslan, Paris, 2008, 384 pages.

L'historien Arnauld Cappeau propose un manuel consacré à la pratique du commentaire de texte historique. La théorie est présentée en deux pages courtes, mais de très bonne facture. En fait, cette brièveté est largement compensée par le commentaire ample et bien informé consacré à chaque document retenu.

Le choix qui porte sur l'histoire politique française de 1789 à nos jours se révèle heureux. Le premier document est la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen ; le

dernier concerne l'élection présidentielle de 2002. Tous les genres sont illustrés : constitutions, programmes, discours, extraits de traités théoriques comme *Qu'est ce que la propriété* de Proudhon, articles de presse, affiches, mémoires, encycliques, slogans... On trouvera même *la Marseillaise* et *l'Internationale*. L'équilibre entre l'expression des diverses idéologies est respecté. Chaque texte est encadré par d'autres documents non expliqués, mais éclairants. Ainsi la Déclaration des droits de l'homme est complétée par la Déclaration des droits de la femme et de la citoyenne due à Olympe de Gouges. Après la Charte de 1814 sont citées une défense de ce texte par Châteaubriand et une condamnation par Bonald. Après l'allocution prononcée par Jacques Chirac le 16 juillet 1995, lors de la commémoration de la grande rafle du Vel d'hiv des 16-17 juillet 1942, apparaissent les Statuts des juifs de 1940 et 1941, une réfutation du négationnisme rédigée par des historiens en 1993 et la Déclaration de repentance des évêques faite à Drancy en 1997.

L'ouvrage s'adresse d'abord aux étudiants, particulièrement à ceux qui préparent des examens et des concours. Mais, nombre de documents ayant une valeur patrimoniale, le public curieux et cultivé aura intérêt à consulter cette anthologie de référence.

Ralph Schor

Bettahar (Yasmina) et Birk (Françoise) (dir), *Etudiants étrangers en France. L'émergence de nouveaux pôles d'attraction au début du XXe siècle*, Presses universitaires de Nancy, 2009, 130 pages.

Les pays d'Europe occidentale et particulièrement la France accueillent des étudiants étrangers dont le nombre a considérablement augmenté depuis le début du XXe siècle. Au début, les jeunes viennent surtout d'Europe centrale et balkanique, puis les Africains prennent le relais. Les contingents les plus nombreux se dirigent vers Paris dont le prestige reste sans égal. Cependant les universités de province ne sont pas négligées. Un colloque organisé à Nancy en décembre 2002 a attiré l'attention sur ce phénomène, surtout dans le domaine des formations scientifiques et techniques.

Les auteurs rappellent d'abord que l'arrivée des étudiants étrangers est due en grande partie, au XIXe siècle, aux politiques restrictives mises en place par certains Etats qui limitent l'accès de leurs facultés selon des critères politiques ou ethnico-religieux, tout particulièrement au détriment des Juifs. Quant aux autorités françaises, elles souhaitent attirer des étrangers pour concurrencer l'attraction ancienne exercée par les universités allemandes. Autre préoccupation constante et complémentaire : former des cadres allogènes « à la française » pour accroître le rayonnement du pays d'accueil, amener les anciens étudiants à rester fidèles aux méthodes, aux idées, aux produits, aux brevets découverts en France. Le décret du 21 juillet 1897 distingue les diplômés d'Etat et les diplômés d'université. Ces derniers sont plus particulièrement destinés aux étrangers et ferment en principe certaines professions libérales aux non-citoyens, ce qui satisfait les nationaux toujours portés à dénoncer la concurrence étrangère en temps de crise. Cette clarification des diplômés permet aux établissements de diversifier leur offre de formation.

L'existence de ces cadres généraux n'empêche pas une certaine diversité, analysée à travers quelques exemples. Le premier cas étudié est celui des Roumains dans les écoles militaires françaises. Depuis le début du XIXe siècle, de nombreux jeunes venus de Moldavie et de Valachie viennent étudier à Paris et fournissent les têtes pensantes du mouvement d'unification nationale. Celle-ci accomplie, les dirigeants restent fidèles à l'influence française, mais ils se heurtent à la famille royale, d'origine allemande, tournée vers les institutions germaniques. Les attachés militaires français à Bucarest ne cessent de rappeler qu'il faut faciliter l'accueil des Roumains dans les écoles militaires de l'hexagone, ce qui doit garantir la francophilie politique des futurs officiers. Mais les autorités françaises hésitent car

elles sont sensibles à l'argument politique mais elles craignent aussi de laisser échapper des secrets liés à la défense nationale.

L'Institut électrotechnique de Nancy, fondé en 1900, et l'université de Strasbourg, redevenue française en 1919, offrent des points communs : ce sont des établissements proches de la frontière qui tiennent ainsi un rôle symbolique de mûles de la culture française face à l'Allemagne qu'il faut concurrencer sur son propre terrain. Les industries régionales veulent détourner les jeunes nationaux de se former de l'autre côté du Rhin. A Strasbourg les locaux universitaires sont très vastes et doivent accueillir des étudiants nombreux pour amortir les frais généraux. Or l'anémie démographique de la France éclaircit les effectifs d'étudiants. Aussi les établissements essaient d'attirer de gros effectifs d'étudiants, leur assurent diverses facilités, des locaux fonctionnels, des formations adaptées et une large gamme de diplômes. Le succès vient rapidement et les universités frontalières reçoivent jusqu'à un tiers d'étrangers. Mais la crise des années 1930 amène les Français, hantés par la peur de la concurrence, à rendre des attitudes xénophobes et antisémites, ce qui entraîne un reflux des effectifs étrangers.

L'Institut polytechnique de l'Ouest est ouvert à Nantes en 1919 pour fournir des techniciens aux industries locales. La présence des étrangers est attestée à l'Institut mais n'est pas particulièrement recherchée par la direction. Les effectifs d'étrangers baissent dans les années 1930, sans doute pour les mêmes raisons que dans l'Est.

L'Institut chimique de Rouen, ouvert en 1917, doit lui aussi répondre aux besoins de l'économie de la région. Les industriels locaux, marqués par le saint-simonisme, se montrent favorables à une ouverture démocratique de l'enseignement supérieur technique et, pour marquer la place de l'Institut, acceptent la venue de nombreux étrangers – 55,7% des inscrits dans l'année 1929-1930 – principalement juifs. La direction facilite la vie quotidienne et le placement des élèves dont un nombre non négligeable essaie de rester en France après la fin des études.

Depuis les années 1960-1970, les écoles d'ingénieurs françaises, dont l'Ecole nationale supérieure d'électricité et de mécanique de Nancy, attirent de nombreux Maghrébins, notamment des Marocains dont l'exemple est ici analysé. Ces étudiants sont surtout issus des milieux de notables traditionnels, avec une tendance à l'extension vers les classes moyennes. Leur venue est organisée dans le cadre d'accords de coopération interétatique. Les diplômés trouvent généralement des postes de responsabilité dans leur pays ou s'orientent vers l'international. Dans les deux cas, ils semblent fidèles au modèle français dont ils assurent le rayonnement.

Cet ouvrage est bien documenté, dans la mesure où les auteurs ont trouvé des archives explicites. Quand ce n'est pas le cas, ils avancent avec prudence des hypothèses vraisemblables. Ils présentent parfois, à titre d'exemple probant, les parcours universitaire et professionnel de certains étrangers dont les dossiers personnels existent encore. L'histoire des établissements étudiés est toujours clairement replacée dans l'évolution générale. Le livre souligne la diversité du réel : selon les établissements, la venue des jeunes étrangers a été activement recherchée ou s'est effectuée à son rythme propre. De même, les relations entre les autochtones et leurs camarades venus de loin a pu rester neutre ou subir des dérapages xénophobes qui ont infléchi le recrutement des élèves. Ainsi cet ouvrage original constitue une utile contribution à plusieurs chapitres de l'histoire : ceux de la diplomatie, de l'enseignement supérieur, de l'économie régionale, des migrations intellectuelles, des relations interethniques.

Ralph Schor

Panicacci (Jean-Louis), *L'Occupation italienne. Sud-Est de la France, juin 1940-septembre 1943*, Presses universitaires de Rennes, 2010, 439 pages.

Jean-Louis Panicacci, l'un des grands spécialistes de l'histoire de la Deuxième Guerre mondiale dans le Sud-Est de la France, comble un vide bibliographique en publiant un solide ouvrage sur l'occupation italienne de 1940 et 1942-1943.

Le premier chapitre est consacré à l'occupation réduite qui fait suite à la campagne de juin 1940 et concerne 840 kilomètres carrés sur lesquels vivent 28 000 habitants. Les 13 communes concernées se trouvent en Savoie et dans les Alpes-Maritimes ; elles sont pratiquement annexées à l'Italie pendant trois ans. Tandis que les occupants pillent les locaux abandonnés par les Français, les dirigeants fascistes se pavanent dans la région et une active politique d'italianisation est mise en place : cours légal de la lire et dévaluation du franc, nomination de commissaires civils italiens ayant autorité sur les conseils municipaux, institution d'une carte d'identité italienne, surveillance des enseignants et des prêtres, élaboration de plans d'occupation plus vastes... L'attachement à la patrie française demeure vivace et, parfois, ceux qui ne peuvent pavoiser arborent des bouquets tricolores. Le gouvernement de Vichy proteste contre les exigences italiennes et encourage la constitution de dossiers prouvant le caractère français de Menton occupée et de Nice menacée.

Après le débarquement allié du 11 novembre 1942 en Afrique du Nord, les Italiens élargissent leur occupation à douze départements du Sud-Est représentant 61 500 kilomètres carrés et 4 millions d'habitants. Cependant Marseille et Avignon sont aux mains des Allemands. Les occupants entreprennent de fortifier le littoral, d'autant que les opérations militaires se rapprochent de la région. Les autorités françaises observent généralement une attitude froide et correcte à l'égard des Italiens, mais supportent mal que ceux-ci s'arrogent tous les droits de la puissance occupante et multiplient les réquisitions. Les Français préfèrent qualifier les soldats transalpins de « troupes d'opération », plutôt que « troupes d'occupation ». Tandis que la Résistance s'en prend aux activistes fascistes et aux militaires, les occupants se livrent à une répression souvent violente : neutralisation de réfugiés antifascistes, ratissages contre les maquis, représailles contre les communes indociles, arrestation de 200 notables, exécution d'une dizaine de résistants, décès d'une trentaine sous la torture ou au combat. Fred Scamaroni, officier des FFL en Corse, horriblement torturé, parvient à se suicider. Cependant les Italiens protègent les juifs, y compris contre les autorités de Vichy. Cette attitude relève de diverses motivations plus pragmatiques qu'humanistes : absence d'antisémitisme viscéral en Italie, volonté de marquer une certaine indépendance et une souveraineté vis-à-vis de l'Allemagne, pressions américaines, rôle du banquier juif Donati qui défend efficacement ses coreligionnaires.

Le troisième chapitre traite la période qui commence avec la chute de Mussolini et la capitulation transalpine du 8 septembre 1943. Si la pression de la Résistance et la répression ne se relâchent pas, les soldats italiens dont le moral ne se révèle généralement pas très élevé refusent parfois d'obéir ou désertent. Après la capitulation, des heurts plus ou moins violents se produisent entre Italiens et Allemands. En Corse, des unités transalpines se joignent même aux patriotes français pour mener des actions contre les nazis.

Ce livre, doté d'illustrations, d'un important et précieux cahier documentaire de 61 pages, d'un index *nominum* et d'un index *locorum* constitue une véritable somme. Jean-Louis Panicacci étudie avec minutie et nuance un épisode important mais resté assez peu connu. Il en effectue la synthèse nécessaire et établit quelques faits. Ainsi, les Italiens ont laissé de leur occupation une image relativement positive car ils se montraient moins durs que les Allemands et protégeaient les juifs. Le fascisme ne peut cependant se dédouaner à si bon compte. Les visées impérialistes de l'occupant étaient réelles. Des spoliations et une répression souvent violente comprenant torture, déportations, opérations militaires contre les

maquis, s'abattirent sur les Français. La bienveillance témoignée aux juifs s'avérait plus politique et opportuniste qu'idéologique ou humanitaire. Mais il serait injuste de ne pas reconnaître l'absence de fanatisme politique chez de très nombreux soldats et l'aide apportée en Corse par l'armée italienne qui perdit quelque 600 soldats. L'établissement des faits avec le maximum de précision et de nuance font les livres réussis.

Ralph Schor

Lang (Peter), *origines européennes de l'unification italienne*, Berne, 2009, 411 pages.

Le livre ambitieux de Thierry Couzin propose une longue et minutieuse réflexion sur l'unification de l'Italie au XIXe siècle. Il étudie la genèse d'un Etat qui tire sa singularité de la difficile articulation entre petites patries héritées du passé et nouvelle nation. Le jeune Etat éprouva en effet des difficultés à concilier la centralisation et la survie des traditions régionales. Les souverains du royaume de Piémont-Sardaigne possédaient cependant des instruments pouvant favoriser l'unification. Dès 1833, les lois avaient été compilées dans la *Raccolta degli Atti del Governo di S.M. il Re di Sardegna*, à partir des premiers textes législatifs émis par la dynastie de Savoie au XIIIe siècle. Une unification des règles de droit avait été entreprise, un tribunal du contentieux administratif créé, ainsi qu'une Cour de cassation. Le *Statuto* de 1848 sembla couronner cet édifice administratif et juridique. Parallèlement l'intervention de la puissance publique s'accéléra, dans les domaines de la bienfaisance, de la santé, de l'ordre, de l'éducation. De nouvelles institutions scolaires furent mises en place, dont un ministère de l'Instruction publique en 1847. La presse prit un essor notable. Mais il se révélait difficile d'imposer des normes communes à des pays différents, passés en revue dans le livre, la Savoie, le Comté de Nice, les provinces d'Alessandria, Val Sesia, Montferrat, le Piémont où Turin jouissait de certains privilèges, la Sardaigne où en 1848 éclatèrent des émeutes agraires contre les haies et les clôtures.

Thierry Couzin étudie la délicate naissance de l'Italie moderne par une réflexion aussi complexe que son sujet, réflexion mêlant histoire, sociologie, droit, philosophie politique, géo-stratégie, voire morale publique. Il aime méditer sur le temps long, mobiliser de vastes références bibliographiques, comparer les situations observées à des moments et en des lieux très différents. De cette méthode inhabituelle et souvent étonnante il tire des conclusions originales. Il demande à son lecteur un effort particulier pour percevoir l'idée perçante à travers une riche gangue érudite. En somme l'auteur élève un monument, mais n'en laisse apparaître qu'une partie, car il maintient volontairement l'échafaudage intellectuel étayant son œuvre. Ce livre est exigeant. Il ouvre de nombreuses pistes, il ébranle les certitudes et multiple les développements déconcertants. Il suscitera des débats, ce qui est le propre des recherches sortant des pistes balisées.

Ralph Schor

RECHERCHES RÉGIONALES

se propose de faire mieux connaître les Alpes-Maritimes et les contrées limitrophes telles qu'elles apparaissent au travers des recherches en sciences humaines et sociales.

La revue publie, dans un esprit multidisciplinaire, des travaux originaux, des résumés de thèses ou de mémoires de maîtrise, des documents d'archives, des données statistiques, des notes de lecture, toutes les informations qui font progresser la connaissance ou facilitent les études ultérieures.

En assurant ce périodique, la Direction des Archives du Conseil général des Alpes-Maritimes reste fidèle à sa mission qui est essentiellement de fournir aux chercheurs les instruments de documentation indispensables à la réalisation de leur œuvre.

FONDATEURS

*Etienne Dalmasso
Andrée Devun*

COMITÉ DE RÉDACTION

*Jean-Bernard Lacroix
Loïc Rognant
Ralph Schor*



CONSEIL GÉNÉRAL DES ALPES-MARITIMES

ARCHIVES DÉPARTEMENTALES
CENTRE ADMINISTRATIF DÉPARTEMENTAL
06206 NICE CEDEX 3 - TÉL. 04 97 18 61 71